VISIT…

LANZAROTE
Caliente.COM

© 1961, by Chris Marker et Éditions du Seuil.

CHRIS MARKER

Commentaires

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

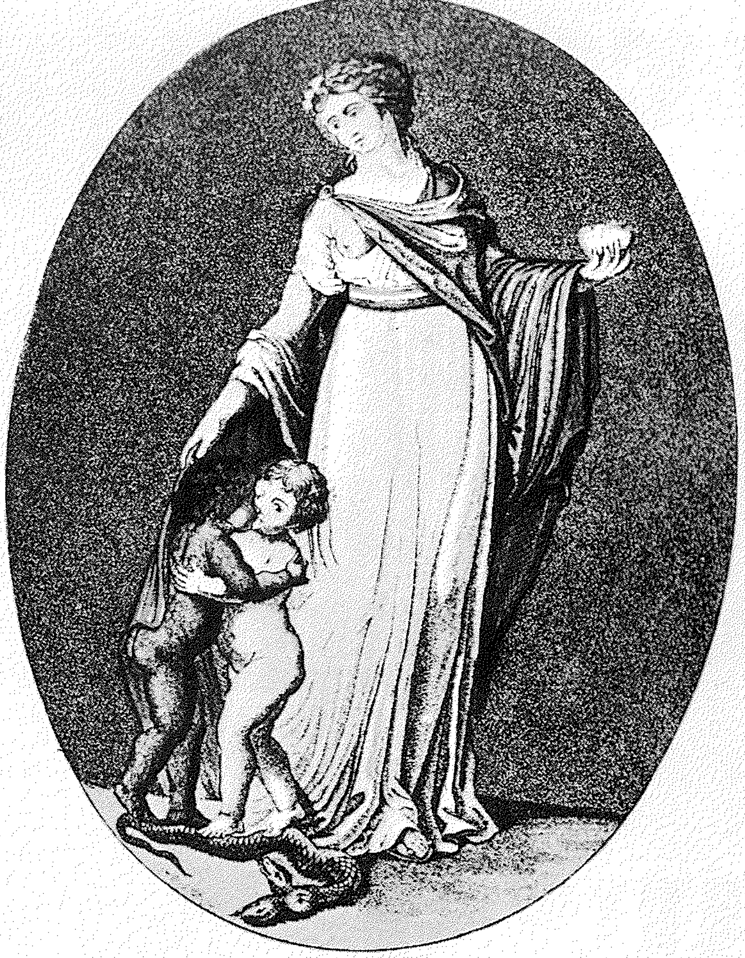
> « *Savez-vous, dit Elena Andréievna en se penchant sur le samovar, qu'il existe en Amérique du Sud une flûte dont le son n'est perceptible qu'à celui qui en joue ?* »
>
> POUCHKINE

LES

STATUES

MEURENT

AUSSI



Fraternité !

unissant les races ?

A Paris, chez Basset, rue Jacques, au coin de celle des Mathurins

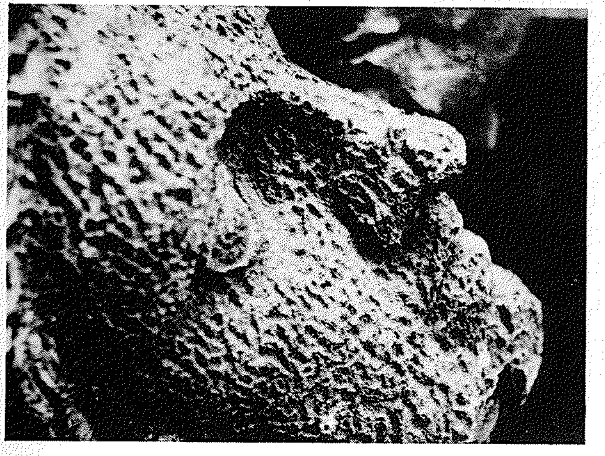
Voici un film dont on a beaucoup parlé. Un peu trop, sans doute. Et il est probable que, relâché par une Censure qui le garde sous clef depuis dix ans, il décevrait. Le « colonialisme » qu'il met en accusation dans sa dernière partie, qui le revendique en ces temps éclairés et décolonisateurs que nous vivons ? En fait, et même à l'époque de sa réalisation, les raisons de l'interdiction de ce « Grandeur et Décadence de l'Art Nègre » n'ont jamais été très claires. Elles visaient vraisemblablement plus la forme que le fond, et plus précisément une certaine règle du jeu, un certain code non respecté, que « la forme ». Ainsi, des Fonctionnaires qui apparaissaient au hasard des bandes d'actualités utilisées dans la dernière bobine, et dont le visage était aussi inconnu des auteurs que le public, n'ont jamais pu se défaire de l'idée (étrangement flatteuse) qu'ils étaient pris personnellement à partie. Or il est bien établi que le pamphlet, genre admis et honoré en littérature, ne l'est pas au cinéma, divertissement des masses.

Mais il ne s'agit pas de reprendre ici une querelle désormais sans intérêt. Seulement quelques repères : entrepris en 1950 *à la demande de* Présence Africaine, *le film était achevé en* 1953 *malgré, après avoir été interrompu à cause de, et commencé grâce à Tadié-Cinéma-Productions. La Commission de Contrôle lui refusait son visa de la façon tartufe qui est la sienne, signalant la nécessité de coupures mais se gardant de préciser lesquelles « pour ne pas se substituer aux auteurs » (voir Appendice et Pièces Justificatives). Après quoi, c'étaient dix ans de silence, puis la sortie commerciale des deux premières bobines — opération à laquelle les auteurs avaient consenti à la condition que la copie ainsi mutilée fût précédée d'un carton annonçant « Copie tronquée — à ne pas confondre avec l'original ». Mais le producteur qui s'était engagé à respecter cette condition l'oubliait au dernier moment... En même temps, de vagues rumeurs faisaient état de la possibilité d'une autorisation prochaine. Si elles se confirmaient, ce délai de dix ans entre la réalisation et l'autorisation permettrait au moins d'apporter une donnée concrète dans une question jusqu'alors difficile à chiffrer : de combien les Pouvoirs publics retardent-ils sur la réalité ?*

LES STATUES MEURENT AUSSI (1953)

Scénario et réalisation
Alain Resnais et Chris Marker
Caméra
Ghislain Cloquet
Montage
Alain Resnais
Récitant
Jean Negroni
Musique
Guy Bernard
Son
Studios Marignan
Laboratoire LTC
Production
Présence Africaine et Tadié-Cinéma
PRIX JEAN VIGO 1954

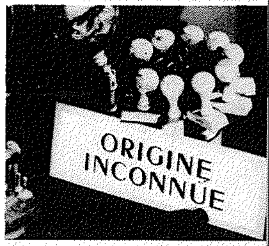
Quand les hommes sont morts, ils entrent dans l'histoire. Quand les statues sont mortes, elles entrent dans l'art. Cette botanique de la mort, c'est ce que nous appelons la culture.



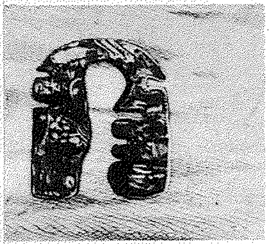
C'est que le peuple des statues est mortel. Un jour, nos visages de pierre se décomposent à leur tour. Les civilisations laissent derrière elles ces traces mutilées comme les cailloux du Petit Poucet. Mais l'histoire a tout mangé.

Un objet est mort quand le regard vivant qui se posait sur lui a disparu. Et quand nous aurons disparu, nos objets iront là où nous envoyons ceux des nègres : au musée.

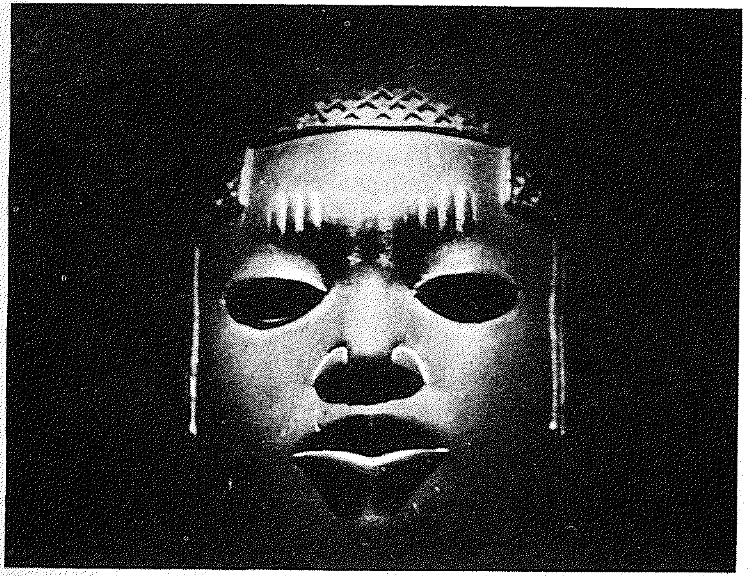
L'art nègre : nous le regardons comme s'il trouvait sa raison d'être dans le plaisir qu'il nous donne. Les intentions du nègre qui le crée, les émotions du nègre qui le regarde, cela nous échappe. Parce qu'elles sont écrites dans le bois, nous prenons ses pensées pour des statues. Et nous trouvons du pittoresque là où un membre de la communauté noire voit le visage d'une culture.



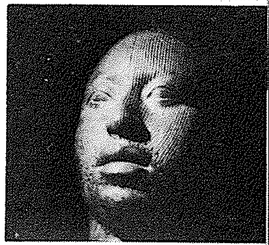
C'est son Sourire de Reims qu'elle regarde. C'est le signe d'une unité perdue où l'art était le garant d'un accord entre le monde et l'homme. C'est le signe de cette gravité que lui laisse, au-delà des métissages et des bateaux d'esclaves, cette vieille terre des ancêtres : l'Afrique.



Voici le premier partage de la terre. Voici l'Afrique du XI^e^ siècle, du XII^e^, du XV^e^, du XVI^e^. D'âge en âge, tandis que sa forme se dégageait lentement, l'Afrique était déjà la terre des énigmes, le noir était déjà la couleur du péché. Les récits des voyageurs parlaient de monstres, de flammes, d'apparitions diaboliques. Déjà le Blanc projetait sur le Noir ses propres démons, pour se purifier. Et pourtant, lorsque au-delà des déserts et des forêts il croyait aborder au Royaume de Satan, le voyageur découvrait des nations, des palais.



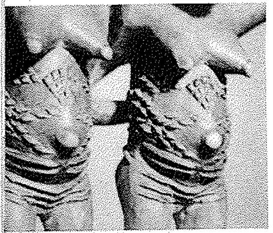
Quelle musique berçait cette petite princesse, cette petite orange mûrie dans les caves du Bénin? Quel culte présidait cette petite République de la nuit? Nous n'en savons rien. Ces grands empires sont les royaumes les plus morts de l'histoire. Contemporains de Saint Louis, de Jeanne d'Arc, ils nous sont plus inconnus que Sumer et Babylone. Au siècle dernier, les flammes des conquérants ont fait de tout ce passé une énigme absolue. Noir sur noir, combat de nègres dans la nuit des temps, le naufrage nous a laissé seulement ces belles épaves striées que nous interrogeons.



Mais si leur histoire est une énigme, leurs formes ne nous sont pas étrangères. Après les frises, les monstres, les Atrides casqués du Bénin, tous les vêtements de la Grèce sur un peuple d'insectes, voici ces Apollons d'Ifé qui nous tiennent eux aussi une langage familier.

Et c'est à juste titre que le Noir y puise l'orgueil d'une civilisation aussi vieille que la nôtre. Nos ancêtres peuvent se regarder en face, sans baisser leurs yeux vides. Mais cette fraternité dans la mort ne nous suffit pas. C'est beaucoup plus près que nous allons trouver le véritable art nègre, celui qui déconcerte.

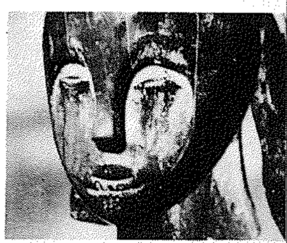
L'énigme, elle commence maintenant, ici, avec cet art pauvre, cet art du bois dur, avec ce plat à divination par exemple. Il ne sert pas à grand'chose de l'appeler objet religieux dans un monde où tout est religion, ni objet d'art dans un monde où tout est art. L'art ici commence à la cuiller et finit à la statue. Et c'est le même art. Nous connaissons un art où l'ornement d'un objet utile comme l'appuie-tête et la beauté inutile de la statue appartiennent à deux ordres différents. Ici cette différence tombe quand nous regardons de près. Un calice n'est pas un objet d'art, c'est un objet de culte. Cette coupe de bois est un calice. Tout ici est culte, culte du monde. Quand il fait reposer le siège sur des pieds, le Noir crée une nature à son image. Dès lors tout objet est sacré parce que toute création est sacrée. Elle rappelle la création du monde, et la continue. L'activité la plus humble concourt à l'ensemble d'un monde où tout est bien, où l'homme affirme son règne sur les choses en leur imprimant sa marque, et quelquefois son visage.



Formes animales comme sur cette bobine de tissage, formes végétales comme sur ces boîtes à fards : toute la création défile sous les doigts de l'artiste noir. Dieu lui a montré le chemin, il imite Dieu. Et c'est ainsi qu'à son tour, il invente l'homme.

Gardiens de tombeaux, sentinelles des morts, chiens de garde de l'invisible, ces statues d'ancêtres ne forment pas un cimetière. Nous mettons des pierres sur nos morts pour les empêcher de sortir, le nègre les conserve près de lui, pour les honorer et profiter de leur puissance, dans un panier rempli de leurs ossements. C'est des morts que procèdent toute sagesse et toute sécurité. Ils sont les racines du vivant. Et leur visage éternel prend parfois forme de racine.

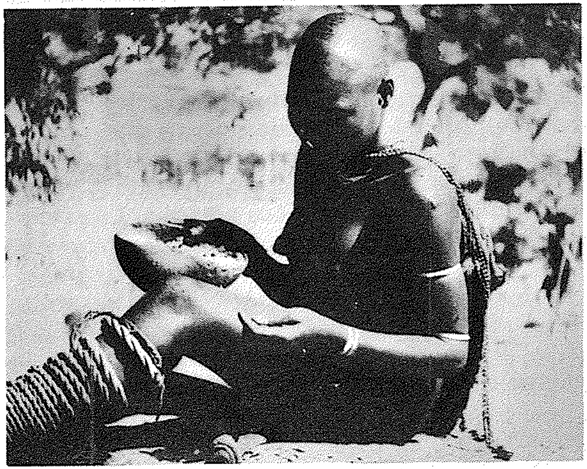
Ces racines fleurissent. La beauté involontaire des animaux et des plantes éclaire un visage de jeune fille. Et nous pouvons bien prendre sa lumière pour un sourire, ou même son huile pour une larme, et nous émouvoir, à condition de bien savoir que ces images nous ignorent, qu'elles sont d'un autre monde, que nous n'avons rien à faire dans ces conciliabules d'ancêtres qui ne sont pas les nôtres.

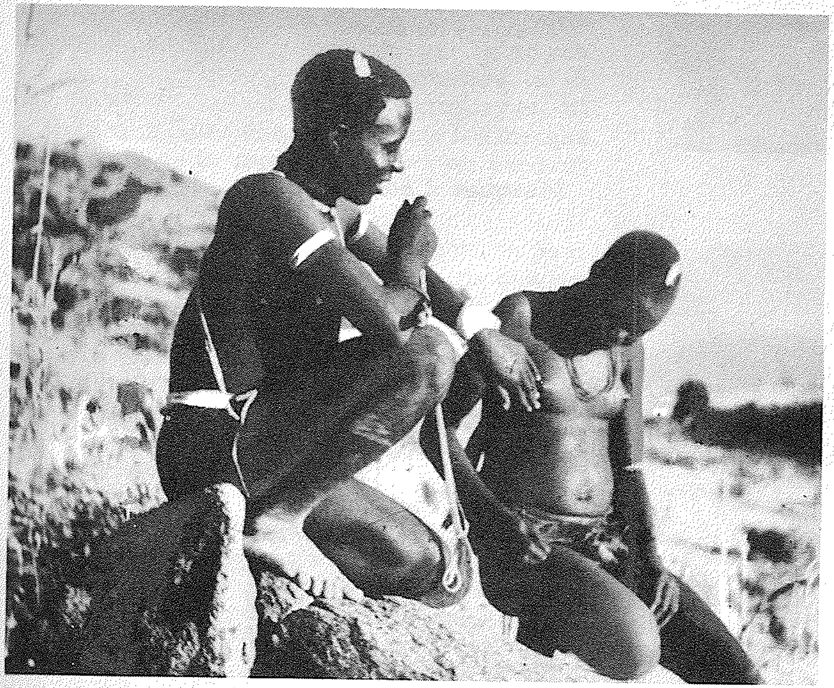


Nous voulons y voir de la souffrance, de la sérénité, de l'humour, quand nous n'en savons rien. Colonisateurs du monde, nous voulons que tout nous parle : les bêtes, les morts, les statues. Et ces statues-là sont muettes. Elles ont des bouches et ne parlent pas. Elles ont des yeux et ne nous voient pas. Et ce ne sont pas des idoles. Plutôt des jouets, des jouets sérieux qui ne valent que par ce qu'ils représentent. Il y entre moins d'idolâtrie que dans nos statues de saints. Personne n'adore ces poupées sévères. La statue nègre n'est pas le Dieu : elle est la prière.

Prière pour la maternité, pour la fécondité des femmes, pour la beauté des enfants, elle peut être couverte d'ornements qui ont la valeur des enluminures, elle peut être fruste aussi comme cette boule de terre qui protège la moisson, ou encore lier la terre à la mort, par la forme et par la matière.

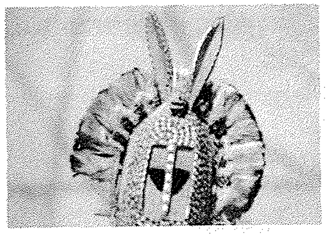
Ce monde est celui de la rigueur. Chaque chose y a sa place. Ces têtes n'ont pas à être effrayantes, elles ont à être justes. Mais regardez bien leurs cicatrices, ce champ magnétique où viennent se prendre toutes les formes du ciel et de la terre. L'objet n'en a pas besoin pour exister et servir. Ce débordement de création qui dépose ses signes comme des coquillages sur la paroi lisse de la statue, c'est un débordement d'imagination, c'est la liberté. Roue du soleil, nœud de la fleur, courbes de l'eau, fourches des arbres s'y déploient l'un après l'autre. Les techniques se mélangent, le bois imite subtilement le tissu, le tissu prend ses motifs à la terre. On s'aperçoit que cette création n'a pas de limite, que tout communique et que, de ses planètes à ses atomes, ce monde de la rigueur renferme à son tour le monde de la beauté.





Un Dieu a fait ces gestes. Le Dieu qui a tissé cette chair lui a enseigné à son tour à tisser la toile, et son geste à chaque seconde renvoie au tissage du monde. Et le monde est la toile des dieux où ils ont pris l'homme. Essayez de distinguer ici ce qui est la terre et ce qui est la toile, ce qui est la peau noire et ce qui est la terre vue d'avion, ce qui est l'écorce de l'arbre et celle de la statue. Ici l'homme n'est jamais séparé du monde, la même force y nourrit toutes les fibres, ces fibres parmi lesquelles le premier homme sacrilège, en soulevant les jupes de la terre, découvrit la mort.

Les images destinées à exprimer la beauté africaine sont extraites du film de François Villiers « l'Amitié noire ».

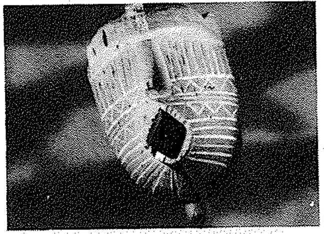


Masques de bêtes,

Masques d'hommes,

Masques participant de l'un et de l'autre,

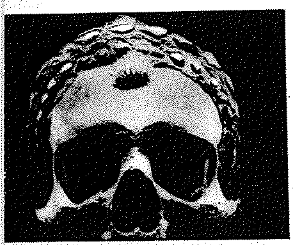
Masques maisons,



Masques visages,

Pierrots des fleuves,

Arlequins de la forêt,

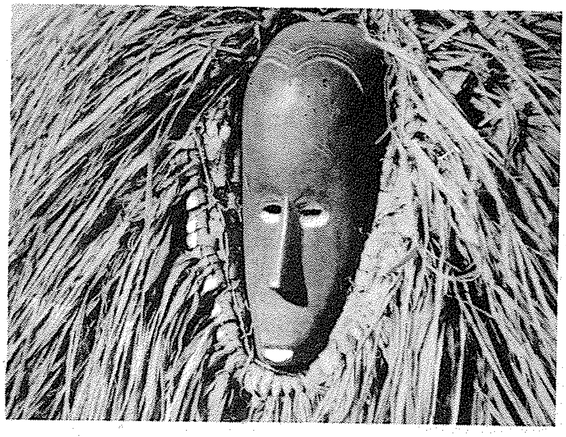


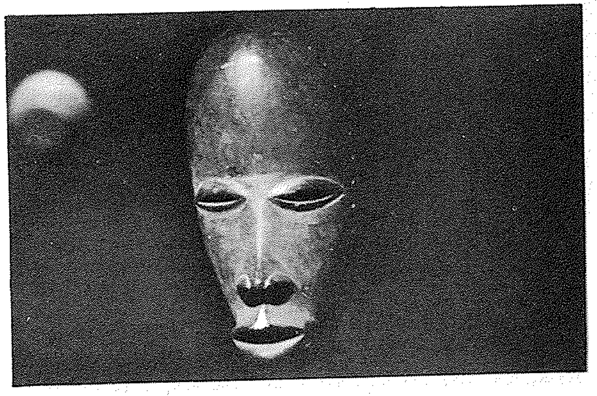
Ces masques luttent contre la mort. Ils dévoilent ce qu'elle veut cacher.

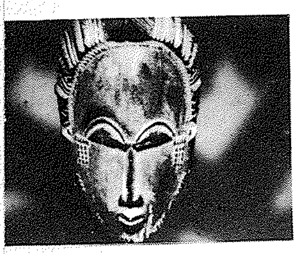
Car la familiarité des morts mène à apprivoiser la mort, à la gouverner par le moyen des envoûtements, à la transmettre, à la charmer par la magie des coquillages, et le sorcier capture dans son miroir les images de ce pays de la mort où l'on va en perdant la mémoire.

Mais victorieuse du corps, la mort ne peut rien contre la force vitale éparse en chaque être, et qui compose son double. Pendant la vie, ce double prend parfois la forme de l'ombre ou du reflet dans l'eau, et plus d'un homme s'est noyé pour avoir été tiré par là. Mais la mort n'est pas seulement quelque chose que l'on subit, c'est quelque chose qu'on donne.

Voici la mort d'un animal. Où est passée la force qui habitait cette main? Elle est libre maintenant, elle rôde, elle va tourmenter les vivants jusqu'à ce qu'on la recueille dans son ancienne apparence. C'est à elle que s'adresse le sang du sacrifice, et c'est elle que l'on fixe dans ses métamorphoses légendaires, pour l'apaiser, jusqu'à en faire ces visages victorieux qui réparent le tissu du monde.







Et puis ils meurent à leur tour. Classés, étiquetés, conservés dans la glace des vitrines et des collections, ils entrent dans l'histoire de l'art. Paradis des formes où s'établissent les plus mystérieuses parentés : nous reconnaissons la Grèce dans une tête africaine vieille de plus de 2 000 ans, le Japon dans un masque de l'Ogoué, et encore l'Inde, les idoles sumériennes, nos Christs romans, ou notre art moderne.

Mais en même temps qu'il gagne ces titres de gloire, l'Art Nègre devient une langue morte. Et ce qui naît sur ses pas, c'est le jargon de la décadence. A ses exigences religieuses succèdent des exigences commerciales. Et puisque le Blanc est acheteur, puisque la demande excède l'offre, puisqu'il faut aller vite, l'art nègre devient l'artisanat indigène. On fabrique par milliers ces répliques de plus en plus dégradées des belles figures inventées par la sculpture africaine. Ici l'outillage vulgarise, la technique appauvrit. Au pays où toutes les formes signifiaient, où la grâce d'une courbe était une déclaration d'amour au monde, s'acclimate un art de bazar. Ces bijoux en toc que les explorateurs offraient aux sauvages pour les amadouer, voici que le nègre nous les rend. A la beauté particulière de l'art nègre se substitue une laideur générale, un art où les objets deviennent des bibelots, un art cosmopolite, un art du vase à fleurs, du presse-papier et du porte-plume souvenir, où l'on voit en transparence la tour de Babel.

Un art du portrait aussi. Incapable désormais d'exprimer l'essentiel, le sculpteur se rattrape sur la ressemblance. Nous lui avons appris à ne pas sculpter plus loin que le bout de son nez.

Mais ce que nous faisons disparaître de l'Afrique ne compte guère pour nous en face de ce que nous y faisons apparaître.

C'est que nous sommes les Martiens de l'Afrique. Nous débarquons de notre planète, avec nos façons de voir, avec notre magie blanche, avec nos machines. Nous guérissons le Noir de ses maladies, c'est certain. Il attrape les nôtres, c'est certain aussi. Qu'il perde ou qu'il gagne au change, son art en tout cas n'y survit pas. Entre le paradis chrétien et l'immortalité laïque, le culte des ancêtres s'appauvrit. Le Monument aux Morts remplace la statue funéraire. Tout ceci dominé par le Blanc qui voit les choses de sa hauteur, et s'élève au-dessus des contradictions de la réalité.

De cette hauteur, l'Afrique apparaît recouverte déjà de villages modèles, pleine de ces igloos de béton comme des globules blancs de la civilisation. De cette hauteur, l'Afrique est un merveilleux laboratoire où se préfabrique patiemment, en dépit de quelques saignées, le type du bon nègre rêvé par le bon blanc.

Alors tout cet appareil de protection qui donnait son sens et sa force à l'art nègre se désagrège et disparaît. C'est le Blanc qui, à présent, assume le rôle des ancêtres. La véritable statue de protection, d'exorcisme et de fécondité, désormais, c'est sa silhouette.

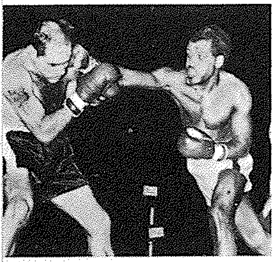
Tout se ligue contre l'art nègre. Prise dans une pince entre l'Islam ennemi des images et la Chrétienté briseuse d'idoles, la culture africaine s'effondre. Pour la relever, l'Eglise tente un métissage : l'art négro-chrétien. Mais chacune des deux influences détruit l'autre, et ce mariage manqué fait perdre au catholicisme en Afrique sa luxuriance, son éclat, tout ce côté nègre justement à quoi on le reconnaît en Europe.

Les pouvoirs temporels pratiquent la même austérité. Tout ce qui était prétexte à œuvre d'art est remplacé, qu'il s'agisse de l'habillement, du geste symbolique, du gri-gri ou des palabres. On dit : oui, oui, oui... Quelquefois on dit : non.

Cela c'est l'artiste noir qui le dit. Alors une nouvelle forme apparaît : l'art de combat. Art de transition pour une période de transition. Art du présent, entre une grandeur perdue et une autre à conquérir. Art du provisoire, dont l'ambition n'est pas de durer mais de témoigner. Ici le problème du sujet ne se pose pas. Le sujet, c'est cette terre naturellement ingrate, ce climat naturellement éprouvant, et là-dedans le travail à une échelle démesurée, le rythme de l'usine affrontant celui de la nature, Ford chez Tarzan.

Le sujet, c'est cet homme noir mutilé de sa culture et sans contact avec la nôtre. Son travail n'a plus de prolongement spirituel ni social. Il n'ouvre sur rien, il ne mène à rien qu'à un salaire dérisoire. Dans ces pays du don et de l'échange, nous avons fait pénétrer l'argent. On achète son travail au Noir et on dégrade son travail. On achète son art et on dégrade son art. La danse religieuse devient spectacle. On paie le nègre pour nous donner la comédie de sa joie et de sa ferveur. Et ainsi à côté du nègre-esclave apparaît une seconde figure : le nègre-guignol. Sa force nous sert, son adresse nous amuse. Accessoirement, elle nous sert aussi. Des nations dotées de traditions racistes trouvent tout naturel de confier à des hommes de couleur le soin de leur gloire olympique. Mais un Noir en mouvement, c'est encore de l'art nègre. Et dans le sport le Noir peut trouver, en attendant mieux, un bon terrain pour mystifier l'orgueil du Blanc.

Le Blanc ne comprend pas toujours la plaisanterie. Il lui arrive de crier « pouce » quand les choses tournent mal. Qu'un boxeur



nègre se permette de corriger un blanc dans un pays marqué par le racisme hitlérien, on lui démontre à coups d'insultes, de menaces et de projectiles qu'il ferait mieux de rester à sa place. Et quand ce n'est plus pour jouer, quand le Noir se mêle aux luttes du travail, c'est à coups de fusils et de matraques que s'opère la démonstration. Ce climat de brimades et de menaces conduit l'artiste nègre à une nouvelle métamorphose, et sur le ring ou dans son orchestre, son rôle consiste à rendre les coups que reçoit son frère dans la rue.

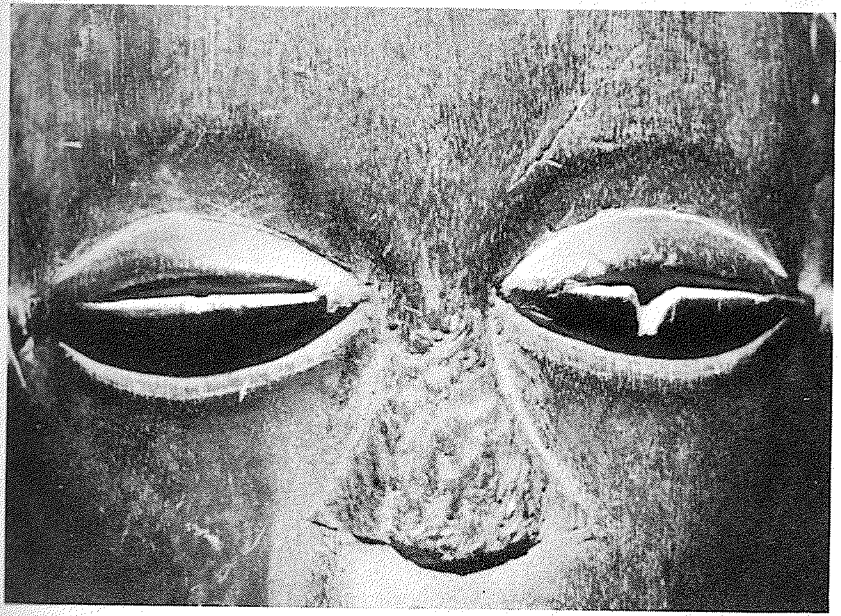
Nous voici loin des apparences de l'art nègre. Art de communion, art d'invention, qu'a-t-il de commun avec ce monde de la solitude et de la machine? L'homme qui imprimait sa marque sur les choses accomplit maintenant des gestes vides. Or c'est du fond de cette solitude qu'il va se créer une nouvelle communauté. L'art nègre était l'instrument d'une volonté de saisir le monde. C'est la même volonté qui survit ici sous d'autres formes.

Regardez bien cette technique qui affranchit l'homme de la magie : elle présente parfois avec elle une étrange parenté de gestes. C'est toujours contre la mort qu'on se bat. La science comme la magie admet la nécessité du sacrifice de l'animal, la vertu du sang, la fixation des forces mauvaises. Le sorcier capture toujours les images, et la Mort est toujours un pays où l'on va en perdant la mémoire.

Non, nous n'en sommes pas quittes en enfermant un Noir dans sa célébrité. Et rien ne nous empêcherait d'être ensemble les

héritiers de deux passés, si cette égalité se retrouvait dans le présent. Du moins est-elle préfigurée par la seule égalité qu'on ne dispute à personne : celle de la répression.

Il n'y a pas de rupture entre la civilisation africaine et la nôtre. Les visages de l'art nègre sont tombés du même visage humain, comme la peau du serpent. Au-delà de leurs formes mortes, nous reconnaissons cette promesse, commune à toutes les grandes cultures, d'un homme victorieux du monde. Et Blancs ou Noirs, notre avenir est fait de cette promesse.



DIMANCHE A PEKIN

北京

Ce court métrage a été tourné en quinze jours, au mois de septembre 1955, au cours d'un plus large voyage en Chine organisé par les Amitiés Franco-Chinoises. Pékin fut choisi « parce qu'il faut savoir se limiter » (pourquoi, au fait ?) et Dimanche parce que les conditions du tournage, le manque d'éclairage, le manque de temps, ne permettaient pas de faire apparaître avec assez de force un élément qui joue un certain rôle dans la Chine actuelle : le travail. Ce film a deux parrains : Claude Roy, qui fut à l'origine du voyage, et Paul Paviot, dont l'octroi d'un bon métrage de 16 mm kodachrome fut miraculeux, et décisif. Voilà pour les origines de Dimanche à Pékin. *L'auteur y faisait preuve d'une méconnaissance grandiose des lois élémentaires de la photographie, mais le cœur y était, et comme dit Giraudoux quelque part, dans le sauvetage, c'est le sang-froid qui compte, pas la nage.*

Ce film n'est pas, ne peut pas, ne veut pas être un essai-sur-la-Chine, entreprise qui demanderait plus de temps, beaucoup plus d'efforts et infiniment plus d'humilité. Les camarades à qui je l'ai projeté à Pékin en 1958, au cours d'un autre voyage, ont ri poliment. « Oui, oui, c'était *tout à fait comme ça... » Signe des temps, de cette accélération du temps toute contenue dans la réponse du Syrien interrogé par* Cinq Colonnes à la Une *après les événements de Damas, et qui, voulant parler du gouvernement renversé depuis deux jours, commençait « Sous l'Ancien Régime... ».*

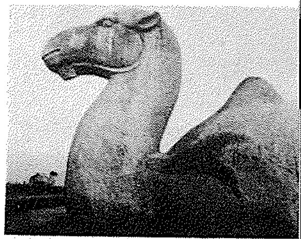
DIMANCHE A PÉKIN (1955)

Réalisation et prises de vues
Chris Marker
Musique
Pierre Barbaud
Récitant
Gilles Quéant
Monteuse
Francine Grubert
Effets spéciaux
Arcady (Antonio Harispe)
Son
Studios Marignan
Laboratoire Eclair
Conseil sinologique
Agnès Varda
Producteur délégué
Madeleine Casanova-Rodriguez
Production
Pavox-Films et Argos-Films
GRAND PRIX DU COURT-MÉTRAGE TOURS 1956
MÉDAILLE D'ARGENT MOSCOU (FIJE) 1957

Rien n'est plus beau que Paris, sinon le souvenir de Paris. Et rien n'est plus beau que Pékin, sinon le souvenir de Pékin. Et moi, à Paris, je me souviens de Pékin, et je compte mes trésors.

Je rêvais de Pékin depuis trente ans, sans le savoir. J'avais dans l'œil une gravure de livre d'enfance, sans savoir où c'était exactement — et c'était exactement aux portes de Pékin : l'allée qui conduit aux tombeaux des Ming. Et un beau jour, j'y étais.

C'est plutôt rare de pouvoir se promener dans une image d'enfance.



Et me voici sur cette route Ming, avec les chameaux Ming, tranquilles comme des poulets rôtis, les guerriers Ming, soldats inconnus, les chevaux, les éléphants Ming grandeur nature, toutes sortes de bestiaux rangés deux par deux, posés là pour guider le voyageur, sans erreur possible, vers l'endroit précis où les empereurs Ming *ne sont pas* enterrés.

Où ils sont, c'est leur affaire...*

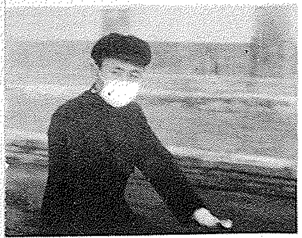
Arc de triomphe sur fausse piste, ce pourrait être le blason de la Chine.

** C'était aussi celle des archéologues chinois. Si bien que depuis 1958, date de l'ouverture de la première tombe, tout ceci n'est plus que littérature.*

C'est l'aube. Les portes de Pékin sont encore prises dans la brume, comme si la ville entière sortait du bain.

Le secret des tombes était une forme de la politesse chinoise. Le brouillard en est peut-être une autre.

Cette buée entre les gens qui les empêche de se toucher, de se dévisager, cette façon de dissimuler la face pour la sauver, cette ville au fond de la mer, cette lumière poudreuse à mi-chemin de l'eau et de la soie, c'est encore la politesse et c'est déjà la peinture.



Non, ce n'est pas un chirurgien distrait. C'est un citoyen qui se protège contre la poussière en attendant que les constructions en briques et les rideaux d'arbres lui aient assuré un rempart.

Car la révolution s'est faite contre les capitalistes, oui, mais aussi contre la poussière, contre les microbes, contre les mouches.

Le résultat, c'est qu'on trouve encore des capitalistes en Chine, mais qu'on n'y trouve plus de mouches.

Et en marche vers un avenir sans capitalistes, sans microbes et sans poussière, voici la Chine de demain. Elle me salue d'un joyeux « Bonjour, oncle soviétique ». Conciliant, je lui adresse mon sourire le plus cosaque.

Dans le parc où m'entraîne la Chine de demain, un Pékinois d'aujourd'hui est en train de faire sa culture physique.

L'épée des ancêtres remplace ici les haltères occidentaux. Instrument plus subtil que les haltères puisqu'il s'agit de faire tournoyer du même mouvement de poignet une chose lourde — l'épée — et une chose légère — la cordelette de soie à pompons.

Après avoir mené à bien cet hébertisme confucéen, le Pékinois d'aujourd'hui change d'exercice, et entreprend de lutter avec un de ses amis.

L'assistance m'informe que ceci est la boxe chinoise, encore qu'on s'y frappe peu, et que tout soit dans l'esquive ou dans la prise.

Comme je demande qui sont ces vigoureux quadragénaires, on me dit le plus simplement du monde que ce sont les malades d'un hôpital voisin, à qui on a recommandé de prendre de l'exercice.

Pei Hai, le lac du Nord, l'ancien Palais d'Hiver des Empereurs... C'est là que je retrouve mes bébés du brouillard. Moitié écureuils, moitié pommes, ils offrent un spectacle si joliment conventionnel qu'on doit faire un effort pour se souvenir qu'il y a cinquante ans, on ramassait le matin dans les rues de Pékin, parmi les ordures, de petits paquets rouges qui étaient les enfants morts dans la nuit. C'était l'époque où nos parents mettaient de côté leur papier de chocolat pour les petits Chinois. Je n'ose me faire beaucoup d'illusions sur l'efficacité de cette épargne, mais après tout, pour une conscience occidentale, il est satisfaisant de s'imaginer qu'au moins un de ces jeunes athlètes minces comme des chats est dû au chocolat maternel...

Dix heures. Un rouleau compresseur Ming, à moins que ce ne soit une copie, aplanit une allée du Palais d'Hiver. C'est l'heure de prendre un pédicab, ce tricycle aux allures de machine à coudre qui remplace le pousse-pousse, et de se mêler au mouvement des rues de la ville chinoise.

La ville chinoise, c'est-à-dire le faubourg qui avait relativement échappé à l'ordre géométrique des conquérants mongols. Avec ses banderoles, ses enseignes, toute une publicité à rebours qui nous attire d'autant plus que nous ne la comprenons pas, c'est vraiment la Chine comme au cinéma. On s'attend à voir Humphrey Bogart en costume blanc sortir d'une fumerie d'opium. Mais il n'y a plus de fumeries d'opium*. Et les amateurs de pittoresque peuvent toujours se rabattre sur les fragments de la vieille Chine que le dégel charrie encore.

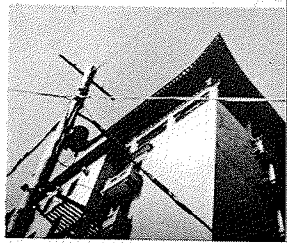
Et bien sûr, il y a là de quoi nourrir toutes les nostalgies. Mais le prix du modernisme nous paraîtrait peut-être plus lourd, si le

---

* *« Et il n'y a plus d'Humphrey Bogart » dit Resnais.*

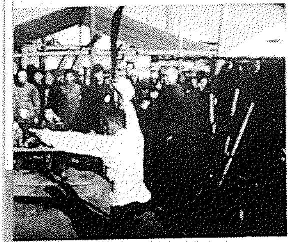
prix du pittoresque ne se trouvait brusquement inscrit sous nos yeux : une femme aux pieds mutilés, survivante des temps impériaux...

Avec Tai-Tsing Men, la Porte de la Grande Pureté, nous changeons de ville ; de la ville chinoise, nous passons à la ville tartare, régulière, quadrillée, refermée autour du Palais Impérial, moins commerçante que la ville chinoise, encore que ses boulevards extérieurs soient un perpétuel marché, et au-delà de quoi commence une troisième ville, la ville en construction, le Pékin de l'An 2 000 qui s'édifie, à trot de mulet et à dos d'homme, un Pékin qui heureusement ne doit pas grand' chose aux architectures européennes, fussent-elles amies, un Pékin où l'alliance de la tradition et de la nouveauté est symbolisée par la présence au sommet de ces immeubles modernes, comme un tic de famille, des quatre coins relevés de la tente tartare.



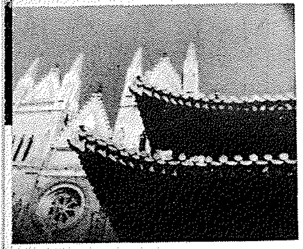
C'est dans ce quartier modèle que nous venons visiter une école modèle, avec des petites filles modèles qui s'amusent ou font des travaux pratiques en plein air. Une classe à ciel ouvert, une classe pour Giraudoux, où les cornues et les hauts fourneaux deviennent les objets les plus gais du monde, et où la météorologie voisine avec le crochet.

J'ai honte d'avouer que j'interromps pour un moment la marche de l'histoire, et qu'offrant à la classe un livre d'images qui vient de Paris, je provoque un embouteillage. Mais il est vrai que le livre est écrit en français, et que la vue de ces caractères bizarres procure aux jeunes Chinois, me dit-on, des plaisirs d'un exotisme incomparable.



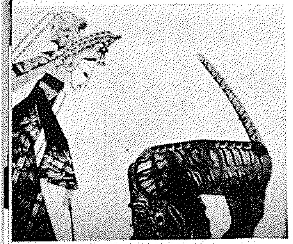
Onze heures. J'ai changé de quartier, et me voici au Pont du Ciel. C'était un coupe-gorge, c'est resté une petite oasis d'inorganisation. C'était la cour des Miracles, c'est la Foire du Trône.

Midi. Je reprends la rue. L'agent de police ne siffle pas. Ce ne serait pas poli. Il adresse aux piétons et aux cyclistes des recommandations qui, pour être énergiques, sont toujours grammaticalement correctes. L'omnibus des enfants transporte les bébés à l'école ou au jardin. Et le long des rues s'étend l'exposition permanente des trésors de Pékin. Depuis les jouets à deux sous qu'on vend sur les trottoirs jusqu'aux boutiques couvertes de caractères comme de grosses boîtes à thé, c'est une fête de la couleur. La couleur est partout, sur les murs, sur les fruits, sur les pâtisseries et sur les jouets d'enfants, sur les instruments de musique que l'on vend en plein air et sur les costumes de théâtre que l'on vend dans une seule rue étroite, sur les sucreries, sur les porcelaines vulgaires du marché et sur les porcelaines précieuses de Liou-Li Shan, la rue des antiquaires. Sur les toits aussi, et la ville tout entière est l'éventaire de la vieille Chine, avec ses temples gigognes, ses animaux de bronze, ses toits de porcelaine. Ce n'est plus la Chine du cinéma, c'est celle de Jules Verne, c'est celle de Marco Polo. Et dans cette Cité Interdite, ce noyau d'or où la vieille araignée impériale tissait sa toile, cette Cité Interdite devenue musée, près de cette cathédrale de Pékin encore blanche que de toutes parts, et symboliquement, les cornes des pagodes viennent éperonner, on se met à rêver sur l'histoire de cette ville...



On rêve à une Chine fabuleuse, à un passé plus intouchable que la face obscure de la lune, éclairé seulement par les coqs qui chantent la nuit, et les yeux des lionnes qui dévisagent le soleil.

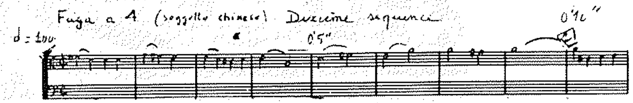
On rêve aux troupes de Gengis Khan franchissant les passes de la montagne ourlée de la Grande Muraille, le chef-d'œuvre des empereurs chinois, une ligne Maginot de 2 500 km, et aussi inutile. Les cavaliers descendant sur la plaine et la livrant à leurs chevaux tartares aux yeux de filles. L'ancienne Pékin détruite et transformée en sous-préfecture mongole. Le fils du conquérant, Koubilai Khan, reconstruisant la capitale, lui imposant un ordre qu'elle conservera sept siècles, et semant dans ses palais une fleur bleue qui ne pousse qu'en Mongolie, pour contenir la nostalgie de ses cavaliers... Et la lassitude des conquérants, leur incapacité à ordonner ce grand corps, et le début d'une époque de guerres légendaires dont l'Opéra de Pékin retentit encore aujourd'hui...



Toute l'histoire de Chine, l'historique et la légendaire, revit dans le théâtre et les marionnettes. C'est Souen Wou-K'ong, le roi des Singes, cambrioleur du ciel, moitié Prométhée, moitié Charlot — ce sont les dieux porteurs de masses et de tonnerre, les monstres, tigres ou dragons, qui viennent manger dans la main d'une jeune fille et font le gros dos sous ses caresses. Ce sont les courtisanes mortes d'amour, les filles nobles qui épousent les jardiniers — et les généraux, ancêtres des nombreux généraux qui en 2 000 ans ont fait et défait la Chine, jusqu'à ce que le peuple chinois se donne, certain 1^er^ octobre, son 14 juillet.

Fin de l'intermède historique. Mais dans les jardins de l'après-midi, l'histoire continue... Longtemps fermée au monde derrière ses signes, la Chine maintenant est tenue de s'ouvrir, et nous de comprendre ces visages sensibles, ces hommes, ces femmes et ces enfants avec qui nous allons devoir partager l'histoire, comme le pain...

Et voici ce large fleuve bleu de la foule, avec ses couples d'amoureux devisant tendrement du plan quinquennal, voici cette foule qui vous porte comme une mer très salée, contre laquelle aucune exaspération, aucune bousculade ne vous pousse. Saluons au passage un jeune ours nommé Joris Ivens, don du cinéaste français Ménegoz. Autour de lui, des enfants dansent sur une petite phrase musicale qui m'accompagnera jusqu'à la fin de l'après-midi. Et sur cette petite phrase, je vais demander à mon ami Pierre Barbaud de vous faire entendre, comme je l'ai entendu là, le concerto de Pékin...



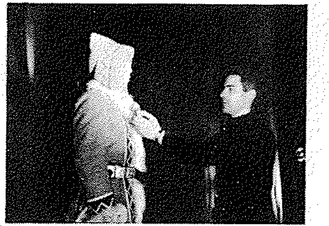
La fin de ce dimanche, nous la passons au Palais d'Eté. Les pionniers ont pris possession des îles, leurs rires et leurs chants sont les oiseaux du silence. Tout cela est lointain comme la Chine, et en même temps aussi familier que le Bois de Boulogne ou les bords du Loing...

Dans ce décor plein d'une grandeur morte, dans les allées de ce Versailles mongol, on peut se poser bien des questions sur le passé et sur l'avenir.

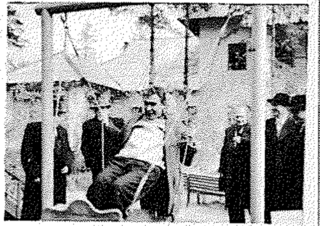
Mais moi qui prends ces images, et qui les respire, et qui les écoute, je me demande seulement, à la fin de ce dimanche à Pékin, si la Chine elle-même n'est pas le Dimanche de la terre.

LETTRE DE SIBERIE

νοῦς



τύχη



ἐπιθυμία

L'approche de l'hiver n'est peut-être pas le moment idéal pour filmer en Sibérie. D'un autre côté, lorsqu'on a l'occasion d'aller en Sibérie, et qu'elle ne se représentera peut-être plus, comment ergoter? De même, lorsque la magnificence de trois Pieds-Nickelés vous permet d'envisager un long-métrage, donc l'occasion d'en dire plus, peut-on s'arrêter à l'appréhension (confirmée par l'expérience) d'accoucher d'un monstre, d'un court-métrage de sept bobines? Nous nous sommes donc embarqués — Pierrard, Gatti, Vierny et moi — fin août 1957 dans une aventure dont ce film et le livre de Gatti « Sibérie-moins-zéro-plus-l'infini » *(Editions du Seuil, vous connaissez?) donnent au moins le calque. La médaille de découvreurs, ou presque, de la Yakoutie, avait pour revers une certaine impréparation des cadres locaux au travail que nous leur demandions. De plus, nous ne jouions pas le jeu du documentaire-soviétique-d'avant-le-vingtième-congrès dont la règle était : toute image doit être, comme la femme de Staline,* insoupçonnable. *Positif + positif + positif jusqu'à l'infini — ce qui est au moins étrange au pays de la dialectique. D'où une certaine incompréhension, qui ne fait d'ailleurs que souligner l'exceptionnelle sportivité de nos hôtes, nous laissant, nous aidant à travailler d'une façon qu'ils ne comprenaient pas toujours, et parfois qu'ils réprouvaient. Quoi que je pense aujourd'hui de ce film, j'ai au moins une certitude : celle de ne pas les avoir trahis. Ceci grâce à la fermeté de l'onorevole Pierrard, sherpa et pilier de l'expédition — à la science infuse, diffuse et profuse, magnifiée par le yaourt et la vodka, du camarade Gatti — et surtout à la solidité irremplaçable de Sacha Vierny qui est un matou, mais un matou de fer.*

LETTRE DE SIBÉRIE (1957)

Réalisation
Chris Marker
Caméra
Sacha Vierny
Récitant
Georges Rouquier
Musique
Pierre Barbaud
Chef d'orchestre
Georges Delerue
Soliste
Ella Timourkhan
Effets spéciaux et animation
Équipe Arcady
Dessins
Remo Forlani
Monteuse
Anne Sarraute
Voix
Catherine Le Couey et Henri Pichette
Assistants
Marie-Claire Pasquier, Jasmine Chasney, l'ours Ouchatik, la chouette Gorgô
Organisation du voyage et public relations
André Pierrard
Documentation
Armand Gatti
Son
Studios Marignan
Laboratoires Eclair
Production
Argos-Films et Procinex
PRIX LUMIÈRE 1958

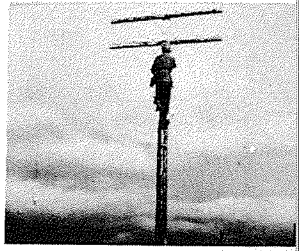
LETTRE DE SIBÉRIE
visa de contrôle cinématographique n° 20.811

Je vous écris d'un pays lointain. On l'appelle la Sibérie. A la plupart d'entre nous, il n'évoque rien d'autre qu'une Guyane gelée et pour le général tsariste Andréiévitch, c'était « le plus grand terrain vague du monde ». Il y a heureusement plus de choses sur la terre et sous le ciel, fussent-ils sibériens, que n'en ont rêvées tous les généraux.

Хто гарит гарит

Tout en vous écrivant, je suis des yeux la frange d'un petit bois de bouleaux, et je me souviens que le nom de cet arbre, en russe, est un mot d'amour : *Biriosinka.*

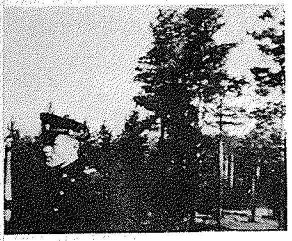
Cet automne pourrait être Ermenonville ou la Nouvelle-Angleterre, n'étaient ces ouvriers du télégraphe, bottés comme Michel Strogoff, qui font à hauteur de trapéziste des gestes de cordonniers. Ceux-là font croire à la Sibérie. Pas seulement par la couleur locale, avec leurs bottes, leurs toques, et le joli collier en sucre d'orge de leurs chevaux. Mais cette idée, par exemple, que si l'un de ces cosaques grimpeurs se mettait, par distraction, à enrouler son fil jusqu'à l'autre bout de la ligne, il en ramènerait une pelote de 8 000 kilomètres.



Une brèche dans la forêt : c'est qu'une ville est passée par là, comme une bête. Qu'on se trompe de traces, et l'on aboutirait peut-être à un ours, à un tigre. En les suivant, on trouve — une ville.

Angarsk, à 300 km de la voie ferrée, a été conçue en 1947. Il a fallu quatre ans pour conquérir sur la forêt, mètre par mètre, sa liaison avec le Transsibérien. Première pierre en 1951. Aujourd'hui 100 000 habitants, y compris les 35 000 enfants nés pendant la construction — citoyens d'une ville qui n'existait pas encore.

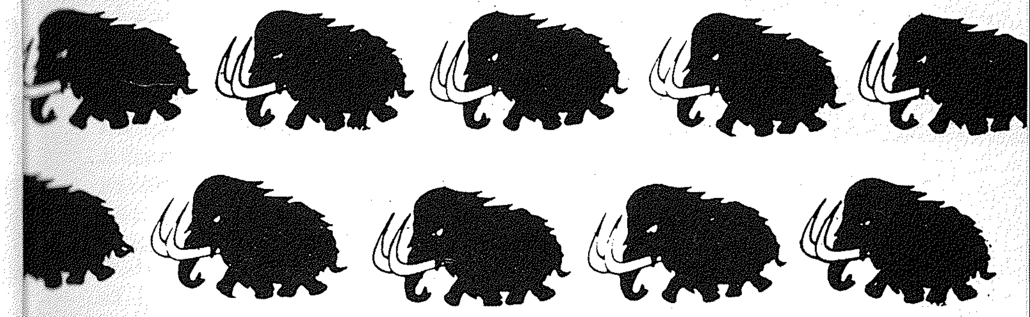
Mais la dernière maison franchie, on se retrouve dans la forêt de l'âge de pierre, la taïga.



Je vous écris du bout du monde. On s'enfonce dans cette taïga sans frontières, où autrefois les Sibériens, ennemis du sang versé, se contentaient de refouler leurs criminels. La liberté y tuait plus sûrement qu'une balle. Le proverbe sibérien dit que la Forêt vient du Diable. Le Diable fait bien les choses. Sa forêt au total est aussi vaste que les États-Unis. Il est vrai qu'il a peut-être aussi fait les États-Unis.

Lorsqu'il n'est pas occupé à fabriquer des forêts ou des états, le Diable vole des âmes. C'est du moins ainsi que les Sibériens ont longtemps compris la mort. Dans ce sol gelé où les cadavres ne changent pas, sous ces tombes où la glace apparaît en creusant, la vie et la mort ne diffèrent que d'un rien, d'un souffle... Qu'on le lui rende, et le corps est prêt à revivre, à revenir partager la vie lente et frileuse des villages de bois, à ramener les chevaux errants, à construire les chasse-neige, à conduire les troupeaux dans leurs pèlerinages à des terres plus douces.

J'ai rencontré ce matin un kolkhoze de canards. Le canard est un animal naturellement collectiviste, point de canards-koulaks. Bien que la matinée fût très froide, ils voulurent bien, par sympathie cinématographique et au nom de l'amitié entre nos deux peuples, se prêter à de grandes manœuvres d'escadre dans une eau glaciale, au risque d'y rester pris — mésaventure qui arriva dans ces parages à une autre bête plus grosse, plus célèbre et d'ailleurs plus rare, le mammouth.



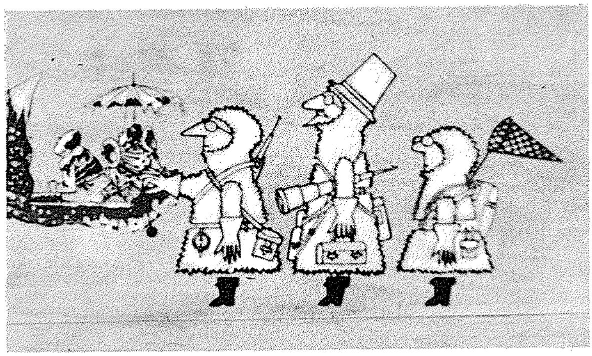
Les mammouths - les mammouths - de la Si-bé-rie
Ne rêvaient - que d'passer - l'hiver à Paris
Fuyant l'Ukase et le Knout
Il s'en perdait pas mal en route
On les trouvait trent' siècl' après
quelque peu knock-a-out.

Assez étrangement, le seul animal auquel Sibériens et Chinois trouvaient un air de famille avec le mammouth était — la taupe. Ils étaient persuadés que c'en était la variété géante, creusant sa galerie et bosselant de son front la surface de la terre.

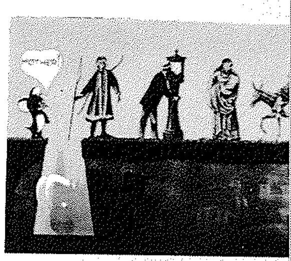
Le talon d'Achille de cet animal important était son extrême sensibilité au soleil : qu'un rayon l'en frappe, il décédait aussitôt. Et la preuve, disaient les Chinois, gens épris de logique, c'est que si l'on rencontrait un de ces animaux à ciel ouvert — il était mort.

D'où le nom chinois du mammouth : *chu-mou*, c'est-à-dire la Mère-des-Souris.

Pour les Occidentaux, le Mammouth posait d'autres problèmes. On le connaissait de vue. Ses portraits étaient dus aux artistes les plus cotés des temps préhistoriques. Il devait à l'abbé Breuil une grande part de sa publicité. D'ailleurs l'Église et le Mammouth avaient toujours entretenu d'excellents rapports : on adorait à Valence une molaire de mammouth attribuée à saint Christophore, et en 1789 on promenait encore en procession, à Saint-Vincent, un fémur de mammouth que l'on présumait sorti de la cuisse du saint. Les premières découvertes des mammouths avaient eu lieu au XVIII^e^ siècle, sans que l'opinion publique s'émût exagérément. C'est en 1900 que le mammouth devint furieusement à la mode, lorsque de hardis pionniers, forçant les solitudes sibériennes, ramenèrent, en chair et en os, des mammouths congelés.



Les savants - qui partaient - pour ces rud'contrées
Devaient êtr' - c'est certain - des athlèt's com - plets
Il fallait parler yakoute
Bannir la panique et le doute
Et supporter moins trente en août
pour trouver des mam - mouths.



Le mammouth apparaissait généralement à la faveur d'un glissement de terrain. Le temps que l'expédition arrive sur place, il pouvait avoir été réabsorbé par la terre, ou simplement dévoré par les bestes.

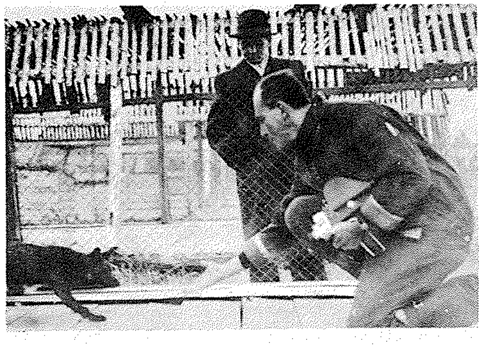
On trouva cependant plusieurs squelettes, et même de la viande bien conservée.

Mais il y avait des problèmes d'extraction...
Les problèmes d'emballage...
Les problèmes de transport...
Et lorsque tous ces problèmes avaient été résolus, et qu'un mammouth démonté arrivait à bon port, il restait encore un problème, le plus essentiel après tout : le remonter...

Un mammouth - quand il est - en pièc' dé-ta-chées
Ce n'est pas - si facile - de les rap-pro-cher
Ça peut avoir l'air d'un spout-
nik d'un piano d'un bo-y scout
d'un totem et d'un ascenseur
avant d'être un mam-mouth.

De 1707 à 1908, 18 mammouths et 6 rhinocéros des glaces avaient été découverts. C'est avec le vague espoir d'en ramener au moins une incisive que nous sommes allés en pèlerinage au lieu de découverte le plus proche, sur les bords du grand fleuve sibérien : la Léna.

L(i)ena, S(i)ena : longue comme cinq Seines, large comme cinquante, la Léna, en russe, a la gentillesse de rimer avec elle. Imaginez donc une Seine géante, paresseuse, un fleuve qui serait l'inverse d'une chaîne de montage, qui se démantibulerait un peu plus à chacune de ces stations faites de maisons de poupées, pour aboutir en pièces détachées, quelque part dans le Nord, à un estuaire de 200 km. C'est la seule route de ce pays sans routes, la Grand'rue du village Sibérie, par où tout le monde passe, et au bord de laquelle, attendant le transport, dorment sous leurs bâches des autobus, des bulldozers, des machines agricoles, des statues de Lénine pour parcs de culture, des maquettes de fusées pour planétarium, de fausses Jeeps et de vraies Pobiédas. Et encore : les caisses de fourrures d'animaux variés — dont la zibeline, une sale bête qui ferait aimer la fourrure — et le renard bleu, une gentille bête qui ferait aimer le nylon.



Chris et la Renarde

Renarde,
Lissa Patrikéievna,
Renarde très belle,
Petite sœur renarde,

Princesse très sage,
A quoi bon dans l'Arche
t'être faufilée,
puisqu'en manteau du capitaine
il faudra te transformer ?

Aigle au vol d'aigle,
quand tu marches on voit tes chaussettes.
Pour les chevreaux tu es la peur
Pourtant ils valent mieux que toi
Pourquoi donc crier toujours :

(intraduisible en français)*

(intraduisible en français)

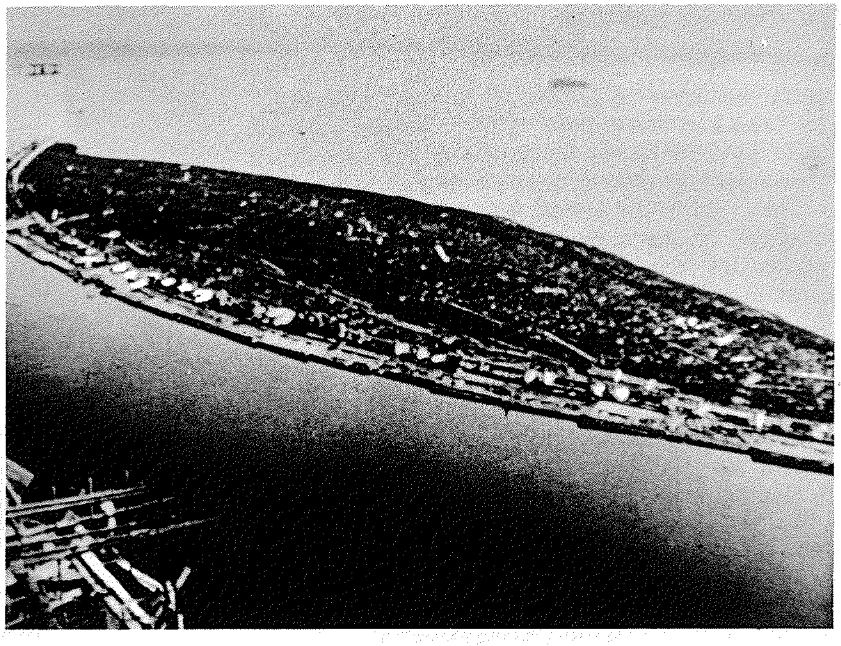
Sacha et l'Aigle

Je vous écris du pays de l'enfance. C'est ici qu'entre cinq et dix ans nous avons été poursuivis par les loups, aveuglés par les Tartares, transportés avec nos armes et nos bijoux dans le Transsibérien. C'est le plus long chemin de fer du monde. Il a transporté Tchékov, Cendrars et Gatti. Je me dois de les convoquer ici, et Jules Verne, et Larbaud, comme autant de vaches sacrées, pour regarder passer, sous les vols de canards sauvages, le romantisme plus l'électrification.

Чурь, Не я, Чурь, Не я

---

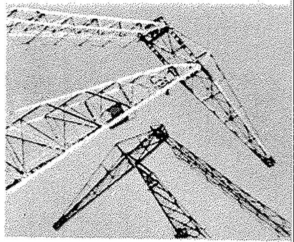
* *Ce sont les imprécations de Boris Godounov.*



Il est 7 heures du matin à Irkoutsk — 3 heures à Bagdad — 6 heures du soir à Mexico — minuit à Paris. Vous dormez. Je regarde le grand barrage d'Irkoutsk, posé sur son reflet, comme une station de l'espace.

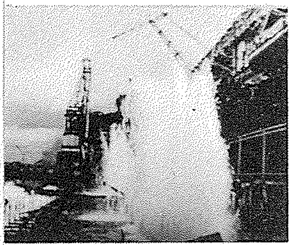
La première équipe du barrage monte au travail à l'heure où la troisième équipe de chez Renault en descend. Le brouillard est peuplé de grandes cocottes en Meccano, encore immobiles. Ici, en travers de l'Angara, à l'endroit précis où Michel Strogoff se trouva environné de flammes, on construit la plus grande centrale électrique du sud sibérien.

Les pêcheurs de l'Angara prennent leur premier poisson à l'heure où les pêcheurs de la Seine en ont déjà prix dix en rêve. Il est 1 heure à Malte, midi en Nouvelle-Zélande. Et voici juste l'image que j'attendais, que tout le monde attendait, sans laquelle il n'y aurait pas de film sérieux sur un pays qui se transforme : l'opposition du passé et de l'avenir. A ma droite, le camion, 40 tonnes. A ma gauche, la télègue, 400 kilos. L'Ancien et le Nouveau, la Tradition et le Progrès, le Tibre et l'Oronte, Philémon et Chloé, regardez-les bien, je ne vous les montrerai plus... Il est 7 heures 1 minute. Un camion d'Irkoutsk fait danser les bateaux du pont flottant à l'heure où le coup de klaxon d'un routier réveille en sursaut 211 Dijonnais. Quatre turbines fonctionnent déjà. Il ne s'agit pas d'illuminer Irkoutsk. Il s'agit d'apporter l'électricité à toute une région qui est le point de départ de la reconquête des terres gelées. C'est ici que tout commence. Tout. La mise en valeur d'une nature vierge, l'accroissement des ressources et le bien-être qui en revient — mais aussi les valeurs morales qui suivent les transformations matérielles comme les cantinières les armées : la curiosité, la réflexion, l'ouverture au monde... Et la culture.



Il est 7 heures 2 minutes. Les cocottes commencent à bouger. Ce sont de vrais monstres : 30 mètres de haut. Et comme il convient, chacun de ces monstres est lié à une jeune fille. Elle lui donne des ordres en alphabet monstre, et le monstre obéit. Et on se plaît à imaginer une idylle entre la petite fille du sol et l'homme de la grue, les mots d'amour ou les scènes de jalousie glissés en code entre deux signaux. Le poète russe Alexandre Vierny compare ces tounettes à des poissons-pilotes. On rêve d'être grutier à Irkoutsk pour pouvoir offrir du bout de la flèche à une de ces poissonnes, pour son anniversaire, une boîte de chocolats haute comme une maison.

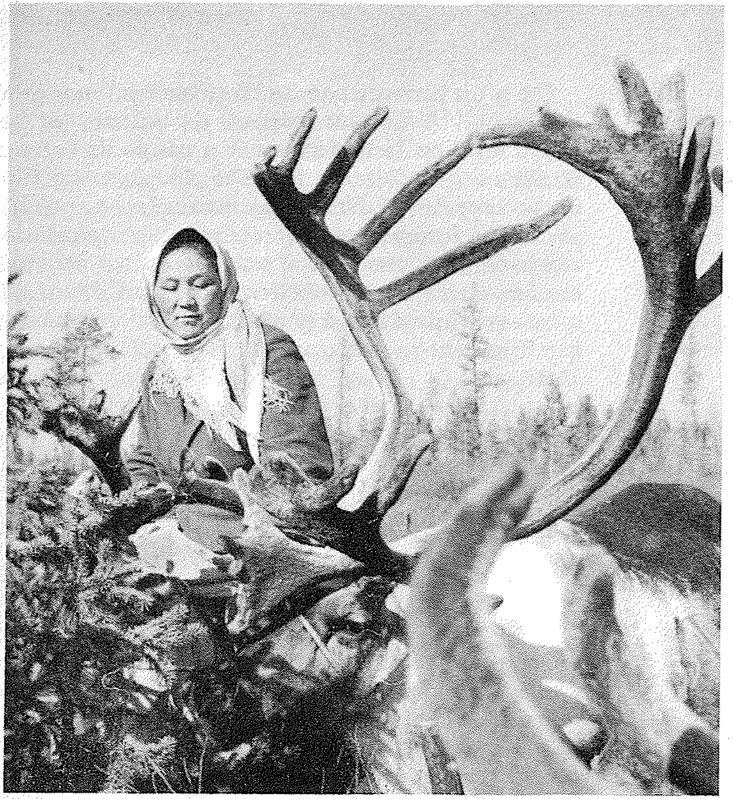
Maintenant, le chantier s'agite. Les voitures se faufilent entre les pattes des grues comme des chats qui se poursuivent dans le métro. Mais à l'étage au-dessus, les grues indifférentes ont l'une pour l'autre des politesses ou des fureurs de dinosaures. Et tout le barrage devient un spectacle qui tient de la Grande Roue, du combat naval, de la Villa d'Este et du billard électrique.



Retour à la Taïga. Le côté cartésien de la Sibérie, c'est que le voyageur allant droit devant lui est toujours sûr de se perdre dans une forêt. S'il marche longtemps vers le nord, il trouvera en prime la toundra et la banquise, l'ensemble composant un Empire du Froid de 11 millions de km² qu'il faut conquérir et transformer, mais d'abord qu'il faut connaître. A quoi s'emploie Pavel Melkinov, directeur de l'Institut du Froid à Iakoutsk. Dans ce climat qui a ses pointes, ou plutôt ses creux, de —60° en hiver, ce n'est pas par nostalgie que Pavel Alexandrovitch a un ventilateur sur son bureau : c'est qu'en été, il fait +40°.

En Sibérie, le climat vous secoue. Les routes aussi. Mais folie que l'automobile lorsqu'il existe un moyen de transport parfaitement adapté au terrain : le renne.

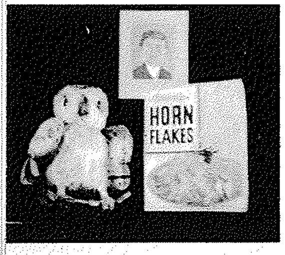
Toute l'économie des peuples du Nord repose sur le renne. Il leur est tour à tour le blé, le lin, la barque, l'arbre de Noël, l'armoire à pharmacie et le sacristain. Castré, il sert de cheval, et gagne en prime de conserver les beaux bois soyeux que les mâles imbéciles se découpent en lamelles.



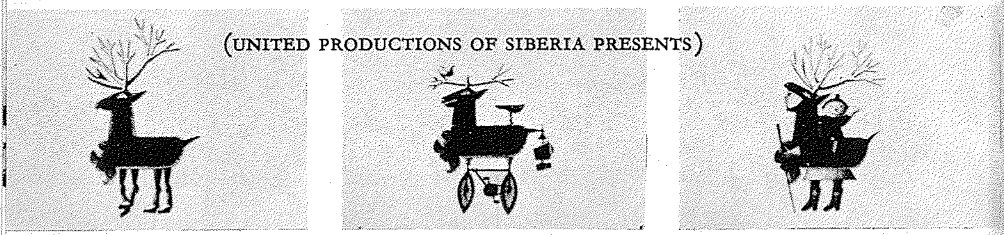
Mon renne, doux renne équitable,
ami des oiseaux et des chouettes :
ils font leur nid dans tes branches.
Heureux qui a des idées dans la tête,
plus heureux qui a des oiseaux.

Renne brun dans la plaine brune,
comme une vieille tache de sang
sur des feuilles mortes.

Renne blanc sur la neige blanche,
comme le silence de l'amie
au milieu du silence.



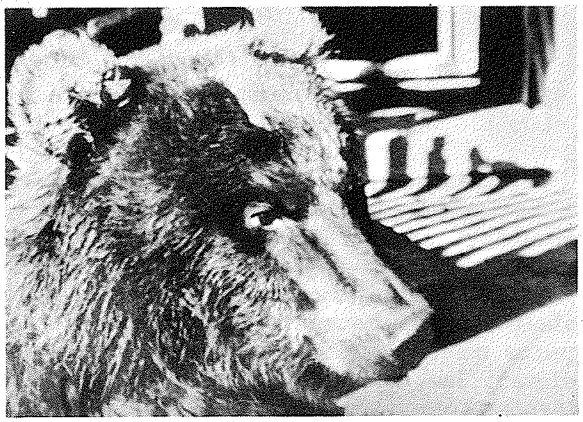
On n'en finirait pas de chanter les louanges du renne. Avec son guidon de velours et la façon dont on le fait avancer à coups de talon, il est ce que Dieu a inventé de plus proche de la bicyclette. Et si j'en avais les moyens, je ferais tourner un court-métrage publicitaire à sa gloire. A l'entr'acte, ou mieux encore entre deux bobines d'un film, l'image s'interromprait tout d'un coup et l'on verrait quelque chose comme...


(UNITED PRODUCTIONS OF SIBERIA PRESENTS)

— Si j’interromps un court moment cette projection, ce n’est pas pour vous vanter un nouveau produit, mais pour vous rappeler qu’il existe un produit ancien, un produit unique, un produit absolu qui remplace tous les produits, et que c’est — le renne. Non seulement animal domestique, moins encombrant que le chien, moins intimidant que le chat, moins insidieux que la puce, le renne vous comblera, mais : — vous qui vous plaignez de votre voiture, le renne vous transportera — vous qui vous plaignez de votre tailleur, le renne vous vêtira — vous qui vous plaignez de votre médecin, le renne vous soignera — vous qui vous plaignez de votre intérieur, le renne vous décorera — vous qui vous plaignez du destin, le renne vous protégera — et n’oubliez pas que, pour petits et grands, le renne est un aliment complet, qui contient de la chlorophylle ! Ménagères du monde entier qui m’écoutez, à Moscou, à Rome, à New York, à Pékin ou à Paris... Méfiez-vous des contrefaçons : ni le cerf, ni l’élan, exigez toujours : le renne !

En suivant les rennes, nous sommes arrivés à un campement evenk. Les Evenks, comme vous savez, sont des Toungouses. Les Toungouses et les rennes sont traditionnellement liés, mais on peut se demander si la tradition vient des Toungouses qui aiment les rennes parce qu'ils sont utiles, ou des rennes qui aiment les Toungouses parce qu'ils sont légers. Toungouses et rennes ont longtemps été nomades ensemble. Aujourd'hui, tout cela est changé. Avec une sagesse digne de l'antique, on leur a assigné des bases : resteraient-ils des années sans s'y montrer, qu'ils n'en seraient pas moins passés de la catégorie douteuse de nomades à la catégorie respectable de sédentaires en déplacement.

Ayant offert au chef de famille un porte-monnaie en plastique, d'autant plus apprécié qu'aux approches du cercle polaire le manque de Prisunics se fait sentir, nous avons eu droit à l'offrande rituelle du bois de renne fraîchement scié. Rassurez-vous, le renne n'en souffre pas plus que d'un ongle coupé ras. C'est du moins ce que le grand-père m'a affirmé en toungouse, le père en mauvais russe, et le petit garçon en très bon russe. Car ces enfants qui ont hérité de l'instinct des ancêtres chasseurs d'ours vont à l'école et apprennent des métiers. C'est peut-être dommage pour la chasse à l'ours mais, dit le grand-père Innokenti qui a 103 ans, la chasse à l'ours est affaire de jeunes. Passé 80 ans, ça devient dangereux. Car Innokenti, c'est à la lance qu'il attaquait celui qu'on appelle toujours Michka, comme s'il n'y avait qu'un seul ours. Mais cet ours unique, Innokenti l'a tué 85 fois.



Michka, je l'ai rencontré à Iakoutsk. Il s'appelait d'ailleurs Ouchatik — petites oreilles. Sous une apparence un peu mitée, conséquence d'une théière renversée sur lui dans son enfance, c'était un ours jovial et assez causant. Boris Serguéitch l'avait recueilli bébé-ours dans la taïga, et depuis il faisait partie de la famille. C'était le cousin ours.

L'ours Ouchatik, après son petit déjeuner de baies rouges, faisait sa promenade matinale dans Iakoutsk. Nous l'avons accompagné. Ses réactions aux caméras étant imprévisibles, on nous avait proposé la protection d'un policier armé, mais ayant beaucoup plus peur des policiers que des ours, nous avons poliment décliné.

Sur notre chemin, nous avons éveillé l'intérêt de jeunes pionniers ravis de voir des cinéastes, et plus encore des Français. Nous retrouvions là les composantes de l'incroyable et assez émouvant prestige de la France en URSS : un quart de 89, un quart de Zola, un quart de Comédie-Française, un quart de Paris by Night inavoué, et quatre quarts d'Yves Montand...

Lorsque la voix d'Yves Montand
résonne sur les ondes courtes,
les branches des marronniers de Paris
viennent regarder par ma fenêtre.

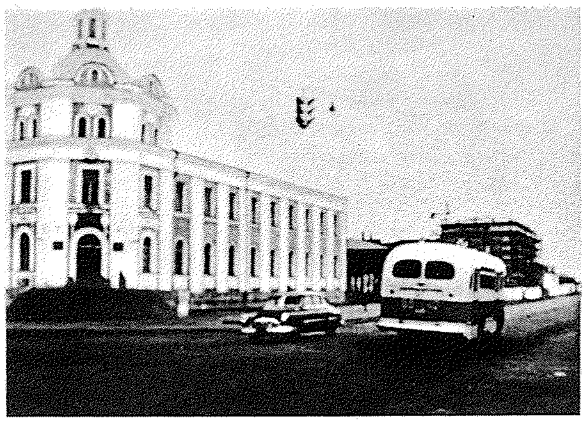
Lorsque chante
l'ami lointain,
la chaleur et la joie se répandent.
Les longues distances se raccourcissent
lorsque chante
le meilleur ami.

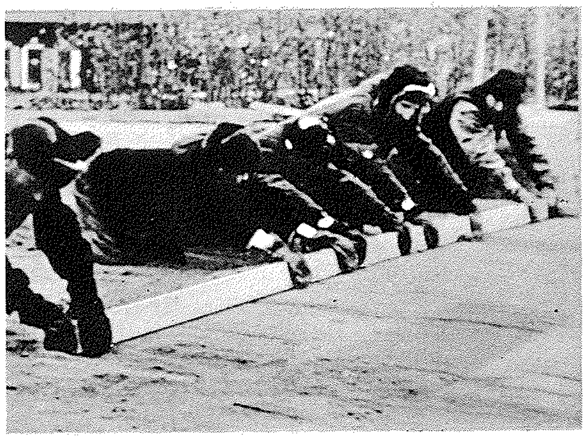
Les amoureux tournent en cadence
sur la voix du chanteur,
la musique prolonge les Grands Boulevards
jusqu'aux jardins de Moscou.
Когда поёт
Далекий друг
Тепле и радостно
Становится вокруг
Les longues distances se raccourcissent
lorsque chante
l'ami lointain.*

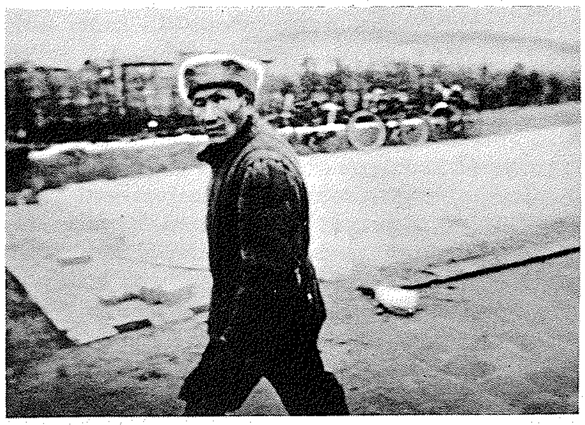
Tout en écoutant les louanges d'Yves Montand, je regardais autour de moi.

Un travail, une énergie et un enthousiasme indéniables — un très lourd passé et une éclatante confiance en l'avenir — d'énormes lacunes et la ferme volonté de les combler — en enregistrant aussi objectivement que possible ces images de la capitale yakoute, je me demandais franchement à qui elles feraient plaisir, puisqu'il est bien entendu que l'on ne saurait traiter de l'URSS qu'en termes d'enfer ou de paradis.

* Когда поёт далекий друг , *musique de B. Mokroussov, paroles de I. Khelemeski, chanté par Marc Bernès.*







Par exemple :

Iakoutsk, capitale de la République socialiste soviétique de Yakoutie, est une ville moderne, où les confortables autobus mis à la disposition de la population croisent sans cesse les puissantes Zym, triomphe de l'automobile soviétique. Dans la joyeuse émulation du travail socialiste, les heureux ouvriers soviétiques, parmi lesquels nous voyons passer un pittoresque représentant des contrées boréales, s'appliquent à faire de la Yakoutie un pays où il fait bon vivre !

Ou bien :

Iakoutsk, à la sinistre réputation, est une ville sombre, où tandis que la population s'entasse péniblement dans des autobus rouge sang, les puissants du régime affichent insolemment le luxe de leurs Zym, d'ailleurs coûteuses et inconfortables. Dans la posture des esclaves, les malheureux ouvriers soviétiques, parmi lesquels nous voyons passer un inquiétant asiate, s'appliquent à un travail bien symbolique : le nivellement par le bas !

Ou simplement :

A Iakoutsk, où les maisons modernes gagnent petit à petit sur les vieux quartiers sombres, un autobus moins bondé que ceux de Paris aux heures d'affluence, croise une Zym, excellente voiture que sa rareté réserve aux services publics. Avec courage et ténacité, et dans des conditions très dures, les ouvriers soviétiques, parmi lesquels nous voyons passer un Yakoute affligé de strabisme, s'appliquent à embellir leur ville, qui en a besoin...

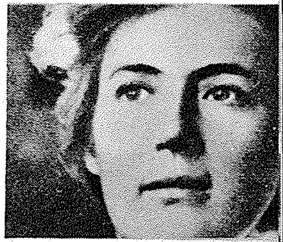
Mais l'objectivité non plus n'est pas juste. Elle ne déforme pas la réalité sibérienne, mais elle l'arrête, le temps d'un jugement, et par là elle la déforme quand même. Ce qui compte c'est l'élan, et la diversité. Ce n'est pas une promenade dans les rues de Iakoutsk qui vous fera comprendre la Sibérie. Il y faudrait un film d'actualités imaginaires, prises aux quatre coins du pays. Je vous le projetterais par exemple dans le joli cinéma verni de Iakoutsk, et je vous le commenterais à l'aide de ces tournures sibériennes qui sont déjà des images.

« *La saison de l'eau qui meurt* » — c'est l'hiver. « *L'esprit du lièvre d'hiver* » — c'est la neige, cette hasardeuse. « *Le bœuf gris qui a bu toutes les eaux de la vallée* » — c'est le gel, laissant derrière lui des bateaux furieux de s'être laissés prendre. Mes actualités imaginaires commenceraient sur ces images d'hiver, cette longue nuit blanche qui couvre la moitié de l'année. Un ballon météo vous emmènerait au-dessus des montagnes de Verkhoiansk, pôle du froid à —69°, la plus basse température du monde*. (Il y a 8 000 habitants.) Vous verriez les grosses chenilles de cailloux sculptées par les dragues chercheuses d'or. Vous verriez sur la neige les bouleaux blancs devenus pattes de chouette. Et comme si la forêt avait été rassemblée d'un seul coup en botte, tronc par tronc, et rasée par un fil à couper les arbres, vous verriez Iakoutsk replantant ses pavés. Vous verriez un monde à l'envers, où les maisons se déplacent en traîneau pour retrouver leurs habitants, et où les chasseurs vont déposer dans la forêt des bêtes vivantes.

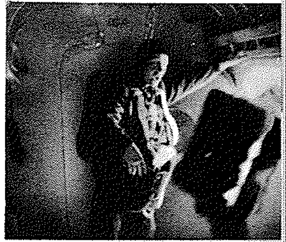
---

* *Faux. On a trouvé mieux depuis.*

Dans un an, le chasseur des fleuves tuera le castor qu'il caresse. Il y a un an, le chasseur de la toundra jouait avec le petit renard blanc qu'il va prendre au piège. La marge de tendresse est faible, pour des bêtes dont la fourrure est une richesse, la seule pendant des siècles... Il y en avait d'autres. On s'est aperçu que la Sibérie était une pauvresse qui dormait sur un matelas plein d'or. Le difficile était d'atteindre le matelas. Je voudrais vous montrer la version sibérienne de la croqueuse de diamants : Larissa Popougaeva, jeune géologue parachutée en pleine taïga au printemps 1954, à la recherche de la terre bleue. Après quatre mois passés à surmonter l'insurmontable, elle trouve du minerai. On creuse, on mine, on extrait : le gisement est plus important que ceux d'Afrique du Sud.



L'or, lui, se cherche dans la terre noyée. Avant le passage des dragues, au fond desquelles il restera, des espèces de pompiers vêtus en pêcheurs bretons attaquent le terrain à la lance. Les vrais pompiers, eux, s'habillent en aviateurs. Car ce qui brûle le plus souvent en Sibérie, c'est cette autre richesse, la forêt. Et quand la pluie ne suffit pas à l'éteindre, on fait pleuvoir les pompiers*.

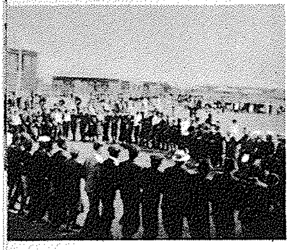


Pour joindre la forêt à l'usine, pour faire leur marché, pour aller à l'école, pour partir en vacances, les Sibériens ne connaissent que l'avion. Ces avions, le manque de concurrence sur route et sur rails les privent de tout merveilleux, comme des femmes dans un monde sans hommes. Des autocars volants — mais qui ont, du moins, le privilège de vous déposer dans des endroits intéressants, où il est conseillé de se déguiser en ours pour passer inaperçu.

---

* *Étant un peu, ici, à court d'image, et jugeant que tous les incendies de forêts se ressemblent, je n'ai pas cru trahir la réalité documentaire en insérant quelques plans fournis par les Actualités Pathé-Journal. Mais comme ces plans proviennent du Montana, peut-être faut-il signaler que voici le seul film à ce jour où l'on voit, préfiguration de la coexistence, des pompiers soviétiques éteindre un feu américain.*

Et puis, je vous montrerais les Yakoutes. Ne les prenez pas pour de vagues cousins de Nanook l'Esquimau. Ils ont leurs artistes et leurs chirurgiens, leurs écrivains et leurs bardes. Dans les très anciens temps, le sage Eley et la fille du puissant Omogoï s'unirent pour créer le premier Yakoute.



Mais surtout, je vous montrerais les fêtes du printemps, lorsque parmi les danses et les flots du lait de jument fermenté, revivent les poèmes chamaniques :

« *Arrive, ô cheval de la steppe, et enseigne !*
Sors, taureau merveilleux de l'Univers, et réponds !
O, esprits du Soleil qui demeurez dans le Midi sur les sept collines,
O mères de lumière qui connaissez la jalousie,
Je vous implore; que vos trois ombres se tiennent bien haut.
Et toi, à l'Occident, sur ta montagne, ô seigneur mon aïeul,
A la force redoutable, au cou puissant,
*Sors avec moi !** »

---

* *Extrait de Iouri Sokolov :* le Folklore russe, *traduction de Gustave Welter, éditions Payot.*

Je vous montrerais les derviches tourneurs du dégel, les armées en déroute de l'hiver refluant sous les insultes, tandis que tout un peuple païen invente la résurrection. Je vous montrerais les rennes descendant à la rencontre de cette marée de douceur — et plus haut dans le Nord, les derniers jeux de l'hiver, où le renne se couvre d'une gloire que j'avais oubliée : la gloire olympique.

C'est là que s'achèveraient mes actualités imaginaires, sur cette chasse à courre au Pays du Miroir, où tout le monde gagne et tout le monde a un prix — le prix le plus précieux étant sans doute le retour de la saison d'été, et avec elle — de la couleur.

Nous pourrions alors revenir à Iakoutsk, et mieux comprendre, à la lumière impitoyable de l'hiver qui a façonné ce pays, qui y a disposé ses mines et ses pièges, qui défend l'approche de ses trésors, quelle victoire représentent les choses les plus simples, des maisons protégées du froid, des écoles, des bibliothèques, tout ce dont les Sibériens nous rappellent l'existence avec une fierté qui nous fait sourire, alors que notre ironie est peut-être plus naïve que leur enthousiasme.

Il y a vingt ans, pense Grégoire Sawine, je me suis battu avec un ours à l'endroit où nous bâtissons... Toute la Russie connaît l'histoire de l'ours philanthrope qui aide un paysan à construire sa maison. A la fin, c'est un ours stakhanoviste et bien élevé, qui participe aux travaux de tout le village, comme dans une chanson de Charles Trenet, et qui s'essuie les pieds avant d'entrer dans l'isba. La tradition doit s'être un peu conservée, puisque c'est dans ces parages que j'ai retrouvé, prenant son bain de rivière, mon ami Ouchatik.

Ours, ours, petites oreilles,
ours, ours au ventre de pope,
ours important dans ton manteau d'ours,
tu n'as pas l'air d'un ours content.

Tu ne veux pas rentrer chez toi,
tu ne veux pas rentrer chez moi,
tu ne peux pas entrer à l'église,
tu ne veux pas aller à l'école.
Tu veux te promener dans la rue
et faire des cadeaux aux petits enfants.

Ours mort,
ours froid,
moi, le chaman, je t'accuse.
L'enfant t'accuse.
Le frère t'accuse.
Le père t'accuse.
Tu as violé la loi de la forêt,
je te condamne à l'hiver éternel.
Ours à tête d'ours,
ours à tête d'homme,
ours à jambe d'homme,
ours à ailes d'oiseau,
erre sans fin à travers le ciel.

Ainsi parlait le chaman appelé à juger l'ours dans la nuit boréale, lorsque, enfreignant la loi qui le condamne à être gibier et non chasseur, l'ours avait tué... La solidarité de la victime et du bourreau, nécessaire pour l'ordre du monde, était rétablie par cet arrêt, qui faisait jurisprudence depuis les glaces du pôle jusqu'aux rochers de la Léna, et aux portes même de Iakoutsk.

Aux portes de Iakoutsk, lorsque nous y sommes rentrés, un public intéressé suivait le jeu de jambes de l'ours Ouchatik, qui entre-temps avait trouvé le moyen de se débarrasser de sa laisse, et manifestait ses tendances anarchisantes avec des feintes de jeune chien. On put même croire un instant qu'il allait s'emparer du side-car de Boris Serguéitch. Perverti par le cinématographe, Ouchatik allait-il partir en moto à l'instar des ours-vedettes du cirque de Moscou? Non. La gourmandise eut raison de l'indépendance. Touchant spectacle. Mais que les âmes insensibles se rassurent : si Boris Serguéitch veille aussi paternellement sur Ouchatik, c'est en pensant au jour prochain où il le mangera.

Je vous écris du pays de l'Obscurité. C'est le nom que lui donne Marco Polo, et c'est l'image que s'en font les premiers conquérants moscovites, laissant derrière eux ces *ostrogs* de bois comme les tours d'un jeu d'échec dont les rois sont morts. Les écoliers apprennent comment l'Empereur de Russie et l'Empereur de Chine se disputent la Province d'Obscurité : chacun ignorant la langue de l'autre, le traité final est rédigé en latin par deux Jésuites qui sont seuls à le comprendre. La christianisation n'en profite guère : la présence dans les légendes d'un mauvais esprit supplémentaire qui s'appelle le Christ sera le seul témoignage de l'interrègne des popes entre le chaman et le commissaire. Celui-ci n'aura pas la tâche plus facile. En 1917, un ouvrier de Pétrograd et un chasseur yakoute n'ont pas grand-chose en commun. A partir de là, le travail des bâtisseurs va rejoindre les plus anciens thèmes de la mythologie sibérienne, et le voyage souterrain du chaman noir, ceux qui ont réussi à faire tenir debout des maisons de pierre sur le sol sibérien l'accompliront aussi, et pour la même raison...

Le voyage du chaman noir, je l'ai fait dans un des puits de l'Institut du Froid à Iakoutsk. A deux mètres sous la surface, la couche de glace apparaît, et cette terre gelée dont il a tant été question. Au-dessous, des grottes. Je m'attendais à des machines, à des galeries, à des paysages lunaires. Je ne m'attendais pas à des fleurs.

La conservation des fleurs jusqu'au printemps n'est qu'une jolie parenthèse dans le travail des techniciens de Iakoutsk. Ils ont inventé au passage le frigidaire de la nostalgie. Mais il y a plus à tirer de cette mine de froid, ou mieux, de cette ménagerie du froid. Ici l'ennemi est en cage, on l'observe, on le travaille, on le soumet à des expériences, on étudie ses réactions. Cela se passe dans des couloirs de métro, sur des balances d'épicier, et sous une température constante de —3°. Des appareils de classe de physique fournissent des indications sur la résistance de la glace à la pierre, au métal. On y voit les étagères des bijouteries du froid, on y voit des pendants d'oreilles pour jeunes géantes, on y voit même André Gide, aussi bien conservé que les fleurs.

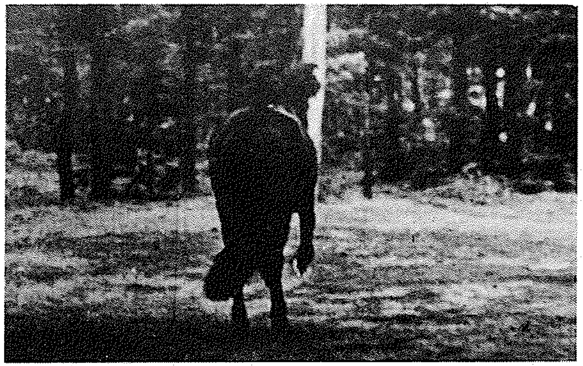
Ce sable dans lequel sont taillés les murailles et les plafonds de la mine, le gel le maintient comme un ciment. Mais qu'une main l'effleure, et il tombe en poudre. Vu de près, c'est une nébuleuse de coquillages. Hier, la mer était là... Mais les techniciens du Froid n'ont le vertige que devant l'avenir. Pour eux, c'est à l'intérieur même de cette terre inhospitalière que l'homme trouvera l'hospitalité. Leurs expériences de laboratoire sont la maquette d'un univers souterrain de science-fiction. Lecteurs de Jules Verne comme tous les Russes, ils préparent le voyage au centre de la Terre en même temps que leurs collègues astronautes donnent le coup d'envoi de la Terre à la Lune.

En sortant de là, nous étions un peu ivres de froid et d'anticipation. Nous imaginions les joueurs du Spartak de Iakoutsk recevant enfin Dynamo d'Odessa, ou, pourquoi pas, l'Olympique de Marseille, dans des stades souterrains avec arbitre électronique faisant tilt quand le public siffle. Ainsi, plus de saison de football, plus de saison d'athlétisme, un printemps éternel pour toutes choses — y compris pour les parcs de culture, ces jardins d'enfants pour adultes, que l'approche de l'hiver dépeuple, eux aussi. La culture, c'est ce qui reste quand tout le monde est parti.

Nous nous sommes promenés dans ce parc de culture solitaire et glacé. Nous avons regardé les affiches des derniers films projetés. Comble d'insolite, elles nous étaient familières : Fidelio, la Dame de Pique, Don Quichotte... Un petit vent tzigane nous râclait les os, et devant la bibliothèque, la statue d'Ordjonikidzé, boulonnée à son socle comme Ulysse attaché à son mât, eut l'air aussi étonnée que nous en apercevant au fond d'une allée un visiteur étrange : un cheval noir aux pattes entravées.

Déporté en Yakoutie avant d'en être le protecteur, Ordjonikidzé était-il l'intercesseur des chevaux échappés qui viennent chercher le droit d'asile dans cette cathédrale en plein vent?

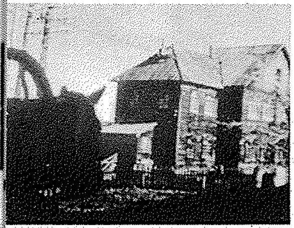
Ordjonikidzé lui adressa de la tête un signe de commandeur, et le cheval se perdit dans le sous-bois. En nous voyant, il avait compris qu'il se trompait de scène. Il a dû réapparaître aussitôt dans une légende yakoute, il y a mille ans.



« C'est en suivant l'or mou », dit un texte yakoute, « que le chasseur Mikhaïl Taraboukine découvrit l'or solide ». Traduction : en chassant une bête à fourrure, il trouva une mine d'or.

Lorsque j'aurai amassé
tout l'or de cette terre,
riche je deviendrai
pour acheter des choses.
Mais comme la terre me poursuivra
en criant : voleuse, voleuse !
j'aurai juste assez d'or
pour m'acheter des barrières.

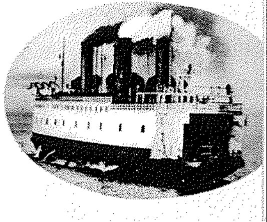
La mémoire humaine ne peut guère retenir qu'un nom par catégorie : d'où la monogamie et la publicité. Pour capitale de l'or, l'Amérique a eu Dawson. La Sibérie a Aldan.



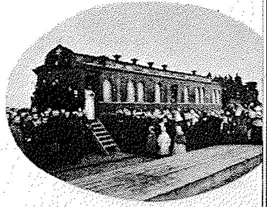
Ce campement de chercheurs d'or s'appelait l'Imperceptible, du nom d'une petite rivière qui le traverse. Devenu ville, on l'a rebaptisé Aldan, qui sonne mieux, du nom d'une autre rivière — qui d'ailleurs n'y passe pas. Mais on ne peut pas tout avoir.

Fenêtres en dentelle, rideaux, plantes vertes : nous sommes en Russie. Mais qu'une carriole passe, et la musique de l'or aidant, c'est l'Amérique des pionniers.

Cette lutte du banjo et de la balalaïka nous donna l'idée d'un petit jeu préférable à la guerre froide, celui de la concurrence sentimentale. Des pionniers à casquette plate : un point pour la Russie. Mais les cabanes de la Ruée vers l'Or : un point pour l'Amérique. Une télègue à l'horizon : la Russie mène. Mais l'horizon lui-même, et cette rue de terre sèche, par où des générations de cow-boys sont entrées dans notre mémoire... deux partout. Un ménage de chercheurs d'or... trois pour la Russie avec la dame : c'est une Matriochka. En la dévissant, on en trouverait une plus petite, et ainsi de suite jusqu'au grain de blé. Mais le trappeur ressemble à Van Heflin : l'Amérique égalise. Les gens qui attendent l'ouverture du magasin sont trop russes et trop yakoutes pour que le score ne monte pas à l'Est. Mais l'intérieur du magasin, ses bouteilles, ses couvertures, ses haches, ses bibelots — c'est le Trading Post, l'Ouest se maintient. Faut-il créditer l'Amérique du taxi à damier? Mais la chèvre, même si sa barbiche nous rappelle quelqu'un, n'est tout de même pas une exclusivité russe. Comptons deux coups nuls... La petite fille mange des graines de cèdre. C'est ce qu'on appelle ici une conversation sibérienne — parce que cela empêche de parler. Et, bien sûr, plus la partie avance, plus la Russie l'emporte — ce qui, après tout, est bien le moins. Ayant baptisé saloon le R(i)estorrân, et maison du shériff la Maison du Parti, les supporters de l'équipe américaine commençaient à battre en retraite devant de nouveaux aspects d'Aldan, difficilement transmissibles au Klondyke, il faut bien le dire... Mais un album de vieilles photos sibériennes allait renverser la situation.

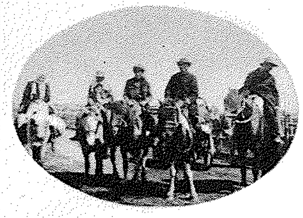


Car la Sibérie avait eu sa ruée vers l'or. Sur ces mêmes bateaux à hautes cheminées qui ramèneraient un jour Charlot millionnaire, sur ces mêmes quais de gare où le train sifflerait trois fois, le même mirage avait opéré. Si l'on avait déjà trouvé assez d'or pour payer sa place dans le Transsibérien, la première partie du voyage était relativement simple. Et même luxueuse. Avec ses salons, ses bureaux, ses cuisines, ses salles de bains, ses pianos, ses boudoirs et une chapelle, le Transsibérien était une sorte de château roulant, qui présentait sur la plupart des châteaux deux avantages certains : n'avoir pas d'escalier, et traverser la Sibérie.



Jusque-là, le contexte était plutôt russe. Mais passé le Iénisséi, le décor changeait. Tandis que les ingénieurs galonnés commençaient de regretter Moscou, les prospecteurs américains commençaient de reconnaître l'Arizona. Vous vous attendiez à trouver des Indiens ? Il y en avait.

des indiens —

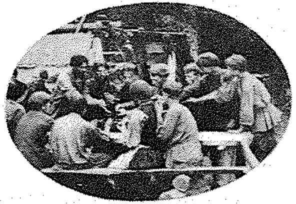


— des cow-boys

des sorciers —

— des trappeurs

des querelles —

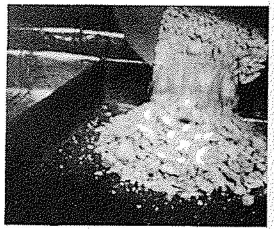


— et des idylles

Mais ce qui n'est pas sans intérêt, c'est que jusqu'en 1927, dix ans après la Révolution, la région d'Aldan échappait au pouvoir soviétique. Les bandits sur les routes, les trafiquants dans les villes, la poudre d'or passant de poche en poche à mesure qu'un bon tireur en rencontrait un meilleur, bref toute la lyre. En ce temps-là, le verre de sel coûtait un demi-verre d'or, le couteau se portait plus souvent entre les omoplates qu'entre les dents — quant aux femmes, on nous dit qu'au début il n'y en avait pas du tout, ce qui est triste, et qu'ensuite il y en avait une seule, ce qui est pire. Mais cette femme était communiste, et par elle, seule Judith devant 4 000 Holophernes barbus, la ville fut sauvée.

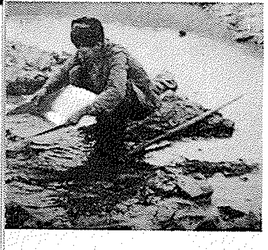
Aujourd'hui, sous l'œil de quelques Holophernes survivants, les travailleurs de l'or sont des ouvriers comme les autres. Mais en mémoire de celle qui fit triompher la vertu, l'or à Aldan n'est gardé et manié que par des femmes.

Après tant de portes, de clefs, de blindages, de tirelires, nous allions enfin voir l'or. Nous l'avons vu. Le voici :



Décevant, n'est-ce pas?

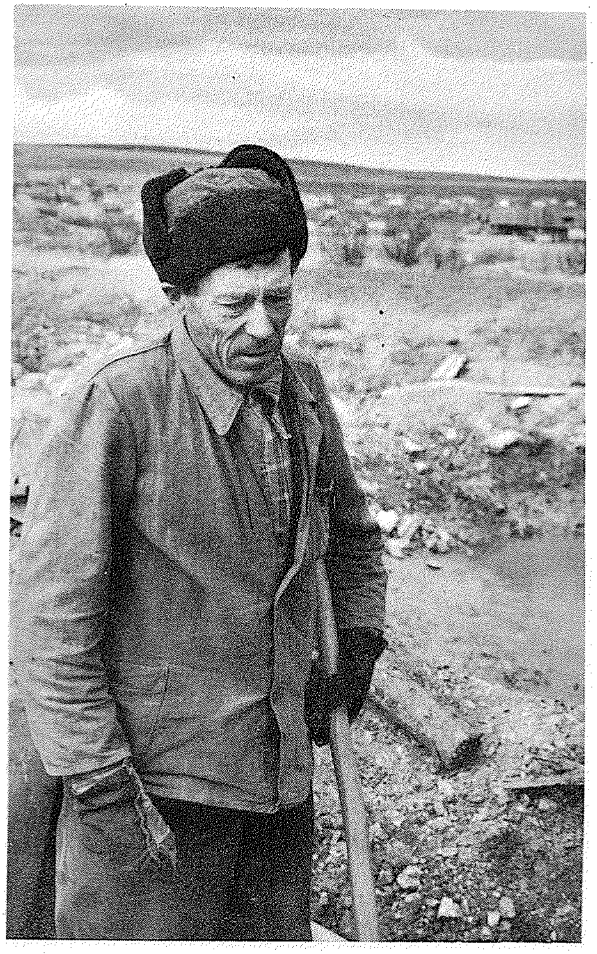
Je vous ai dit qu'il y avait deux manières de trouver l'or. C'est comme pour s'emparer d'un bandit. Il y a la filature — c'est la mine — et il y a la rafle — c'est la drague.



Et puis, il y a les individuels. Leur nom me rappelle ces coureurs des anciens Tours de France, sans équipe, sans marque pour les protéger, et qu'on voyait après l'étape, le vélo sur l'épaule, chercher un hôtel ou un réparateur. C'est de la même façon, mais volontairement, que les derniers chercheurs d'or échappent à l'organisation et à la sécurité. Leur technique est celle de la drague : c'est le vieux *sluice* californien, qui retient l'or au fond de sa rigole. Mais la drague en prend davantage en une journée qu'eux en un an. En devenant ouvriers, ils gagneraient davantage, et vivraient infiniment mieux. Mais non, c'est l'or qu'ils veulent.

Au fond de leurs tombeaux, les princesses yakoutes portent au doigt un gros anneau d'or, dans lequel est soigneusement enchâssé un petit morceau de fer, le vrai métal précieux. Et un ouvrier que je plaisantais sur la proximité des pépites m'a répondu en toute bonne foi : « Qu'est-ce que ça peut me faire? Je n'ai pas besoin de fausses dents... » Deux états d'une même indifférence, de part et d'autre d'une brève poussée de fièvre. Mais cette fièvre, les chercheurs individuels n'en sont pas guéris, ils ne le seront peut-être jamais. Tantôt tolérés, tantôt interdits, vivant dans le sillage des dragues comme des glaneuses, parfois récupérés pour des travaux secondaires, le plus souvent abandonnés à eux-mêmes, seuls peut-être de tous les Soviétiques à ne pas bénéficier des lois sociales, de la retraite, des assurances, ils n'ont strictement aucun intérêt à continuer.

Ont-ils du moins des raisons plus hautes? Je n'en suis pas sûr. Il ne passe guère plus de vraie liberté dans leur individualisme, que d'or dans la boue qu'ils remuent. Mais à force de mêler l'une à l'autre, il arrive qu'ils se trompent eux-mêmes sur l'objet de leur recherche. Et peut-être en fin de compte, plutôt que des chercheurs d'or, sont-ils des chercheurs de boue.



Lorsque nous avons repris la Léna, sur le chemin du retour, nous ne l'avons pas reconnue. La grande sœur indolente était devenue cette négresse couverte de bijoux faux, qui faisait trembler sur sa peau les taches d'un soleil que le ciel ne nous montrait pas.

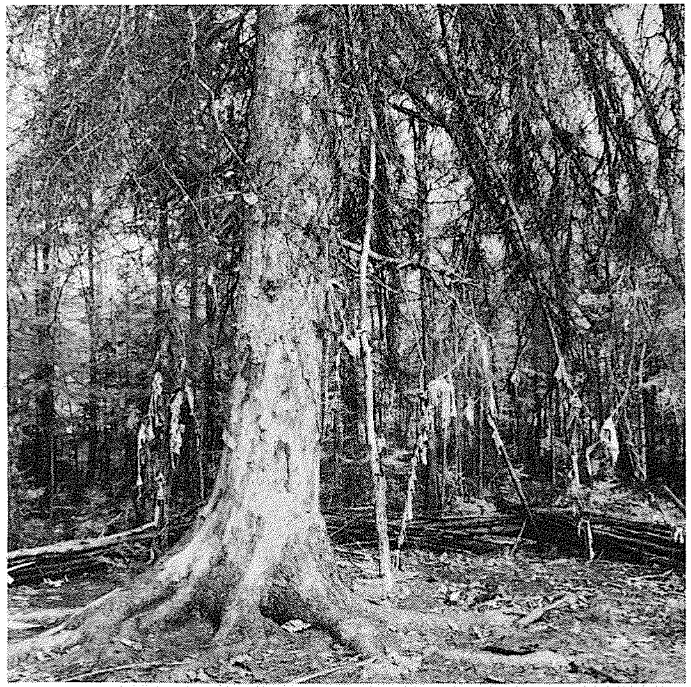
La tombée de la nuit n'ajoutait pas son fantastique à la Léna : elle le lui restituait. Nous ne pensions plus à la Léna transporteuse, pourvoyeuse, bergère de péniches. C'était la guérisseuse, l'envoûtée, la berceuse de monstres.

Kion Kiubei, la démone, exorcisée par les popes et méprisée par les activistes, a trouvé une tribune, le théâtre. Tous les dieux finissent par là. C'est leur demi-solde. Et ces dieux, ces diables, ces héros de Yakoutie dont nous sentions la présence affleurer dans toutes nos émotions sibériennes, je les ai vus vivre dans l'opéra yakoute, mêlés à la grande ombre de Niurgun Bootor, le héros légendaire qui brise les forces naturelles pour délivrer les hommes.

Je suis Tiuenia Mogol, le jeune guerrier,
Iuriun Volan s'est emparé de ma fiancée, Tuyarima.
Son corps est enchaîné, et le vieil avare des glaces
tient son âme captive dans une bourse de cuir.
Mais je la délivrerai. Ni le loup, ni la loutre,
ni le renard fertile en questions, ni l'ours équitable,
ni l'araignée lumineuse qui tisse sa toile dans le ciel du Nord
ne m'arrêteront. Je montrerai ma lance aux constellations
et je chasserai à coups de fouet, devant moi, la neige peureuse.

Au matin, nous étions devant les rochers de la Léna. Là précisément où Niurgun Bootor se battit avec le Diable.

Et tout à coup, au hasard d'un débarquement, nous nous sommes trouvés en face de l'arbre magique, le mélèze protecteur auquel on suspend les ex-votos. Ainsi, à quelques kilomètres des bureaux du plan, et sans mettre en péril, apparemment, la construction socialiste, des hommes faisaient avec les choses les plus humbles leur offrande au dieu inconnu. Grâce à l'arbre, le monde du théâtre yakoute n'était plus seulement du folklore.



— Je suis Kiuius, la mère de Tuyarima.
Mon mari est riche, j'ai de riches fourrures.
Mais ma plus chère renarde, Iuriun Volan l'a prise.
Et depuis que tu es loin de moi, tes dents aiguës,
ô ma renarde, sans cesse me rongent le cœur.

— O toi que j'aime,
ô très douce neige sage,
ô visage mien,
ô arbre de deuil,
pourquoi planté ?

Iuriun Volan,
qu'il dise où il t'attache !
Ame de Tuyarima
dis mon nom !

Sur les bords de la Léna, les héros se rassemblent pour la quête. Soruk Bollur, Aïyi Umsur, Aan Eskel, ces chevaliers aux noms d'épées sont les Lancelot, les Gauvain et les Sagremor d'une Aventure qui les mènera jusqu'au pôle, suivant à défaut de boussole la flèche symbolique du Niurgun Bootor, comme on suit une étoile.

Aujourd'hui, les Yakoutes suivent d'autres étoiles.

Lorsque le Spoutnik est venu y ajouter sa perle fausse, le ciel boréal l'attendait de toute éternité. Autour de nous, la terre de Sibérie fourmillait d'appels et de signes, et nous trouvions hautement symbolique que les premiers êtres destinés à l'espace fussent des chiens sibériens, les Laïkas. Passer du traîneau à la fusée, c'est la manière sibérienne d'être de son temps.

Vue du haut d'un spoutnik, je ne sais pas si la Sibérie est bien différente du reste de notre petite planète, mais je sais qu'un des secrets de sa fascination vient de cette ressemblance avec les mondes froids que nous irons bientôt explorer. Ceux qui font pousser du blé au cercle polaire, ceux qui construisent des villes au fond de la taïga, ceux qui défrichent un désordre millénaire donneront peut-être raison au cri d'orgueil des jeunes Soviétiques : *Zaftra, mi poiedim na lounou.* Demain, nous irons dans la Lune !

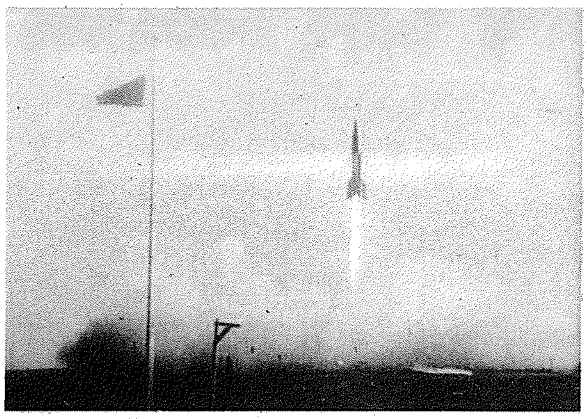
Nous irons dans la Lune. Mais notre première nuit sur une autre planète ne sera peut-être pas plus mystérieuse que nos veillées du Baïkal. Nous avons fait le voyage de Sibérie. Nous aurions pu aller sur Mars. Il n'aurait été ni plus étrange ni plus familier, de croiser en route, comme les constellations de Méliès, la Grande Ourse, le Petit Renard, l'Étoile du Berger, l'Aigle, le Renne, Orion, Antarès, l'Hydre, le Petit Cheval, et bien entendu, le Petit Chien.

Nous irons dans la Lune. Cela se passera en Sibérie ou au Nouveau-Mexique, peu importe. Il n'y a qu'un homme. Mais pour moi et pour quelques autres, le premier homme de l'espace s'appellera quand même Niurgun Bootor, comme le héros yakoute qui enseignait aux hommes : il n'y a ni fatalité ni malédiction, mais des forces à vaincre.

Je vous écris d'un pays lointain. Ses arbres calcinés, ses plaines désertes ne me sont pas moins chers que ses rivières et ses fleurs. On l'appelle la Sibérie.

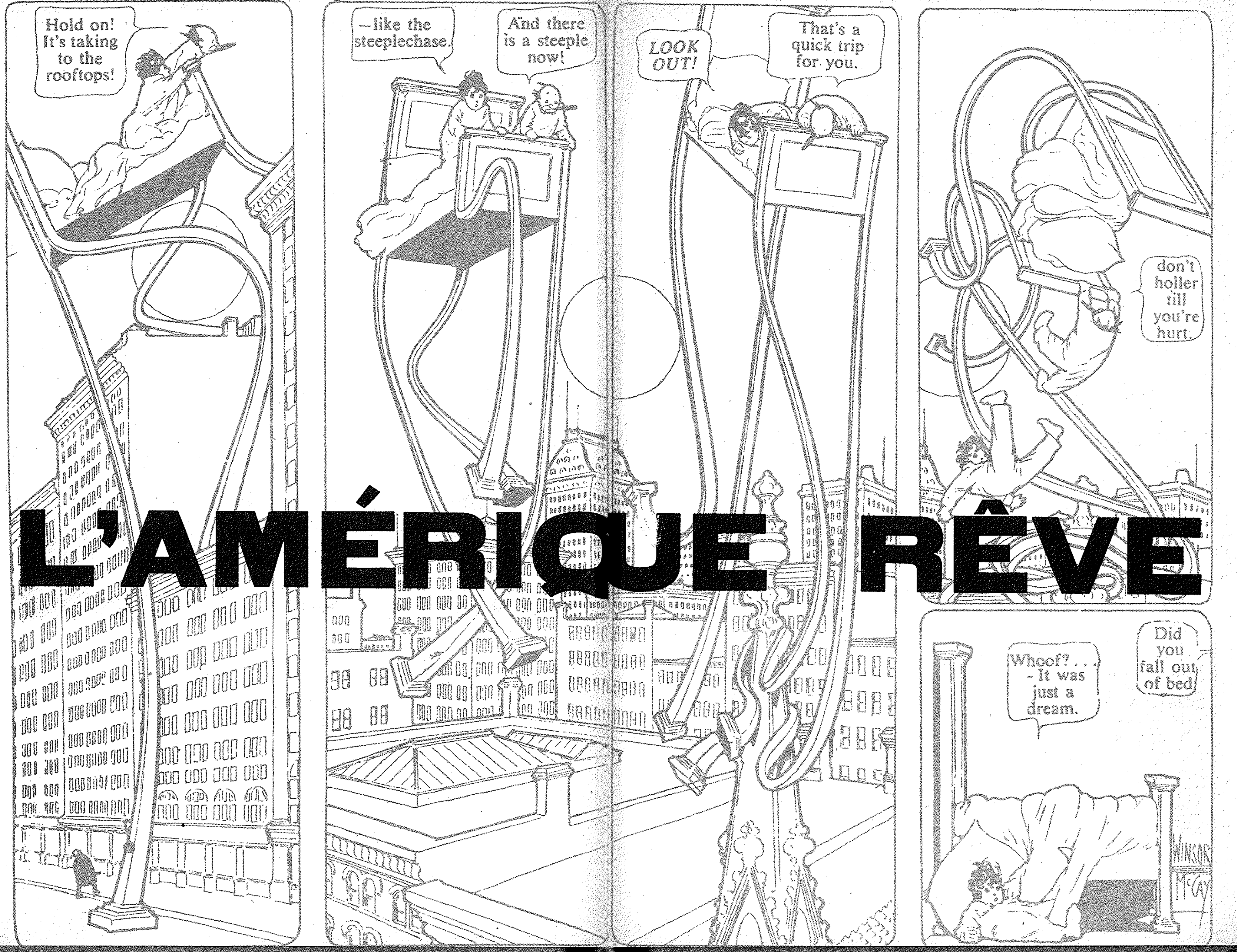
Il se trouve entre le Moyen Age et le XXI^e^ siècle, entre la Terre et la Lune, entre l'humiliation et le bonheur.

Ensuite, c'est tout droit.



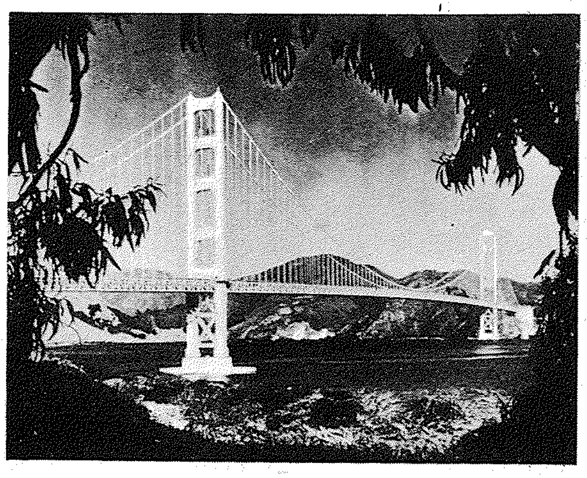
ENTR'ACTE

L'AMÉRIQUE RÊVE


Hold on! It's taking to the rooftops!
—like the steeplechase.
And there is a steeple now!
LOOK OUT!
That's a quick trip for you.
don't holler till you're hurt.
Whoof? . . . - It was just a dream.
Did you fall out of bed
WINSOR McCAY

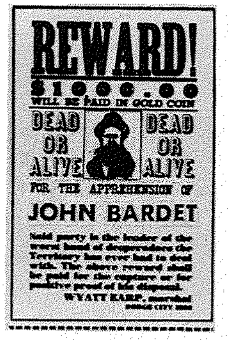
L'AMÉRIQUE RÊVE (1959)
film imaginaire

Un film imaginaire autorise un générique imaginaire. Si j'avais réalisé, au lieu de le rêver, ce film d'un rêve, j'aurais sans doute demandé la musique à Michel Legrand, le jeune génie bien connu — le montage à Albert Jurgenson, le meilleur monteur français (et aimable, avec ça) — la production... Ah! il faudrait un producteur supersonique... Pierre Braunberger, voyons! J'aurais choisi pour dire le texte les voix alternées de Catherine Le Couey et de Roger Mollien. Enfin, comme cameraman, je crois que j'aurais engagé François Reichenbach.



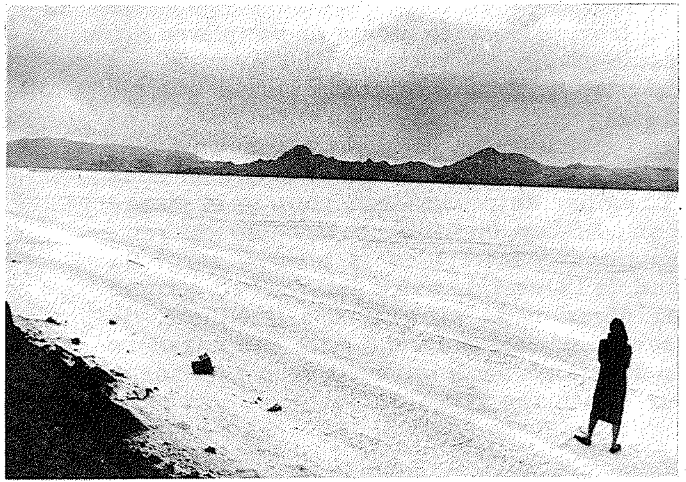
San Francisco, le 30 août au soir. Nous entrons en Amérique par la Porte d'Or, le Golden Gate Bridge dont Jean Cocteau a écrit qu'il *traverse le vide avec l'audace exquise d'un fil de la Vierge*. Nous tournons les premières images de ce film dont nous ne savons rien encore, sinon qu'il est à la fois le labyrinthe et le fil.

A travers les battements de paupières des essuie-glaces, à travers l'échancrure des guérets, nous nous sommes mis à guetter ce visage de l'Amérique. Un autre poète nous avait appris qu'un peuple, c'est un immense visage qui emplit l'horizon. Pouvions-nous l'imaginer autrement que comme le visage d'un cow-boy, un immense cow-boy aux yeux justement « intrépides et purs », surgi du fond de l'Ouest de notre enfance? Et comme les dieux nous aiment, nos premiers visages américains furent ceux des cavaliers de Houston, accomplissant leur pèlerinage sur l'ancienne route du sel.

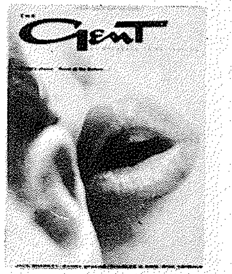


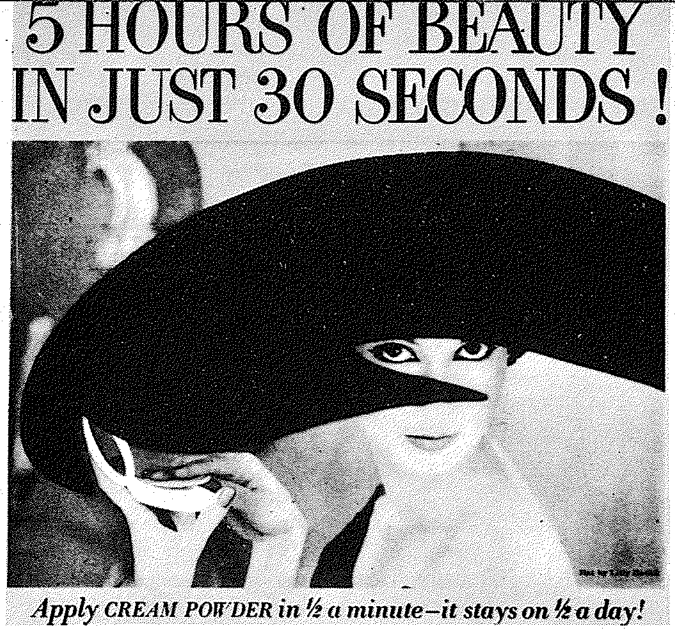
Pendant trois jours et trois nuits, ces pèlerins vont jouer à être leurs ancêtres. Mais là où nous courons les costumiers pour nous déguiser en Gaulois ou en Sans-Culottes, il leur suffit d'emprunter le chapeau du grand-père. Dans ce pays, où l'on jette les voitures (et les livres) après usage, même le passé est tout neuf.

Ce qui s'est passé *avant* le passé, personne ne s'y intéresse. La conquête du territoire opposait aux Indiens des Européens fraîchement débarqués. Les Indiens y ont perdu la vie, et les Européens la mémoire. L'Histoire américaine commence à l'Ouest, dans ces campements où des hommes de fer ont tenu contre le froid, la peur et les Indiens pour que leurs petits-enfants puissent venir s'embrasser sans crainte dans une nuit sans piège. Heureuse Amérique où tout est arrivé hier. Les Croisades, c'est hier. La Guerre de Troie, le Vase de Soissons, la Dépêche d'Ems, c'est hier. La Création du Monde, c'est tous les jours...



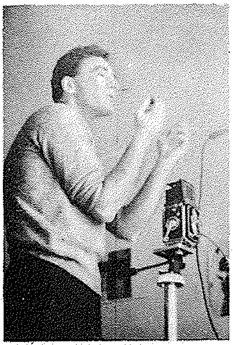
Amants, heureux amants... Nous vous avons rencontrés sur la plage de Santa Monica, près de Hollywood. Vous étiez la beauté. Vous étiez l'innocence. Vous étiez aussi la photographie, vous étiez la réclame — et grâce à vous nous comprenions que photographie et réclame sont des miroirs sur lesquels l'Amérique a la prudence, pour ne pas se voir vieillir, de peindre d'elle-même une image éternelle. Heureux amants, vous êtes devenus la première page d'un magazine. Vous êtes l'innocence. Vous êtes la jeunesse. Peut-être, pour celui qui vous retrouvera dans cinquante ans, aurez-vous pris la grâce un peu désuète que nous trouvons aux baigneurs 1900, puisque les corps ont aussi leurs modes et leurs styles. Mais vous serez la jeunesse. Vous serez l'amour. Et vous aurez tant de fois représenté l'amour qu'il n'importe guère de savoir, heureux amants, si vous vous êtes aimés.




5 HOURS OF BEAUTY
IN JUST 30 SECONDS!
Apply CREAM POWDER in ½ a minute–it stays on ½ a day!

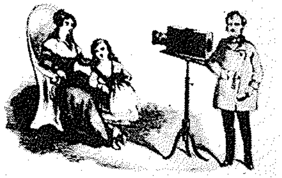
Si l'Art représente nos rêves, la publicité de l'Amérique est plus proche de l'Art que sa peinture. Il serait naïf de croire que c'est seulement pour nous faire choisir une marque de cigarettes ou de voitures que tant de travail se dépense. En fait cigarettes et voitures sont là comme le donateur dans les tableaux anciens. L'objet du tableau, l'objet de la publicité, c'est toujours de glorifier une certaine idée du bonheur.

C'est ici que l'Amérique crée. Ses peintres, ses sculpteurs, fussent-ils abstraits, sont toujours des portraitistes : l'art européen pose pour eux. Mais c'est dans les images de ces grandes filles peintes comme des pharaonnes, dressées comme des chevaux, droites comme des voiliers, que les artistes des siècles futurs chercheront nos Tanagras et nos Corès.



Est-ce donc par amour de l'art que tant d'Américains sont photographes? C'est aussi par économie. C'est une façon de placer leur

vie au plus haut intérêt possible : 1/100^{e} de seconde contre l'éternité. Peu importe alors si nous sommes 150 sur le même sujet, lequel est reproduit en excellentes cartes postales à deux pas d'ici. Permettre à tout le monde de prendre la même photo, c'est peut-être une définition de la démocratie. Et d'ailleurs pour 150 pécheurs, il y a toujours un juste qui les sauve.

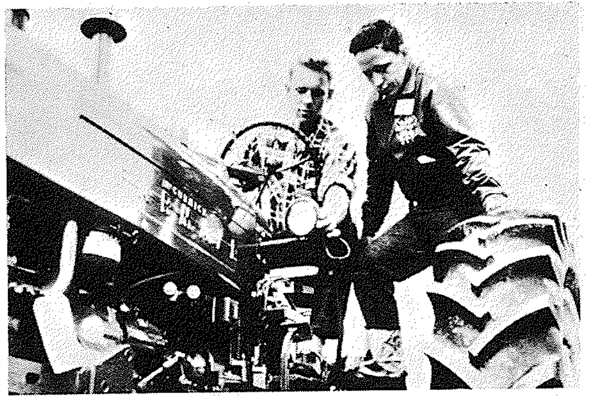


Mais la vraie raison, c'est que les Américains se méfient du monde. Aucun pays n'est tout à fait vrai, aucun moment n'est tout à fait vécu tant que l'image n'en est pas fixée. Et pour beaucoup d'Américains, la réalité n'est que l'antichambre de la photographie. Ne vous étonnez donc pas de les voir courir le monde sans le regarder, se servant de leur Kodak comme d'un Colt pour couvrir leur retraite. Une fois de retour, dans leur fauteuil, en face d'un album ou d'un appareil stéréoscopique, ils se détendront, ils se mettront à aimer le monde, ils commenceront à voyager.

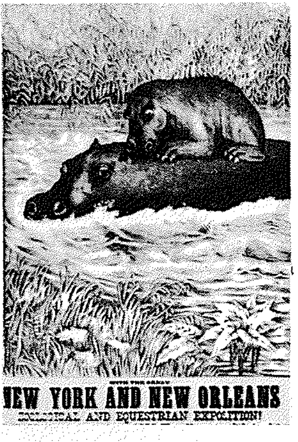
Ils voyagent pourtant, et dans leur propre pays, et dans leur propre histoire. Mais du fond de leur gentillesse facile, du haut de leurs piloris inoffensifs, voient-ils la même Amérique que nous?

Voient-ils ces paysages gelés, ces inventions insolites qui nous donnent parfois le sentiment de visiter une autre planète?

Sentent-ils cette nature encore sauvage, tour à tour inquiétante et rassurante? Ont-ils comme nous l'impression que ces décors trop bien plantés, ces horizons trop vastes attendent quelque chose, le débarquement des Martiens, ou le retour des Pionniers?



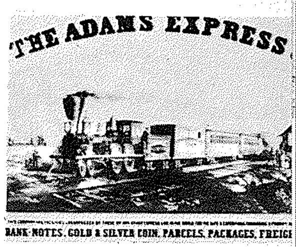
Moitié machines, moitié insectes, avec cette façon qu'ont les machines de flotter sur la terre, et cette façon qu'ont les insectes de réfléchir avec leurs mandibules, les Pionniers sont revenus. La Plaine n'est pas la campagne, c'est un désert apprivoisé. Elle donne du blé comme on donne la patte. A son indifférence répond l'indifférence de ces mécaniciens, de ces ingénieurs de la terre qui font que l'Amérique a 9 millions d'agriculteurs, mais pas un paysan.



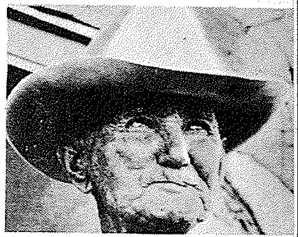
C'est que la nature a toujours été l'ennemie qu'il fallait vaincre. On lui en garde un peu rancune. Sur une boîte de crème, sur un paquet de bonbons, l'Américain exige la garantie « parfum artificiel ». Il était normal qu'au Dieu créateur de la nature s'ajoutât un Dieu créateur de l'artifice. Il est venu. Il s'appelle Walt Disney. Et son royaume est venu. Il s'appelle Disneyland. Ici les vrais Indiens, qui ne scalpent pas, le vrai feu, qui ne brûle pas, le vrai monde rassemblé dans un parc, un jardin d'Éden gardé par les hippopotames, symboles de la pureté — dont les fruits ont le goût délicieux du refus de comprendre, comme un second péché originel qui efface le premier.

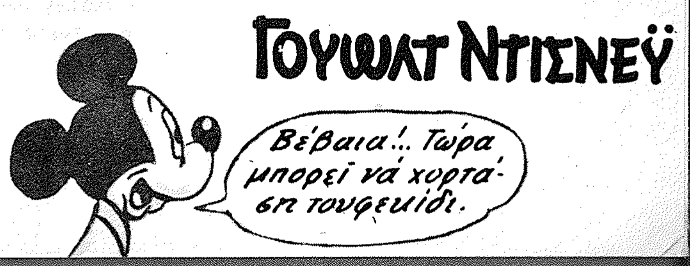
L'Amérique a comme cela mille petits mondes artificiels, où l'Univers et l'Histoire bénéficient des mêmes retouches subtiles que les arrangeurs de Hollywood réservent à Chopin ou à Borodine.

Ainsi Ghost Town, la ville fantôme, près de Los Angeles. Officiellement, c'est un musée. Les bandits masqués, le petit train tiré par un samovar à roulettes sont là pour aider à la connaissance des temps héroïques de l'Ouest. En fait, c'est encore une plongée de l'autre côté du miroir. Si les musées sont des lieux de passions secrètes et de nostalgies brûlantes, si les visiteurs du Louvre s'y précipitent dans l'espoir de baiser la main de la Vénus de Milo, d'embrasser la Victoire de Samothrace sur la bouche, alors Ghost Town est un musée. On y joue avec le sérieux des vrais enfants. On y rêve avec l'application des vrais dormeurs. On s'y promène dans un rêve de voiture à travers un rêve de ville, on y respire un rêve d'aventure, et l'on s'y assied à côté d'un rêve d'adultère.

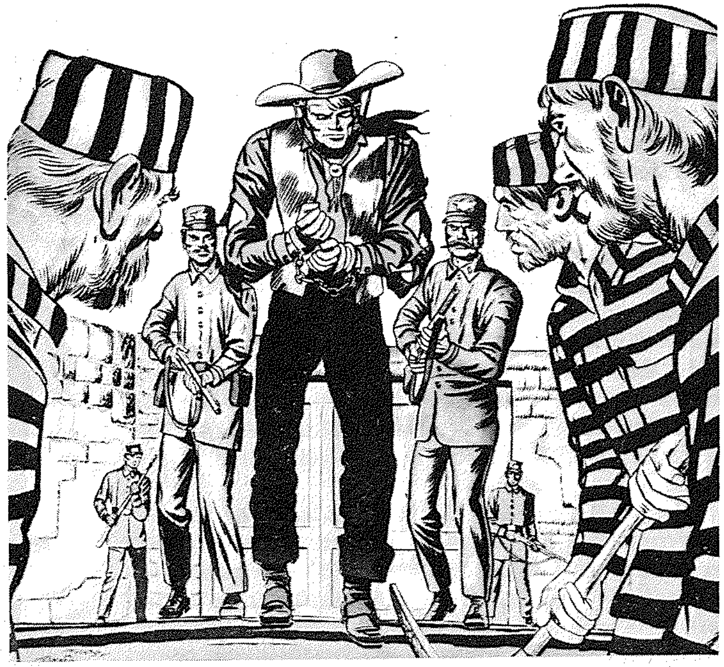

THE ADAMS EXPRESS
BANK-NOTES, GOLD & SILVER COIN, PARCELS, PACKAGES, FREIGI

Ghost Town est si l'on veut un carnaval permanent, une espèce de Musée Grévin en mouvement. L'intéressant, c'est que les visiteurs y deviennent personnages. Comme si la nature à la longue secrétait son propre maquillage, les visages réels finissent par ressembler à ceux des dessins animés, des comic strips. Les dessinateurs n'ont plus rien à inventer. Voulez-vous la véritable grand' mère américaine, gardienne de la Bible et de la tarte aux pommes? La voici. Walt Disney n'a plus qu'à la signer.




ΓΟΥΩΛΤ ΝΤΙΣΝΕΫ
Βέβαια!.. Τώρα μπορεῖ νά χορτάση τουφεκίδι.

Mais le clown, lorsqu'il a commis deux meurtres et qu'il est condamné à cent ans de prison, le clown, même le dimanche, jour du rodéo des prisonniers, le clown a besoin d'un peu de maquillage...



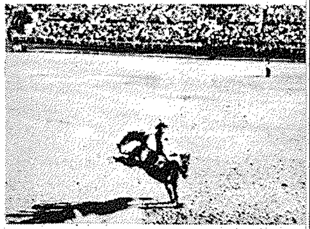
Chaque dimanche d'octobre, à la prison de Huntsville, dans le Texas, a lieu le rodéo des prisonniers. Un petit nombre y prend part. Les autres, spectateurs, sont répartis après la fouille suivant leur âge et leur couleur. Les habitants de la région paient 5 dollars pour assister à ce concours, réputé « assez dur ».

On connaît la règle du rodéo, qui repose sur deux contacts difficiles à maintenir : celui de l'homme sur la bête, celui du chapeau sur l'homme. Le plus souvent la bête gagne, quelquefois l'homme, et plus rarement le chapeau.

Le chapeau et la bête gagnent l'honneur. Pour l'homme, il n'y a sans doute pas de concours au monde dont l'enjeu soit aussi considérable, à part la roulette russe : il gagne sa liberté. Un mois, six mois, un an de remise de peine attendent les vainqueurs. On peut rire : il y a pourtant quelque chose à retenir, de cette notion héritée de la Grande Epoque de l'Ouest — que la liberté est à qui sait la prendre. Ici, le prisonnier à cheval sur une monture déchaînée qu'il cherche à mener le plus loin possible mime son évasion. Il chevauche sa propre liberté, de la même façon que le torero tue sa propre mort.

Après deux heures de spectacle, c'est le retour à la prison.

Dans la main droite, un Hot-Dog. Dans la main gauche, un Hamburger. De l'argent des entrées, une partie ira à la caisse de secours des prisonniers, l'autre partie au budget de construction des églises. Ainsi pourvus dans l'immédiat, dans l'avenir et dans l'éternité, les prisonniers regagnent leurs cellules. Un prisonnier ingénieux fait commerce de boulets en plastique vendus à la sortie du stade. C'est une prison modèle. Le premier prix du rodéo a gagné un an de réduction de peine. Le second prix, une semaine auprès de sa femme. Le clown n'a rien gagné, sinon de retrouver son vrai visage.



Les clowns ne sont pas les seuls à se maquiller, le dimanche. Il arrive que la nourriture se farde, se frise, ravive ses couleurs, gonfle ses appâts en vue d'on ne sait quel rendez-vous avec le jeune homme qui l'espère le cœur battant.

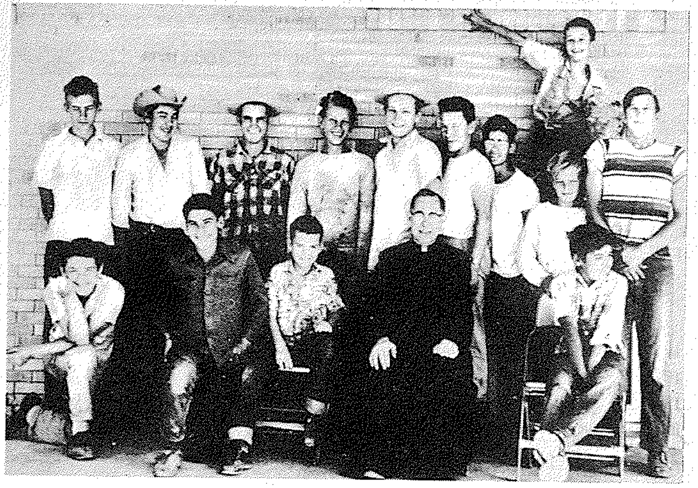
Ainsi magnifiée, la glace n'est plus une simple gourmandise. C'est une fête, c'est un rite, c'est la version enfantine de la luxure, dont elle emprunte les couleurs. Elle prend place parmi les grandes conquêtes gastronomiques américaines, à côté de la gelée verte, du fromage transparent, de la banane à la mayonnaise étendue sur une feuille de salade et de la pizza centrifuge.

Non loin de là, Tom, Dick et Harry fêtent leur majorité commune : ils ont 21 ans à eux trois.

Ils étaient trois tout-petits zenfants
Qui mangeaient plus que des zéléphants,
Tant d'appétit déclaré si tôt
Ça fait thonneur aux Zoxidentaux.

Ces trois jumeaux zau regard futé
Ont pour destin la Publicité :
A l'espérance on est tincité
Quand on les voit siffler leur goûter.

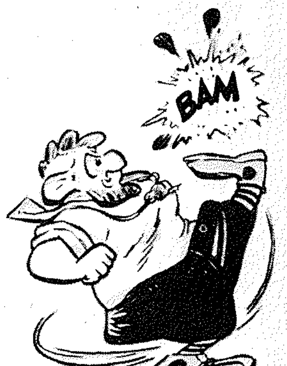
Ça vous paraît un drôlde métier ?
En Amérik c'est fort bien payé.
Sachez que dans c'pays zétranger
On gagn' son pain à forc' de l'manger !



Ainsi, qu'il soit seul, triple ou en groupe, l'Américain idéalise la nourriture. Le repas devient une fête ou un sport. Le banquet une communion. C'est le symbole d'une société harmonieuse, de goûts simples et de tendance communautaire. Devant cette uniformité d'appétits, de bons esprits s'interrogent : que devient l'individu?

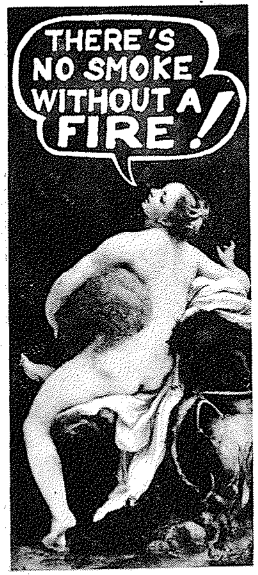
L'individu se conditionne. Qu'est-ce que le conditionnement? C'est très simple. Prenez cette poule. Elle joue aux quilles. Rien de plus normal. L'intérêt du jeu, c'est que le grain n'arrive dans la mangeoire que si toutes les quilles sont levées.

Lorsqu'elle manque son coup, elle sait qu'il est inutile d'aller chercher le grain. Les quilles d'abord.



Qu'on étende l'expérience, et voilà : « *Le déjeuner, pour les poules, consiste d'abord à renverser neuf quilles...* **»**

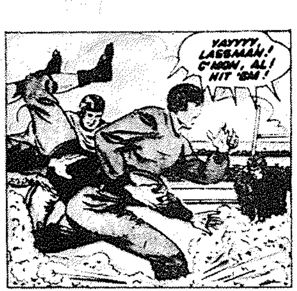
Et la poule, victime de la publicité, n'atteindra plus jamais la proie qu'à travers l'ombre.



THERE'S
NO SMOKE
WITHOUT A
FIRE!

L'ombre est quelquefois fort substantielle. Cette accorte personne est-elle la quille, est-elle le grain, nous n'en déciderons pas. Elle est en tout cas un bon exemple de conditionnement. Son rôle est de faire la publicité pour un journal corporatif de sapeurs-pompiers. Le but de l'opération est d'inspirer confiance. « Notre matériel de sauvetage est le meilleur de la ville. » On compte sur le subconscient du lecteur pour ranger la dame parmi le matériel en question et s'attendre vaguement à la voir arriver sur son brancard en cas d'incendie. D'où la confiance. D'où, peut-être, quelques vocations d'incendiaires. Le journal aurait dû préciser que la dame a un mari, et qu'il est catcheur.

Ici le trajet de la publicité est plus direct : il s'agit d'une salle de gymnastique. Mais dans le même cortège, majorettes, fanfares et militaires savants ne font pas le détail : ils font, en bloc, la publicité de l'Amérique.

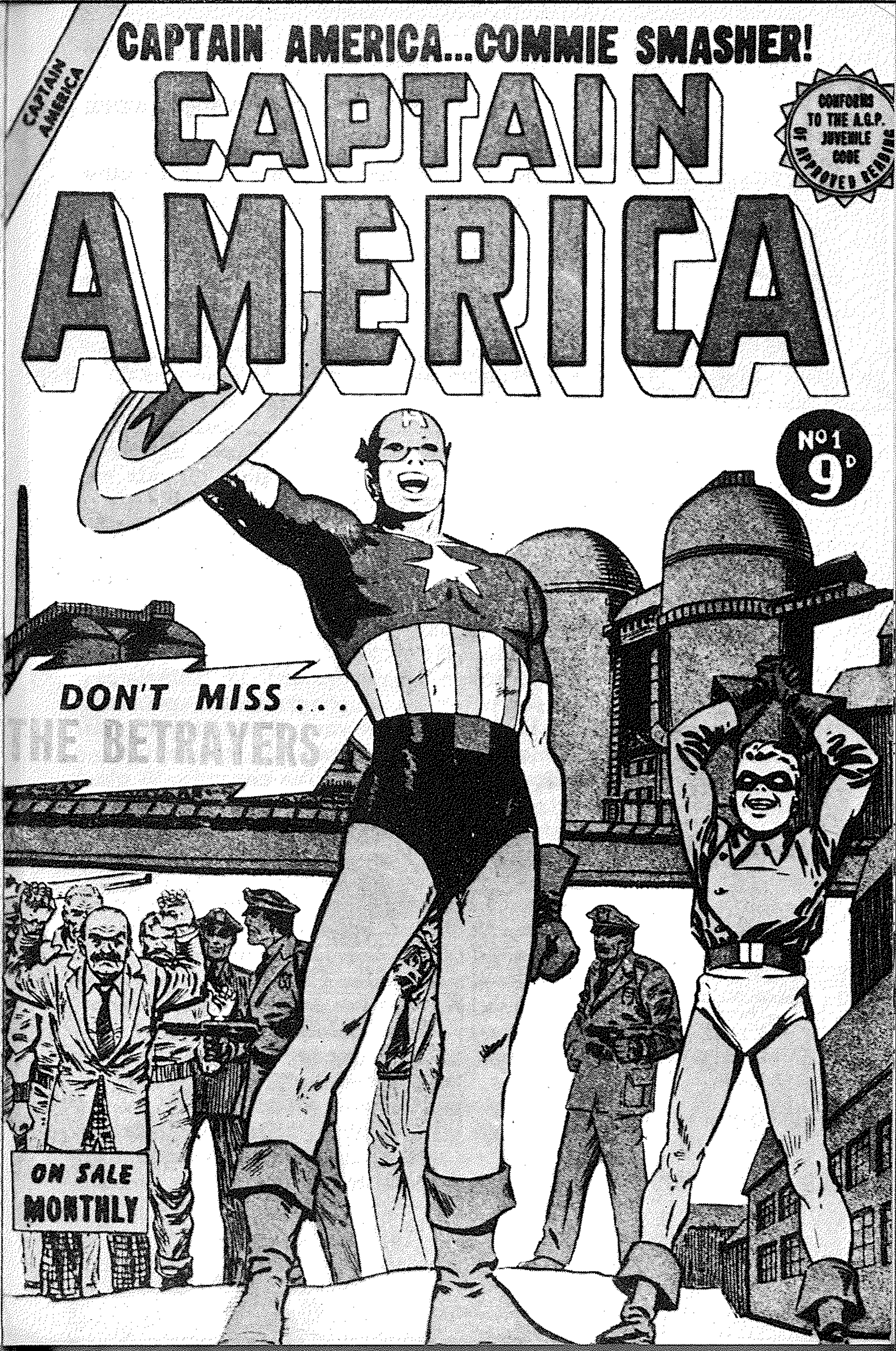


YAYYYY, LASSMAN! C'MON, AL! HIT 'EM!

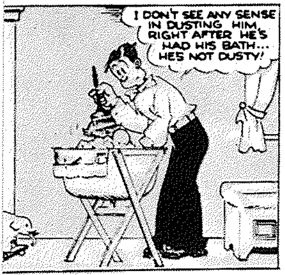
Ici s'unissent deux sports que nous avons tendance à maintenir séparés : le jeu de football et l'insurrection.

Par ces opérations magiques, l'Américain capte toutes les forces vitales de son pays, et s'élève jusqu'au surhomme.

Et voici sans doute le point le plus haut de cette publicité pour soi-même, par laquelle l'homme américain s'identifie à l'homme de l'avenir, à l'homme de l'espace. Même si les fusées ne partent pas toujours très bien dans le cosmos, les esprits les y ont devancées et c'est l'essentiel. Tout au plus peut-on craindre que cet homme de l'avenir, lorsque sa vie d'homme le rappelle au présent, ne perde pied...



CAPTAIN AMERICA
CAPTAIN AMERICA...COMMIE SMASHER!
CAPTAIN AMERICA
CONFORMS TO THE A.G.P. JUVENILE CODE OF APPROVED READING
No 1
9D
DON'T MISS...
THE BETRAYERS
ON SALE MONTHLY


I DON'T SEE ANY SENSE IN DUSTING HIM, RIGHT AFTER HE'S HAD HIS BATH... HE'S NOT DUSTY!

A la Croix-Rouge de New York comme dans tous les hôpitaux du pays, des cours gratuits préparent les futurs pères à leurs tâches. Les pères, qui en sortiront avec un diplôme de pères, s'y donnent avec application et bonne humeur. Avec le sentiment aussi de toucher là, eux les techniciens, eux les hommes de l'espace, à des réalités que nulle technique ne permet d'esquiver. Car, selon la forte parole du Dr von Braun à propos du temps nécessaire aux essais astronautiques, c'est une erreur de croire qu'avec neuf femmes enceintes, on peut obtenir un bébé en un seul mois.

Pour ce père privilégié, dans un hôpital de Floride, son fils est apparu à la Télévision comme une nouvelle fraîche, la plus fraîche du monde... Ne croyez pas que tous les bébés américains naissent devant la Télévision, bien que certains programmes puissent faire croire qu'ils y vivent. Mais si quelques nouveau-nés passent par cet état tout provisoire, où la Télévision les regarde, la plupart arrivent très vite au stade, définitif celui-là, où ils regardent la Télévision.

Alors commence l'Age d'Or de la vie américaine : l'enfance, qui a tous les droits, à qui l'on passe toutes les plaies du corps pour éviter ces redoutables bosses de l'âme : les complexes. L'enfance qui est un terrain vague entre deux palais, qui éduque ses parents et lance ses modes : ils ont joué aux Martiens, leurs pères vont dans la lune — aux sorcières, ils ont eu McCarthy — ils ont adopté le hula-hoop, et le monde entier s'est mis à se trémousser pour maintenir à sa place une ceinture trop large.

Houlà... houlà... hop!

Savez-vous que les premiers concours de hula-hoop ont eu lieu sous l'aile tiède de la police? Depuis l'Age de la Télévision, les Pouvoirs publics s'inquiétaient : toute une génération d'enfants américains était menacée par l'ankylose. Et voici qu'apparaissait un moyen de les ramener au grand air. La Police prit l'affaire en mains, et se mit à distribuer cerceaux et microsillons avec largesse, comme si c'étaient des contraventions. Les enfants suivirent le mouvement. La race était sauvée.

Mais tout de suite après l'Age d'Or vient l'Age du Nickel. Celui où l'enfant américain doit apprendre que la vie se gagne — ici en distribuant les journaux à tout le quartier, ailleurs en gardant les bébés ou en ramassant les chutes de papier dans les imprimeries*.

THE MANAGER'S JOB IS TO USE HIS HEAD-- NOT TO FIGHT, OL' PAL.
WHAT'S YOU GONE USE, OL' CHUM?

La distribution des journaux est un grand moment dans la journée américaine. Les enfants sont généralement les premiers à se jeter dessus pour avoir des nouvelles — non point de ces personnages imaginaires qui se nomment de Gaulle ou Khrouchtchev, mais des vrais héros de ce monde : Pogo, Superman, Dick Tracy, ou la petite orpheline Annie, préférée des chiens.

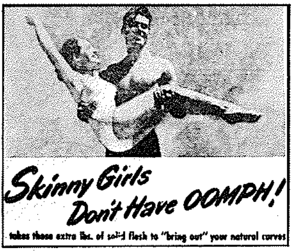
Nous avons vu une année de liberté et une nuit d'amour dépendre d'un rodéo — voici l'orientation professionnelle d'une vie soumise au gouvernement d'une boîte à savons. A Akron, Ohio, des courses de petites voitures en bois conduites par des enfants de 8 à 14 ans décident de l'octroi des bourses d'études. Ce qui n'est pas aussi arbitraire qu'on pourrait croire, puisque ces voitures sont construites par les enfants eux-mêmes, en partant de matériaux absolument identiques en nature et en poids. Les vainqueurs seront plus tard ingénieurs, et la maison leur offrira une vraie voiture.

---

* *Hommage à Bill Klein*

Ainsi se vérifie la parole de la Bible, tout au moins dans la seule version admise par la sagesse américaine, celle où l'on élargit la Porte étroite, et où l'on met une baffe sur la joue gauche de qui vous a frappé sur la joue droite : les premiers seront les premiers.

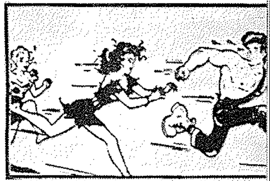
Cette orientation professionnelle à toute vitesse et en ligne droite nous a tellement frappés que lorsque nous voyons des enfants courir après un train, parce que nous sommes à Santa Monica nous nous demandons en vue de quelle compétition, de quel derby des juges de paix, de quel marathon des pharmaciens ils s'entraînent. C'est que toutes les voix, toutes les métaphores américaines nous enfoncent dans la tête cette obsession d'être le premier, d'arriver au sommet — en même temps d'ailleurs qu'une autre longueur d'ondes nous répète qu'il faut être égal à tout le monde, semblable à tout le monde... Ce qui finirait par créer un certain brouillage, si les corps n'avaient pas leur façon à eux d'absorber les chocs de l'esprit. Jusqu'à ce que la vraie lutte pour la vie commence, le cerveau prend des vacances. Et comme les aveugles lisent avec leurs mains, les jeunes Américains pensent avec leurs corps.


Skinny Girls
Don't Have OOMPH!
takes those extra lbs. of solid flesh to "bring out" your natural curves

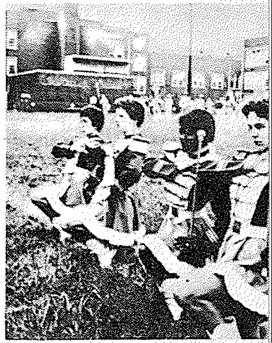
Nous baptisons nos plages Tahiti, Ecuador, Eldorado — la grande plage de Los Angeles s'appelle Muscle Beach, la plage du Muscle. Toute la différence entre Valéry et Hemingway.

Les plages facilitent les transitions, c'est prouvé. De l'enfance à l'adolescence, par exemple. Du monde robuste et un peu désordonné des moins de 13 ans à ceux que l'on nomme les teen-agers (13 à 20 ans), chez qui les gestes de l'enfance, brusquement, changent de signe.

On s'attendrit devant les jeunes corps promis à la guerre. Pourquoi pas devant ceux qui sont promis à la vieillesse, au diplôme, à l'obésité, à la dépression nerveuse, au divorce — et dont le rock and roll est le chant du cygne?



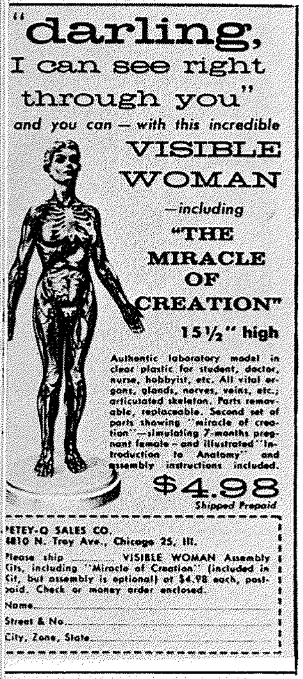
L'homme vivrait peut-être seulement de pain, de cocktails et de surboums. La femme pas. Quelque agrément qu'elle trouve aux jeux de l'adolescence, sa vie très rapidement s'oriente dans une direction précise. Et comme tout en Amérique commence par une course, la femme américaine prend le départ de la course au mari.



La course prend quelquefois des formes plus familières à d'autres espèces animales. C'est le vol nuptial des oiseaux et des insectes qui s'apprend dans les écoles de majorettes, où de jeunes personnes nées de l'accouplement un peu monstrueux d'un tambour-major avec la Joconde font leurs gammes de séduction.

Le mâle observe avec un calme un peu craintif les préparatifs de l'assaut. Il sait que, hors de sa vue, entre les trêves trompeuses du campus ou du rendez-vous nocturne, un subtil travail de sape se prépare pour le faire trébucher.

La maîtrise de ce faisceau de vertus ménagères et telluriques se résume dans le titre de Miss America — lequel ne désigne pas forcément la plus jolie, ni la plus voluptueuse, ni la plus forte en crêpes ou en thème, mais la plus — américaine.



"darling,
I can see right
through you"
and you can — with this incredible
VISIBLE
WOMAN
—including
"THE
MIRACLE
OF
CREATION"
15½" high

Authentic laboratory model in clear plastic for student, doctor, nurse, hobbyist, etc. All vital organs, glands, nerves, veins, etc.; articulated skeleton. Parts removable, replaceable. Second set of parts showing "miracle of creation"—simulating 7-months pregnant female – and illustrated "Introduction to Anatomy" and assembly instructions included.

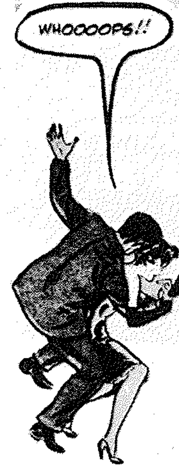
$4.98
Shipped Prepaid

ETEY-Q SALES CO.
810 N. Troy Ave., Chicago 25, Ill.

lease ship ________ VISIBLE WOMAN Assembly its, including "Miracle of Creation" (included in it, but assembly is optional) at $4.98 each, postoid. Check or money order enclosed.

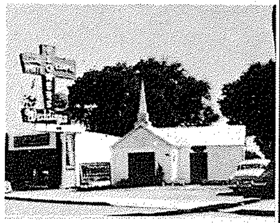
Name________
Street & No.________
City, Zone, State________

La stratégie offensive a ses cas extrêmes : l'école de strip-tease de Los Angeles, par exemple, où l'on enseigne avec une compétence apparemment infatigable les règles, plus complexes qu'il ne paraît, de cette Frustration solennelle. Ainsi, d'un État à l'autre, d'une ville à l'autre, la pudeur et la censure reposent sur des conventions différentes. On est toujours à la merci d'un incident de frontière, d'un tracé incertain, d'un territoire contesté, je n'ose dire d'un no man's land... Qui vient suivre ces cours? Des strip-teaseuses professionnelles ou amateurs éprises de perfection, sans doute. Mais peut-être aussi de dignes épouses qui, pour s'attacher plus durablement la ferveur de leurs maris, ont médité la parole de Luther selon laquelle il faut quelquefois, pour le vaincre, dérober ses armes au Malin.



Enfin, dernier chaînon de cette éducation dialectique, la stratégie défensive. Au cours de judo féminin, les étudiantes apprennent à se défendre du viol et de l'indiscrétion. Le but étant toujours le même : amener l'homme au tapis, et lui faire reconnaître sa capitulation par un geste — ou par un mot.

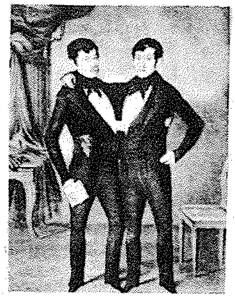
Il n'y a pas encore de distributeurs automatiques de mariages dans les gares, mais cela viendra. En attendant, pour un prix raisonnable, vous pouvez obtenir une cérémonie rapide qui inclut les services d'une demoiselle chargée, pleureuse à rebours, de jeter le riz sur les mariés avec tous les signes du ravissement.

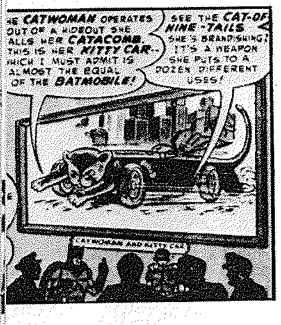


Et la vie conjugale s'organise. Le voyage de noces peut vous conduire dans un motel de tentes en ciment, où des perroquets vous exhortent à ne pas oublier votre clé.

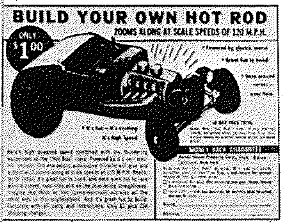
Reserve FOR
HONEYMOONS

Ensuite commencera la vie quotidienne dans des maisons jumelles, les nuits quotidiennes dans des lits jumeaux, phénomène qui semble avoir une influence déterminante, encore que biologiquement inexplicable, sur les mystères de l'enfantement. Mais les chiffres parlent : la nation américaine produit assez de jumeaux pour que chaque année, à Huntington, ils tiennent leurs congrès.

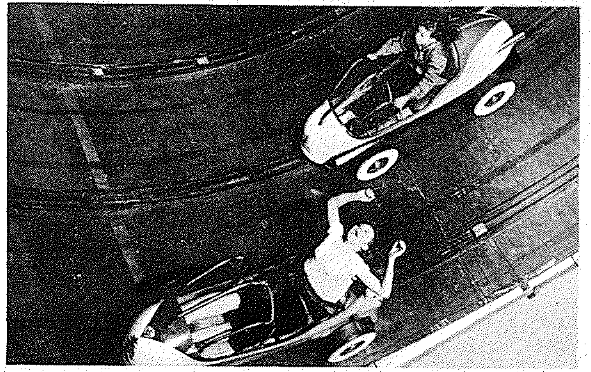



E CATWOMAN OPERATES OUT OF A HIDEOUT SHE ALLS HER CATACOMB. THIS IS HER KITTY CAR-- HICH I MUST ADMIT IS ALMOST THE EQUAL OF THE BATMOBILE!
SEE THE CAT-OF NINE-TAILS SHE'S BRANDISHING! IT'S A WEAPON SHE PUTS TO A DOZEN DIFFERENT USES!
CATWOMAN AND KITTY CAR

Dans un monde bien ordonné, les animaux participent à la hiérarchie humaine. Nous voyons même ici clairement coexister les deux races fondamentales de la société américaine : la race chien, bienveillante, sociable, un peu excessive dans ses démonstrations, et la race chat, plus secrète, plus droite, plus noire, et qui dans son immobilité attentive recèle bien d'autres réserves de mouvement et de violence.


BUILD YOUR OWN HOT ROD
ZOOMS ALONG AT SCALE SPEEDS OF 120 M.P.H.
ONLY $1.00

Les enfants de la violence, les hommes-chats, ne manquent pas d'ingéniosité dans l'organisation de leurs plaisirs. Ils ont inventé les hot-rods, des espèces de brancards roulants mus par un orgue, et qu'un starter sauteur fait partir comme des balles.



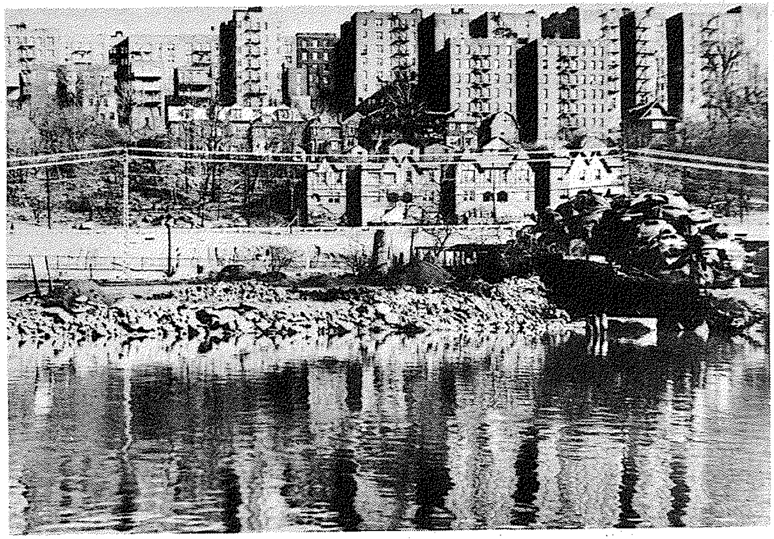
Chaque dimanche, l'Amérique résonne ainsi du bruit des jeux basés sur la violence, et plus particulièrement la violence mécanique. Aux quatre coins du pays des autos flambent, des motos s'envolent, le craquement des os prend le relais de la friture traditionnelle. Les moins déterminés se soumettent passivement à la violence des machines. « En d'autres temps, ç'auraient été des supplices*. »

Dans tous ces divertissements, l'accident reste — accidentel. Il fallait bien imaginer l'accident délibéré, le ragtime des queues-de-poisson, la polka des Catastrophes : le jeu des Stock-Cars. Comme si cette civilisation basée sur le confort prenait un plaisir pervers à voir bafouer et démolir les symboles du confort.

Les figures du massacre ne sont pas gratuites. Ici, il s'agit de reconstituer en trois coups la forme du morceau de steak appelé T-bone, en forme de T. Troisième voiture, troisième branche du T. Voilà... La cérémonie est finie, les entrailles des victimes dévoilent un chiffre, et les enfants apprennent que les voitures meurent aussi.

---

* *Jean Cocteau.*



Voici l'envers de la violence, le résidu de la puissance, les oubliettes du confort. Les civilisations qui élèvent le plus orgueilleusement leurs cités composent en même temps leurs doubles souterrains, un puits pour chaque tour, un égout pour chaque palais, pour chaque ville de lumière une ville d'ordures, avec ses colosses et ses pyramides. Une race d'ombres parcourt ces ombres de villes. On nous dit que celle-ci est une princesse, une femme riche que la destruction fascine, et qui suit les bulldozers comme les dauphins les navires, à la recherche d'une mystérieuse nourriture.

Nous ne saurons jamais exactement ce qu'elle faisait là — pas plus que nous ne saurons pourquoi ces voitures noyées. Jean Cocteau suggère que ce sont des cygnes changés en voitures. Ce monde des ruines et des cimetières aurait donc ses fantômes. C'est lui qui survivrait dans ces métamorphoses du Carnaval, la plus étrange étant celle des Noirs du Mississipi qui, pour être invisibles, se peignent le visage, et se déguisent en nègres.

_The Boat She's acomin' on dis Tuesday morn_*
And I been awaitin' since I wuz born
For such a mornin' and lissin' for his horn

The Boat She's asteamin' and comin' t'ward de Land
De Captain's alandin' widda big brassy band
He's King of de Zulus He's gonna take me in hand

Dis ain't no day for cryin' You can't be in a rut
Ask de King to give you some
—GOLDEN COCOANUTS !

_It's_ Mardi-Gras _in New Orleans_
Folks are jumpin' like jumpin' beans
Chicks are sportin' hats Western style
It's a great day for every Lawd's chile

Looka dat guy widda brand new flag
Dreamin' he's a sojer as he starts to brag
He stole a treasure as a buccanneer
And now he's wilder than a rodeo steer

Looka dis boy with his handkerchief
He's yellin' and holler'n like he wuz chief
The man with de camera asks him to sing
He said: Mister, take my pitcher with dat thing!

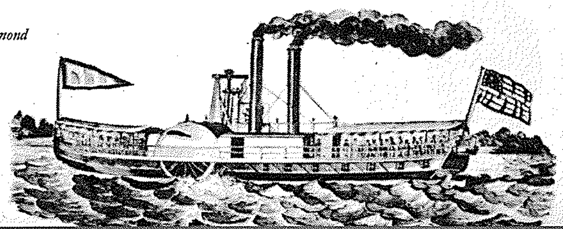
Now he's a gal an' a cute one at that
He's real frail not very fat
But he's flittin' like de king of bees
Jus' like dat man on de flyin' trapeze

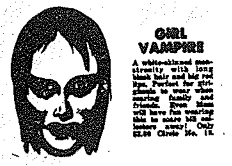
Sound de trumpet Play de drums
Ans dis sleepy boy bigins to hum
Bigins to dream in de strangest way
Dat he's negro boy on a Carnival day

Now some fellers wid small red caps
Jus' freshly drawn by Mister Al Capp
_An'_ the zebra'd empress from Zanzibar**
Where will dis end?
— _Behind these bars..._

---

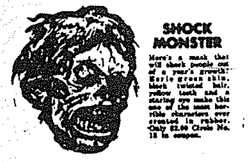
* _Version établie avec le concours de June Richmond_
** _Hommage à Edith Sitwell_





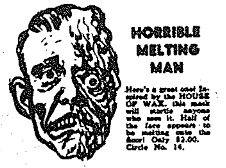
GIRL VAMPIRE

A white-skinned monstrosity with long black hair and big red lips. Perfect for girl-ghouls to wear when scaring family and friends. Even Mom will have fun wearing this to scare bill collectors away! Only $2.00 Circle No. 18.



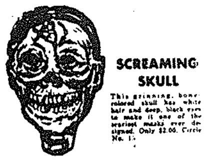
SHOCK MONSTER

Here's a mask that will shock people out of a year's growth! Eerie green skin, black twisted hair, yellow teeth and a staring eye make this one of the most horrible characters ever created in rubber. Only $2.00 Circle No. 13 in coupon.



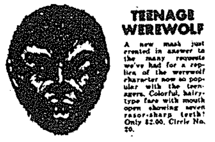
HORRIBLE MELTING MAN

Here's a great one! Inspired by the HOUSE OF WAX, this mask will startle anyone who sees it. Half of the face appears to be melting onto the floor! Only $2.00. Circle No. 14.



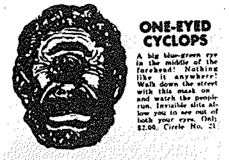
SCREAMING SKULL

This grinning, bone-colored skull has white hair and deep, black eyes to make it one of the scariest masks ever designed. Only $2.00. Circle No. 1



TEENAGE WEREWOLF

A new mask just created in answer to the many requests we've had for a replica of the werewolf character now so popular with the teenagers. Colorful, hairy-type face with mouth open showing seven razor-sharp teeth! Only $2.00. Circle No. 20.



ONE-EYED CYCLOPS

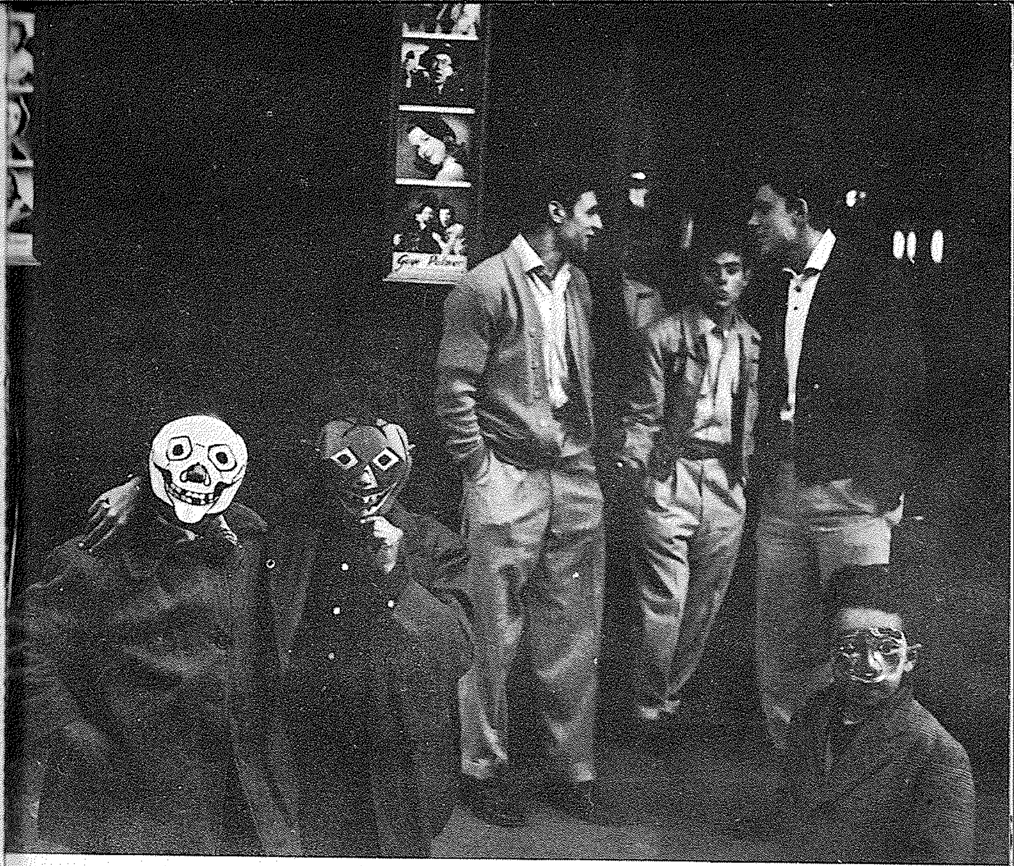
A big blue-green eye in the middle of the forehead! Nothing like it anywhere! Walk down the street with this mask on and watch the people run. Invisible slits allow you to see out of both your eyes. Only $2.00. Circle No. 21

Dans le quartier blanc, un carnaval parallèle se déroule. Nous avons vu les Noirs maquillés en noir, voici des femmes habillées en femmes nues. Il n'est pas inutile d'en avertir la censure, ni les spectateurs qui pourraient s'imaginer que les Américaines modernes naissent avec une fermeture éclair incrustée dans la peau. Mais si les corps sont revêtus de faux corps en plastique, ce sont les âmes qui sont nues. Nous sommes loin de nos Mi-Carêmes fatiguées, où l'on se déguise par tradition, et un peu au hasard. Ici le Carnaval n'a rien perdu de sa violence originelle : le travesti est un aveu, le masque une confidence. C'est le seul jour de l'année où l'on ne se déguise pas. Tout un peuple installé dans son Paradis crie que s'il avait le choix, il préférerait l'Enfer.

Toute la journée, le Carnaval a déroulé sa lamentation obscène.

Des personnages lugubres gesticulent et crient de l'autre côté d'une vitre, en silence, comme les damnés. Les soirs de Mardi-gras ne sont pas gais. Dans quelques heures commence le Mercredi des Cendres.

Dans la nuit, des adolescents attendent. Une attente qui débouche parfois sur le vol, sur le crime. Comme s'ils avaient besoin, pour nourrir une part d'eux-mêmes, de la seule chose qu'ils n'ont pas encore connue : la punition.



Show-up au poste de police de Houston. Cérémonie d'identification d'un coupable.

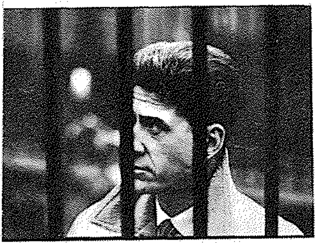
Tour à tour les visages, les démarches, les mains, les nuques se présentent à l'identification. Cela rappelle les jeux de la Télévision. La victime cherche à reconstruire le portrait-robot de son agresseur dans sa mémoire, et se perd dans ses glaces déformantes.

« Voilà, c'est lui... »

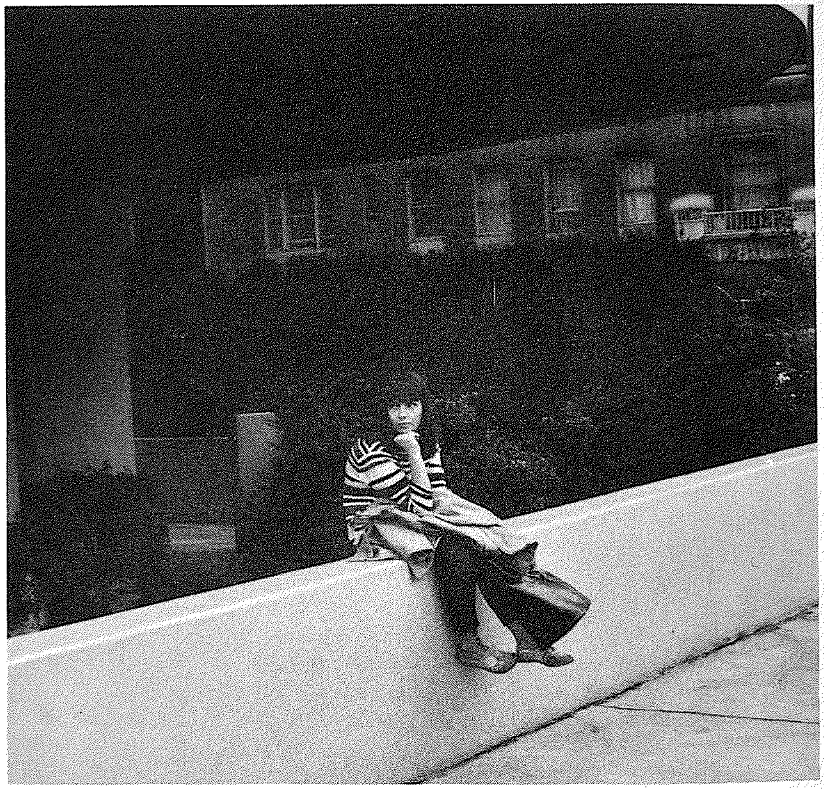
Chaque nuit, des adultes de plus en plus soucieux voient ainsi défiler des dizaines de gosses, coupables de délits plus ou moins explicables, mais aussi d'actes de violence gratuits, démentiels. Avec les lyncheurs du Sud, ils sont la mauvaise conscience de l'Amérique. Ils sont ses mauvaises pensées, qu'on voudrait rejeter, mais qui reviennent, et qui assiègent.

Aux yeux du credo américain ils ont tous les vices : la paresse, la brutalité, et le pire de tous — la tristesse. Dans leur silence buté, ils crient à la face de leurs parents et de leurs éducateurs que tout n'est pas bien, que la vie n'est pas simple, que le Reader's Digest n'a pas raison, que l'Amérique n'est pas bénie... Leurs gangs disent la nostalgie d'une communauté, leur violence d'une force, leur cruauté d'un amour, leur cynisme d'une vérité. Dans le vide que les hommes n'ont pas su combler, ils élèvent ces animaux dérisoires.

L'Amérique croit aux prophètes quand ils parlent le langage de la Bible. Mais le mutisme de ces petites têtes opaques, c'est peut-être désormais, au milieu du tintamarre de ceux qui parlent en son nom, le silence de Dieu, et le seul langage qui lui reste pour prophétiser.



Ceux qui sont trop durs pour être remis à leurs parents passent quelque temps dans les cellules des prisons. Cela ne les touche guère. Ils ont la patience des pierres, et leur indifférence. Même la caméra que nous promenons parmi eux ne semble pas les étonner, ni les irriter. Ils sont ailleurs. Ils sont sur une route.



Ainsi l'Amérique rêve. Le prisonnier dans sa prison, le voyageur dans ses photos, le nègre dans son Carnaval, la jeune fille dans ses projets, l'homme dans ses souvenirs.

De ce pays apparemment si heureux dans l'instant s'élève sans cesse une impatience d'être ailleurs, l'appel d'un monde invisible, d'une nouvelle Amérique à découvrir.

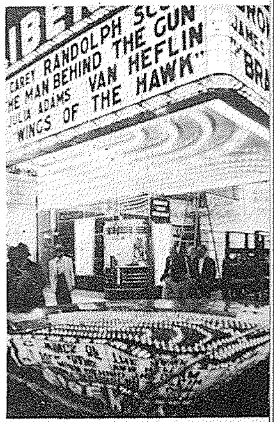
Cette Amérique des rêves, cette Jérusalem céleste, est-elle au bout du désert?

— ou au bout de la vie?

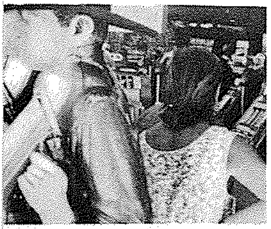
Les Holy Rollers sont l'une des innombrables sectes dont l'encrier de Luther a éclaboussé l'Amérique. Le diable ici est au fond d'un cercueil, sous forme de miroir, et Dieu a l'oreille musicale. Le mardi soir, le vendredi soir et le dimanche toute la journée, les Holy Rollers se livrent à leur pieux roulis. Ailleurs ce sont les Memnonites, qui refusent les bretelles, les Anabasites, qui adorent les chouettes. Ailleurs...

Ailleurs, d'autres cultes s'allument. Ce besoin de donner une forme physique à la ferveur qui anime les Holy Rollers dans leurs danses, c'est lui qui règle sur toute l'Amérique le ballet des lumières, la litanie des reflets. Ces autels en plein air ont toujours un alibi : signalisation routière, parking, marquises... Mais nous l'avions deviné dès nos premiers contacts avec le monde de la réclame : l'intérêt commercial est une excuse nécessaire pour créer de la beauté. Et la beauté elle-même est plus que le plaisir qu'elle donne : c'est une offrande aux dieux. La nuit américaine, avec ses comètes et son Zodiaque imaginaire, est pleine de ces offrandes. Et nous roulons vers Las Vegas parmi les grandes constellations colorées des cinémas et des maisons de jeux que notre vitesse met en mouvement, comme une procession à notre rencontre.

L'Amérique rêve... C'est tellement simple. Il suffit de ne pas la croire, de ne pas croire ses ennemis, de ne pas la suivre dans ce labyrinthe de bons sentiments et de mauvaises pensées où elle s'embrouille, et de découvrir que ses rêves, ses élans, ses pensées, son imagination, tout ce qu'on lui refuse lorsqu'elle pense et qu'elle imagine, est là, autour de nous, comme des larmes congelées

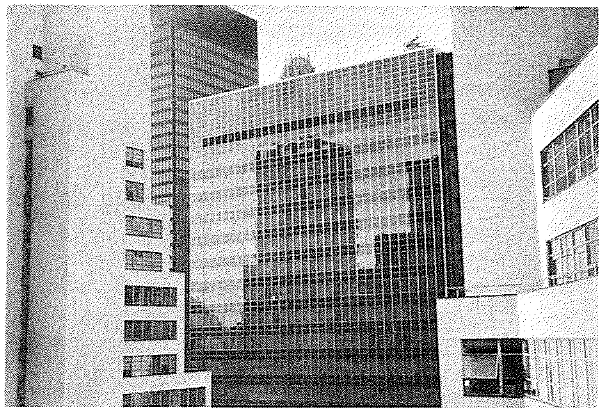


en diamant. Il y a une variété rêveuse de l'air conditionné, de la machine à laver, du billard électrique, de la mort.



Dans les salles de jeux de Las Vegas, où la loi permet de jouer de l'argent, des hommes et des femmes s'acharnent sur les machines à sous en forme de bandits masqués. Ils s'en moquent bien, de l'argent. L'argent, ils y pensent partout ailleurs, au bureau, dans la rue, sur l'oreiller jumeau. Mais ici, dans la capitale du jeu, ils ont des préoccupations plus hautes. Ils s'adressent directement à la Chance, dont l'argent n'est que le signe, et leurs machines à sous sont des moulins à prières.

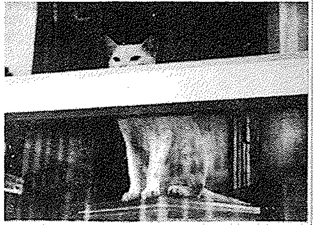
L'Amérique rêve. Tout ce que vous avez vu dans ce film, c'est du rêve. Du bon rêve américain, lavable, incassable, et garanti un an. Cette Amérique qu'on accuse d'être vaine et satisfaite, elle nous avoue qu'elle préfère son reflet dans un miroir. C'est là qu'elle cache ses trésors, ses cathédrales, et des maisons qui ont le cœur à droite*.



---

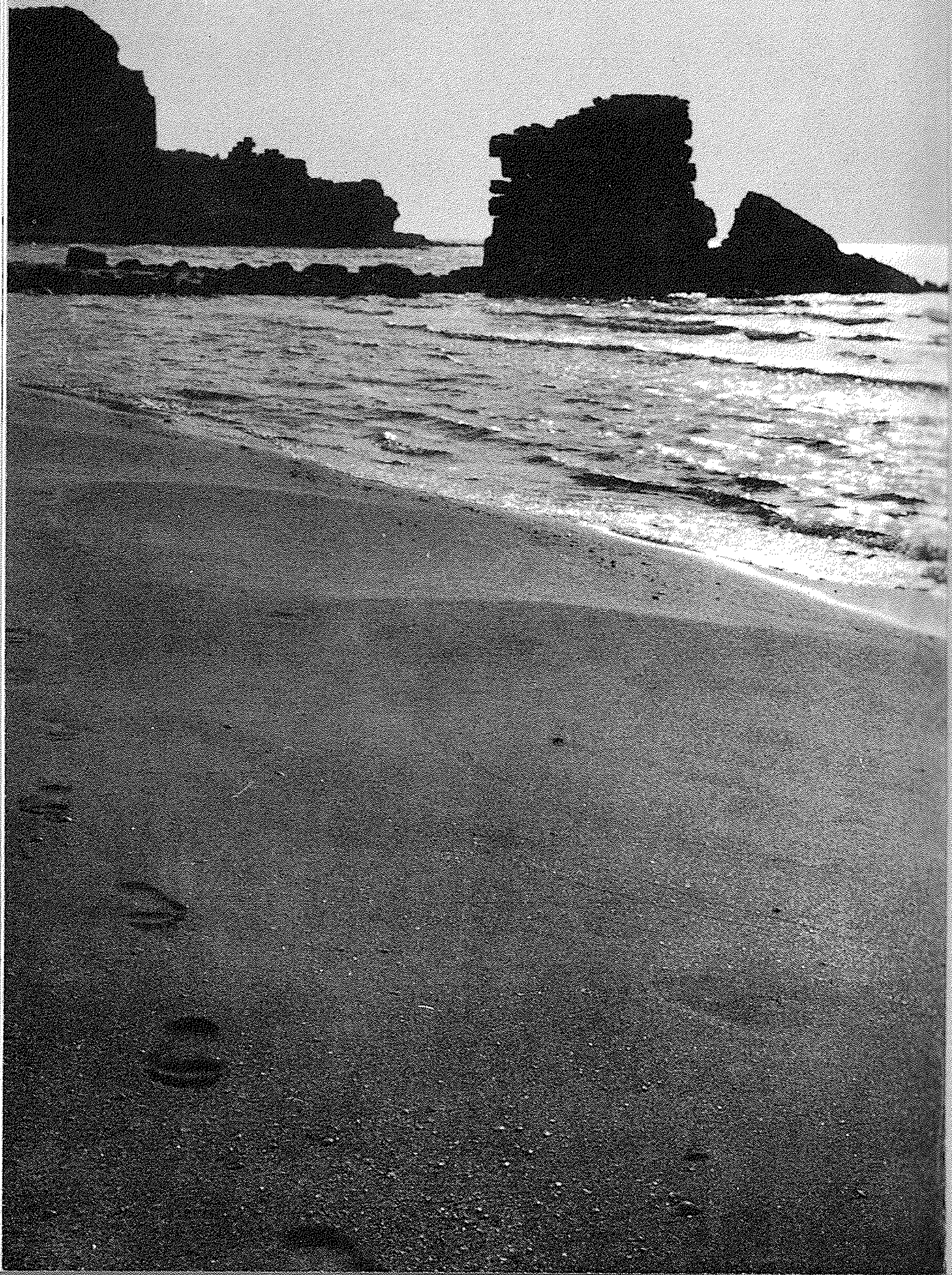
* *Hommage à Jean Ray*

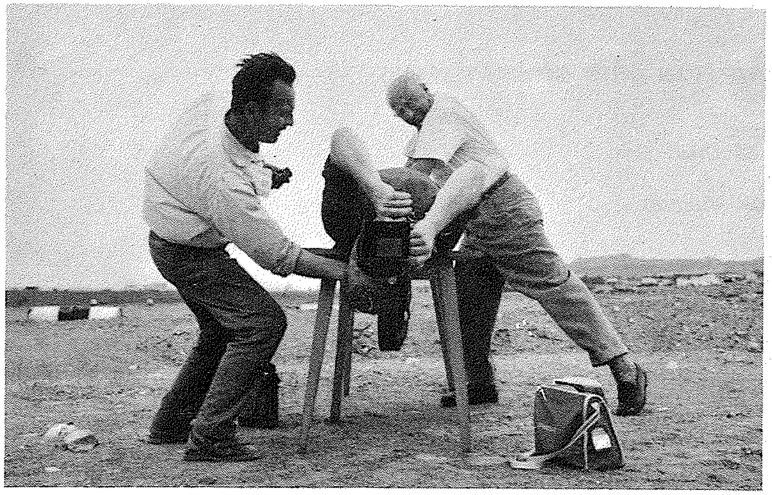
New York, le 18 novembre. Nous quittons l'Amérique par les sous-sols, comme Zig et Puce, comme les Samouraïs du Soleil pourpre, comme les bandits des Mystères de New York. A 40 ans de distance, New York a toujours ses mystères. Rockefeller Center n'a rien perdu de son charme, ni Central Park de son éclat. Et nous sommes tout prêts à regarder cette ville et ce pays comme un immense magasin de jouets, dont la devise serait, comme nous l'avons lu à la devanture d'un vrai magasin : « Si vous ne savez pas ce que vous voulez, entrez, nous l'avons... »



Mais il serait trop simple d'enfermer l'Amérique dans son étrangeté. Ce genre de vie qui est le plus décrié du monde, et le plus imité, c'est peut-être celui de toute l'Europe dans vingt ans. Et si l'Amérique rêve, et si ce rêve demain doit être le nôtre, peut-être valait-il la peine de le bien considérer, avant de nous endormir.

DESCRIPTION D'UN COMBAT





Ghislain Cloquet en action (au centre).

Ayant vu Lettre de Sibérie, *Wim van Leer, le Mike Todd du mont Carmel, eut l'idée de produire une* Lettre de Tel-Aviv. *Il en sortit, bien entendu, toute autre chose. Un repérage poussé en janvier* 1960 *permit de tracer les grandes lignes d'un scénario dont le tournage (mai-juin) ne tint absolument aucun compte, et de remplacer l'improvisation hâtive des autres films par une improvisation tranquille. Cloquet et Van Leer perdirent tout de même plusieurs kilos dans l'affaire, pour des raisons différentes. A l'origine, le film était destiné au Festival de Moscou, mais de hautes instances israéliennes estimèrent que la proportion de Juifs mal rasés y dépassait la cote d'alerte de la contre-propagande. Lesdites instances préférèrent solliciter les lauriers de Berlin-Ouest, ce qui est une idée comme une autre. Du moins l'Ours d'or qui en résulta nous parut doucement compensatoire : les autres films étant systématiquement interdits par la censure allemande (voir Appendice et Pièces justificatives), il était bien réconfortant de voir que si l'on ne pouvait parler en Allemagne ni des Chinois, ni des Sibériens — ni sans doute des Cubains — il était possible d'y parler, au moins pour le moment, des Juifs.*

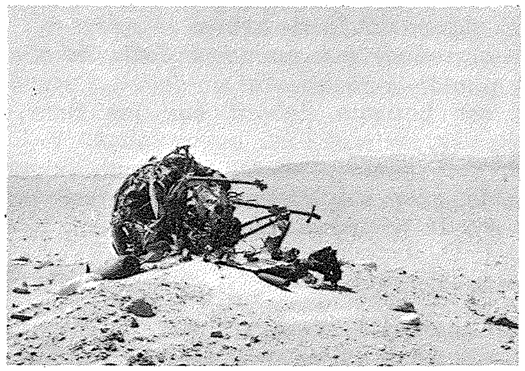
DESCRIPTION D'UN COMBAT (1960)

Réalisation
Chris Marker
Caméra
Ghislain Cloquet
Musique
Lalan
Récitant
Jean Vilar
Monteuse
Eva Zora
Ingénieur du son
Pierre Fatosme
Directeur de production
Yitzhak Zohar
Assistants
Maureen Stewart, Sarah d'Avigdor, Catherine Bachollet, Alexander Pfau, Bob Cahen, Ya'acov Malkin, Alfred E. Neuman
Son
SIMO-
Laboratoire LTC
Production
Wim Van Leer et SOPHAC
OURS D'OR BERLIN 1961

Nation élue, nation errante, nation martyre, nation ressuscitée, Israël a connu le combat sous toutes ses formes.

Il en découvre aujourd'hui une nouvelle — le combat qu'un jeune État plein de forces doit mener contre lui-même pour rester fidèle, dans la victoire, à ce qui fut sa gloire dans l'oppression.

Sous les images de la vie quotidienne en Israël, se livre à chaque instant ce combat intérieur, moins apparent que celui des armes, et peut-être le seul décisif.



Des signes,
ce pays vous adresse d'abord des signes.

Signes de terre,
signes d'eau,
signes d'hommes,

signes —

Ici la Terre promise, ici
la Jérusalem terrestre,

Hommage à Miles Davis

ici Israël.

On a tout lu sur Israël.
12 ans d'existence, bientôt 13,
2 millions d'habitants,
bientôt 3 millions,
et, comme chacun sait, les noces qu'on y célèbre
de l'Occident avec l'Orient — bien que pour l'instant
ils fassent plutôt chambre à part.

Les signes ont la vie brève.
Le cimetière des pneus, à Jaffa, n'existe déjà plus,
et cet homme debout sur les flots, à Tibériade,
ne doit plus y être. Les seuls signes durables sont sur l'écorce des arbres
et sur la peau humaine.

Come Sunday

Signes sur les marchés.
L'argent, un signe — la couleur, un signe — la naissance du monde.
Des cris et des chants pour saluer l'aurore des fraises,
l'aurore des oignons.
« Innocent comme une salade, sage comme une olive »
— les marchés sont les derniers réservoirs de comparaisons pour l'innocence, en attendant la psychanalyse des légumes.

Aerev chel shoshanim
Netsé na'l haboustan
Mor b'ssamim oul'vonah
Le raguelekh mifftan
Lailah yored leath
Verouakh shoshan noch'vach...

Tant de signes ne sont pas faits seulement pour l'œil.
Dans le mouvement de la rue du Carmel, qui est la rue Mouffetard de Tel-Aviv,
ils expriment un besoin vieux comme les Juifs et neuf comme la soif

— communiquer.

Communiquer —
établir un ordre, une relation entre des choses hostiles ou incompréhensibles.

Les oscilloscopes de l'Institut Weizmann poursuivent une réflexion solitaire, qui ressemble — et peut-être s'apparente — à celle des animaux contemplatifs.

Ces hiboux télécommandés habitent Jérusalem. C'est le Zoo biblique où chaque animal vit à l'ombre d'un verset qui atteste sa participation au Livre, c'est-à-dire au jeu humain — et lui donne sur l'aventure humaine un droit de regard.

Pour le peuple en exil, la Bible était l'équivalent sacré du catalogue de la Manufacture d'Armes et Cycles de Saint-Étienne : tout ce qui n'y figurait pas n'existait pas.

Ici l'Antilope et le Casoar justifient leur existence.
« Je suis le frère des monstres, le compagnon des autruches »,
je salue mon cousin le flamant,
ma sœur la chouette,
que l'homme pieux « ne mangera point » (Deutéronome 14, 16.)

Et l'homme qui gouverne l'oscilloscope est un homme pieux (cela se voit à son bonnet)
ce qui veut dire qu'il ne mange pas de chouettes
et que son Dieu est celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Cela se passe à Rehovoth, près du cerveau électronique
que viennent consulter, comme la Sibylle, à tour de rôle,
des savants, des mages, des ministres
— et qui chante.

L'Université hébraïque de Jérusalem est un autre lieu privilégié, où tombent les fausses symétries dans lesquelles on veut enfermer Israël — la piété des grands-pères s'opposant à la technicité des petits-fils. Pour beaucoup de petits-fils, la coupole du planétarium et celle de la synagogue ne sont pas deux ennemies — elles sont deux moitiés.

Hic transit Alexandra

Contradiction — peut-être — mais le silence de la prière et celui de la recherche ont du moins une chose en commun — la seule qui compte — c'est d'être des silences. Le reste — qu'il s'agisse de divertissement ou de piété, de transistors ou de procession — le reste est vacarme.

(Un rabbin miraculeux est enterré près du lac de Tibériade. Chaque année, les Sefardim viennent en cortège célébrer ses mérites, et lui demander d'exaucer leurs vœux).

Après eux, les signes de la nuit.

Les lucioles des camions dans le Néguev,
les ponts roulants dans les mines de cuivre,
des lumières qui sont des compagnes,
d'autres qui sont des sentinelles.

Du haut du Carmel, Haïfa, ville tatouée,
et à Beer-Sheva, au milieu du désert,
le dernier bar avant la mer Rouge.

La mer Rouge au Sud,

la mer Morte à l'Est,

à l'Ouest la Méditerranée, mer rose
ou bleue, selon les heures.

Un jour se lève sur cette terre étroite.

Sur les plages de l'Ouest,
sur les montagnes du Nord, à Manara
— toute la largeur d'Israël à cet endroit tient dans l'image —

Le jour se lève à Haïfa,

le jour se lève à Tel-Aviv, bâtie sur le sable,

à Jérusalem, dans le no man's land,
où les Juifs se lamentent de n'avoir plus de mur où se lamenter
car la vieille ville appartient aux Arabes

— à Beer-Sheva, où passe Zazie dans le Néguev
— à Eilath enfin, le petit port de la mer Rouge
auquel on promet l'avenir de Suez et de Miami.

Un groupe d'adolescents avait passé la nuit sur la plage.

Lorsque cet horizon sera encombré d'usines et de palaces,
aurons-nous la nostalgie un peu vaine de ce matin,
de ces filles aux voix aiguës, du garçon qui traînait son fusil
et de celui
qui priait sur une balançoire?

Fin de la ligne. Les avions de l'Arkia remontent vers le Nord, chargés de touristes, de prospecteurs, de producteurs.

A l'autre bout de la piste, Haïfa.

Sur les pentes du mont Carmel, près des villages des Druses, descendants des Croisés, Ali, jeune descendant des Infidèles, ramène après une livraison son prie-Dieu à roulettes.

Ainsi naissent les sports. Le javelot est né de la chasse, la boxe de l'intolérance,
le marathon de la victoire, le sprint, de la défaite,
et cette forme élémentaire du karting est née d'une ville toute en lacets, où des enfants pauvres promènent, avec l'exercice de leur petit métier, un rêve de gloire olympique.

On a beaucoup rêvé, sur cette terre de Galilée.

On y a rêvé de Messies, de Royaumes, de prodiges.

On y a rêvé d'un pays qui s'appellerait Israël,
où se rassemblerait, contre le bon sens, contre l'histoire,
le peuple de bergers à qui cette terre un jour fut promise.

Ce pays existerait, le rêveur s'y éveillerait
après un sommeil de deux mille ans, peuplé de cauchemars,

et des villes s'y lèveraient, comme le soleil du désert,
d'un seul coup.

Et le pays existe.

Sous leurs déguisements de tailleurs et de banquiers, les bergers sont revenus.
Ils ont bâti les villes, peuplé les routes.
Mais d'avoir été si longtemps comprimé, leur instinct pastoral déborde
et envahit d'autres domaines. Par exemple, l'éducation.

Ce côté boy-scout, toutes les jeunes nations le trouvent dans leur panoplie.
C'est une forme kaki de la rougeole.
Le génie oriental aurait là une bonne occasion de s'exercer, mais à défaut d'autre représentant, le soleil se charge de fissurer ce vernis spartiate, et de faire tomber les uniformes.

Pour l'Israélien adulte, les enfants sont d'abord un spectacle.

Le plaisir des parents se mêle d'ailleurs d'une certaine hébétude. Ils cherchent le lien manquant entre les doux petits fantômes des ghettos et ces jeunes animaux taillés dans de la chair libre, sur qui la piété même ne fait pas d'ombre.

Pourtant, les enfants des ghettos existent toujours. A deux pas de leurs contraires. Dans Mea Sharim, le quartier orthodoxe de Jérusalem, où les murs de briques, les caftans, les pigtails reconstituent le ghetto, aux pogromes près — et encore, parce que les Israéliens se retiennent.

Ici le temps se pétrifie, le destin juif se fige entre ces murs qu'Israël s'était juré d'abattre. Mais ici on refuse Israël. « Seul le Messie nous libérera, pas une poignée d'hommes orgueilleux. » Ce qui veut dire aussi : faut-il échanger une attente merveilleuse contre un exaucement dont on sait de toute éternité sur quels déserts il débouche?

Mais au-delà de ces façades repoussantes, de ces enfants apeurés, il y a la conscience et le besoin d'une chose qui s'appelle l'Esprit. Et la question que pose Mea Sharim, Israël est bien forcé de l'entendre : cinquante ans de liberté aboutiront-ils à ce que deux mille ans de persécution n'ont jamais pu obtenir : l'oubli de la Loi?

Aujourd'hui, les murs de Jérusalem voient revivre les noms bibliques, mêlés à d'autres noms illustres.

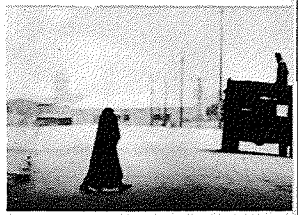
Une langue revit : l'hébreu biblique, qu'on ne parlait déjà plus en Palestine du temps de Jésus. Il se prête à une forme profane du pilpoul. Le pilpoul qui est, dans les synagogues, une discussion sans fin avec Dieu. Mais lorsqu'on n'a pas Dieu sous la main, le voisin peut faire l'affaire.

On entend parler arabe, aussi. On voit des bédouins harnachés, des pharaonnes silencieuses.

On entend parler yiddish, allemand, français, russe.
On entend aussi parler cette langue spéciale, aux formes grammaticales extrêmement limitées, qui est la langue touriste.

— *OOOOh ! what a lovely pitcher...*
— *Rosie ! Rosie ! Over here...*
— *Red carpet ! Are ye crazy ?*
— *...de dog dat ate a glass : how much fer de window in de doggie ?*

Les touristes amateurs de pittoresque ont du moins le mérite d'offrir un aliment aux indigènes amateurs de pittoresque.
Mais ils sont venus en Israël pour rencontrer des pionniers-au-regard-clair.
Les autres, ils ne les reconnaissent pas.



Samuel Goldenberg et Schmuyl

Ni celui qui parle haut, ravi, sûr de lui, plein de santé et de projets.

Ni celui qui parle bas, déçu, amer, et dont la vie est dure à gagner.

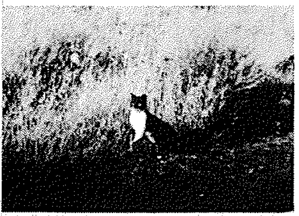
Celui qui rêve d'une Amérique fabuleuse, celui qui la copie déjà,

et cette infinie variété du visage humain, que les touristes photographient quelquefois, mais qu'ils ne voient jamais.

— I... I was just comin' to this point:
na-shu-na-li-ty is comin' in the pitcher...
— And jus' by chance, wonnaful coincidence, guess who was in Sweden at the same time? Piscator...
— So I says, I says him « how much »- 'nd he says «five pounds»-'nd I says «five pounds fer a cock-tail?
— ...we happy few, we band of brothers,
For he to-day that sheds his blood with me
Shall be my brother; be he ne'er so vile...
— Yes, I like theater very much: fine thing, theater.

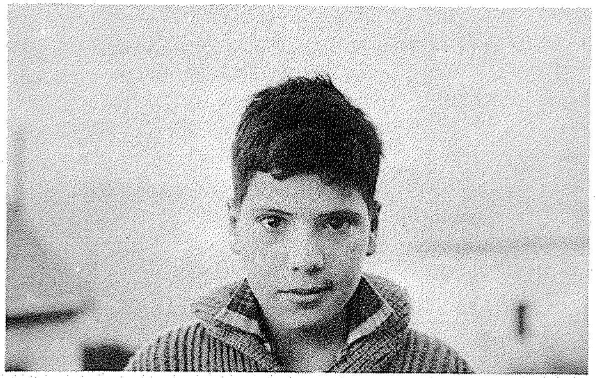
Quand par hasard les photos reviennent au port, les réactions sont variées.

Ce peut être la gratitude, l'accablement, l'exubérance, ou la fierté, fût-elle troublée par les envieux.



Mais l'homme le plus fier de sa photographie, dans tout le pays d'Israël, c'est Mr. Klein, « un Juif ami des chattes » comme il est dit dans *Judith.*

Mr. Klein descend tous les jours à midi de l'autobus de Jérusalem. Il dit « chat » en hongrois. Et tous les chats qui savent le hongrois — des douzaines — courent à lui.



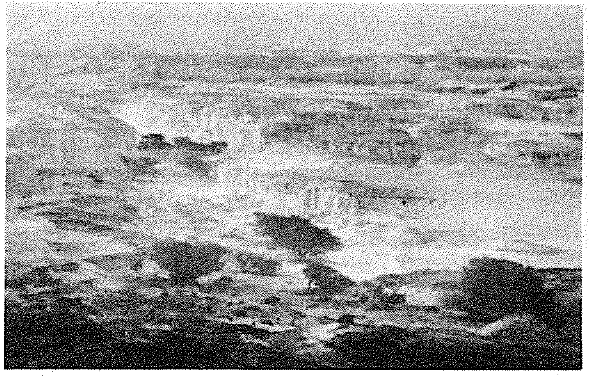
Encore un visage — Noah Rosenfeld, champion d'échecs à 11 ans et, comme son adversaire Yehuda Arel, membre du kibboutz de Manara.

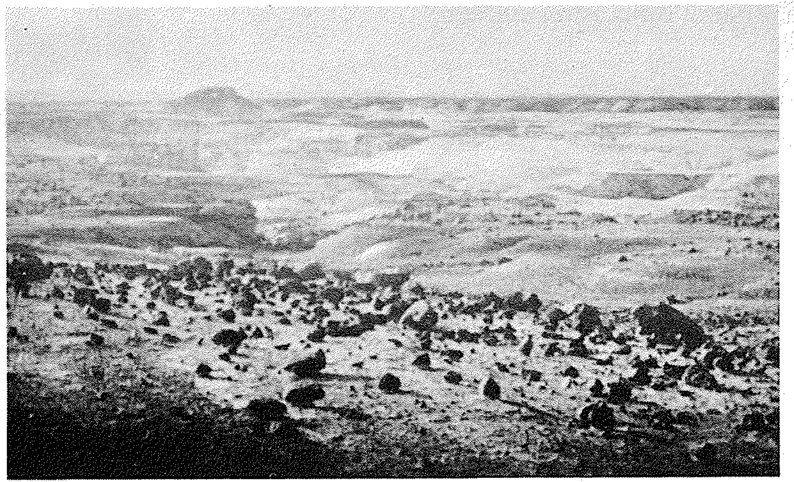
Ils vivent l'un et l'autre dans un monde où l'argent ne joue aucun rôle,

un monde qu'on dit fragile, et appelé à disparaître,

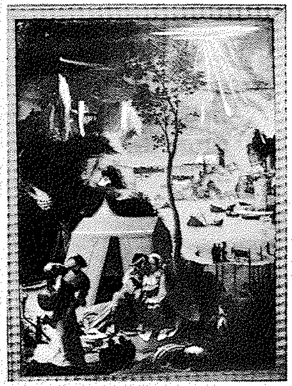
mais qui laissera peut-être, avec le recul,

un souvenir aussi déconcertant que ces communautés éphémères qui existèrent un jour sur les bords de la mer Morte.





La mer Morte
— un morceau de lune encastré dans la Terre, comme un éclat d'obus
— le décor des communautés esséniennes, des maquis de Bar-Kochba, dont on retrouve aujourd'hui les signes et les messages
— le décor, s'il faut en croire un savant russe, de la première explosion atomique, 3 000 ans avant le Christ, sur un Hiroshima de Judée qui s'appelait Sodome.



Lucas de Leyde pinxit

Mer morte, terre morte,
c'était la Palestine au temps des pionniers.
Ici des dunes, ici des roches, ailleurs des marais,
partout, le désert.

Pour passer du désert aux champs, du jaune au vert,
et mesurer autrement que par des exclamations de touristes ce qui s'est passé sur cette terre,

il faudrait pouvoir la soumettre aux rayons X, comme les tableaux du Louvre
où une toile plus ancienne remonte à la surface. Il faudrait,
au-dessus de ces récoltes, où s'accomplit le geste auguste du Piper-Cub,
découvrir un lac. Toute cette région du Nord n'était qu'un lac marécageux, le Houleh, avec malaria, fondrières, et coups de fusil, comme partout.

On imagine les premiers arrivants, considérant avec mélancolie le travail à accomplir, faisant le compte de ce qu'il leur faudrait
— des notions d'agriculture, des outils, des armes contre les Arabes, des remèdes contre la malaria, et comment bâtir sur les marais?

Et quelqu'un à ce moment-là dit « il faudrait un miracle »,
ce qui rassura immédiatement tout le monde.

Car si les Juifs connaissaient mal l'agriculture, les armes, le bâtiment,
les miracles, ça, ils connaissaient.

Aujourd'hui, le miracle s'organise. Sergei Darsky, au sol, et Etan Ayalon, en l'air, sont les ouvriers d'une immense entreprise collective.

Le Piper vole, se pose, repart, cabriole, répond, comme un gros pigeon mécanique.

Simplement, de temps en temps, un Piper s'écrase dans la montagne, et de temps en temps, un Sergei se fait tirer dessus.

Si le travail étonne, l'arrêt du travail stupéfie.

C'est le Shabbath, le samedi israélien, auprès duquel le dimanche anglais ressemble au Carnaval de Rio. Les autobus ne roulent plus. Ils s'assemblent pour la prière des autobus. Les cinémas ne jouent plus, les moteurs ne tournent plus. Dans ce climat de grève générale, d'alerte atomique, de grippe espagnole, l'Histoire allume ses signaux.

Car Israël se cherche un passé autre que celui de la résignation et du martyre. Il l'a trouvé en Bar-Kochba, chef de la Résistance contre les Romains, et dont les feux traditionnels, entretenus par les enfants, sont devenus le bûcher symbolique de tous les ennemis du peuple juif, de Titus à Hitler.

Mais pour les croyants, entre la petite flamme des bougies du vendredi soir, avant la première étoile, et les grandes flammes au kérosène du samedi, après la première étoile, rien d'autre que la prière.

C'est le samedi soir que se réunit l'Assemblée Générale du kibboutz. Si le kibboutz est l'expression la plus originale d'Israël, l'originalité du kibboutz est d'abord dans le fonctionnement de cette assemblée, où toutes les décisions sont prises en commun.

C'est une forme limitée, mais absolue, de la démocratie.

— *Que Le Silence Soit !*

Que Le Silence Soit!

On le sait : ces hommes, ces femmes ne possèdent rien. Ils n'ont pas d'argent, pas d'économies, pas de compte en banque, pas de salaire. Ils reçoivent tout de la communauté, et leurs enfants sont élevés collectivement.

Mais tant d'aspects plus... spectaculaires de la vie du kibboutz reposent sur cette pratique hebdomadaire, familière, de l'utopie.

— *Bon. Camarades, qui veut apporter sa pierre à l'édifice ? Si personne n'a d'opinion, on vote tout de suite.*
— *J'ai une opinion.*
— *Tu as une opinion ?*
— *J'ai une opinion.*
— *Eh bien, dis-la, ton opinion.*
— *Voilà. Il faut envoyer quelqu'un à l'Assemblée Générale des Kibboutzim. Pour représenter notre point de vue, le point de vue de la boutique. C'est vrai qu'il y a un point de vue de la boutique. Mais si on vient seulement pour le dire, il n'y a plus de discussion possible. Ça finira comme au Parlement : tout le monde sait d'avance comment on va voter. Ça pourrait aussi bien se passer par téléphone.*

Aux problèmes particuliers du kibboutz s'ajoutent ceux de la liaison avec les autres kibboutzim, et tous ceux qu'ils affrontent en commun. Depuis que la vie au kibboutz est devenue relativement plus confortable, le recrutement a baissé, ce qui n'est paradoxal qu'en apparence. On recrute plus facilement pour le combat que pour l'exercice. Et s'il est normal que l'expérience évolue, que les formes changent, beaucoup s'inquiètent de la direction de ces changements. Héritiers d'un idéalisme intransigeant au milieu d'un monde dont l'évolution est quelque peu différente, isolés dans leur propre pays, isolés du socialisme mondial, combien de temps sauront-ils conserver leur pureté?

Ceux qui ne comprennent pas
votent contre.

— *Je n'y comprends plus rien.*
— *Camarades, assez de* pilpoul. *Simplifions : Ceux qui ne comprennent pas votent contre. Ceux qui comprennent votent pour...*
— 16 *contre. Maintenant, qui est pour l'envoi d'un délégué?... Pour, pour,* POUR! *Contre, on a déjà voté...* 18 *pour. On envoie un délégué. Proposez...*
— *Il semble que le peuple a choisi Uri Tennenbaum?*

qui comprennent votent pour.

A ce stade, la discussion semble close, et Uri choisi pour représenter le kibboutz. Mais le déterminisme historique a ses bulles. La bulle, dans le cas présent, c'est cette dame tricotante.

Ça finira, comme au Parlement:

— *J'oppose mon veto.*
— *Quoi?*
— *J'oppose mon veto.*

Et parce que la femme d'Uri a décidé que son mari ne la quitterait pas — sans doute en raison d'un fâcheux précédent biblique — l'élection est annulée, et l'Assemblée s'incline.

Les kibboutzim sont une minorité en Israël — mais une minorité conquérante, exemplaire. Elle donne bonne conscience aux Israéliens moins aventureux, qui ont transplanté en Terre Promise, sans imagination ni scrupules, les structures capitalistes.

A l'autre bout de l'échelle, il y a aussi une minorité — celle en revanche qui est l'épine dans la chair d'Israël, qui donne mauvaise conscience aux meilleurs — la minorité arabe.

A Nazareth, un homme s'est trouvé un peu malgré lui au centre du problème : le P. Gauthier, prêtre français, venu travailler à Nazareth comme à un point de départ et dont la présence a permis d'enjamber quelques-unes des barricades qui séparent les deux communautés.

Il a suscité une coopérative de construction, gérée par les Arabes, aidée par l'État et le Syndicat ouvrier, où la transformation du mode de vie est entre les mains de ceux qui doivent en bénéficier.

Car si urgente que soit l'amélioration des conditions de vie dans les villages arabes, elle n'aura de valeur que si toute trace de bienfaisance coloniale en est absente.

Cela dit, elle *est* urgente.

Dans une maison, semblable à beaucoup d'autres, des souks de Nazareth, Mouna met de l'ordre.

Mouna est l'aînée de sept enfants. Son frère est l'apprenti-boulanger des souks. Cinq autres enfants, plus petits, à l'entour. Le père est à l'asile. Il est devenu fou — de misère. La mère est à l'hôpital. Mouna est chef de famille.

Trois choses l'aident à tenir son rôle :
— la coopérative, qui lui a promis une maison dans les constructions nouvelles
— la danse, qu'elle aime plus que tout
— la troisième chose, comment la nommer? Cette petite flamme indestructible sur son visage...

Sourire dans la misère, danser sur un volcan — pour cela, les hommes sont prodigieusement doués.

Un incident de frontière a éclaté hier soir.

— à midi, sous la tente d'un bédouin hospitalier, le capitaine Chaïm arbitre une discussion sur l'excellence comparée des chevaux, chacun exaltant les siens, et considérant avec pitié les mules borgnes de ses compagnons — scène traitée par Shakespeare dans Henry V (acte 3).

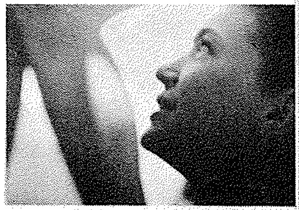
— à neuf heures du soir, à Haïfa, les habitués du Centre de Culture Populaire du Carmel se retrouvent dans cette Cave Essentialiste. Il y a eu des morts à la frontière. Plusieurs de ces jeunes gens ont été rappelés dans leur unité, ou vont l'être...

Comin' thru the rye

— le lendemain à midi...

« Gaby, avec qui as-tu dansé? — Avec l'instructeur de danses folkloriques. — Il était beau! »

Ce sont les élèves de l'école de Kiryat Moskin qui sortent de classe. Elles comparent les mérites de leurs moniteurs, de la danse classique et du folklore, de la danse de salon et des mouvements de jeunesse. Une jolie conversation d'oiseaux.



Danse classique, danse de salon, danse sur un volcan.

Ces conversations à propos de chevaux, de caves, de danse — c'est la danse.

Le volcan — c'est la guerre.

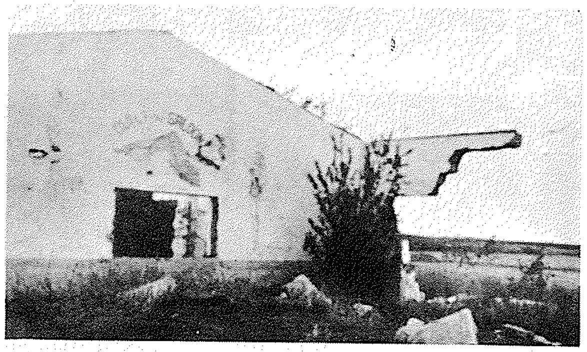
La guerre a laissé ses empreintes. Elle est dans le paysage du Moyen-Orient, dans cet air troublé, chargé de meurtres, d'attentats, de représailles, de coups de mains, de coups de dés
— elle est dans les mémoires, dans toutes les mémoires qui ont plus de douze ans.

Douze ans... Israël naissait de la guerre, et la guerre naissait de l'imprévoyance. Herzl n'avait pas prévu que son utopie s'accomplirait dans le sang. L'Angleterre n'avait pas prévu que ses concessions ambiguës à un Foyer Juif amèneraient une nouvelle nation. L'Occident n'avait pas prévu que le Moyen-Orient cesserait un jour d'être sa station-service, et que les premiers occupants auraient leur mot à dire. Il est vrai que personne n'aurait prévu qu'un jour les États-Unis et l'Union Soviétique se trouveraient d'accord, à l'ONU, pour voter la naissance de l'État d'Israël — quitte à s'en laver les mains par la suite. Mais ce geste-là, la Bible l'avait prévu.

Douze ans. Et déjà une génération existe, qui transpose l'histoire d'Oscar Wilde :

— Pourquoi êtes-vous venu en Israël ?
— Pour oublier.
— Pour oublier quoi ?
— J'ai oublié...

Lailah lored leath
Verouakh shoshan noch'vach
Hava elkhach' lakh chir balat
C'emer chel ahavah



Douze ans de paix — relative. Et déjà, sur le visage de cette paix, les premières rides. L'habitude apparaît, et la nostalgie, et le mal de la jeunesse. Ce droit de vivre simplement, banalement, que tant de sang juif a payé, voici que s'abattent sur lui les démons quotidiens, les maladies du bonheur, comme des sauterelles.

« Du sommeil de la raison naissent les monstres », généralement importés.

S'il y a encore des David, il y a toujours des Philistins.

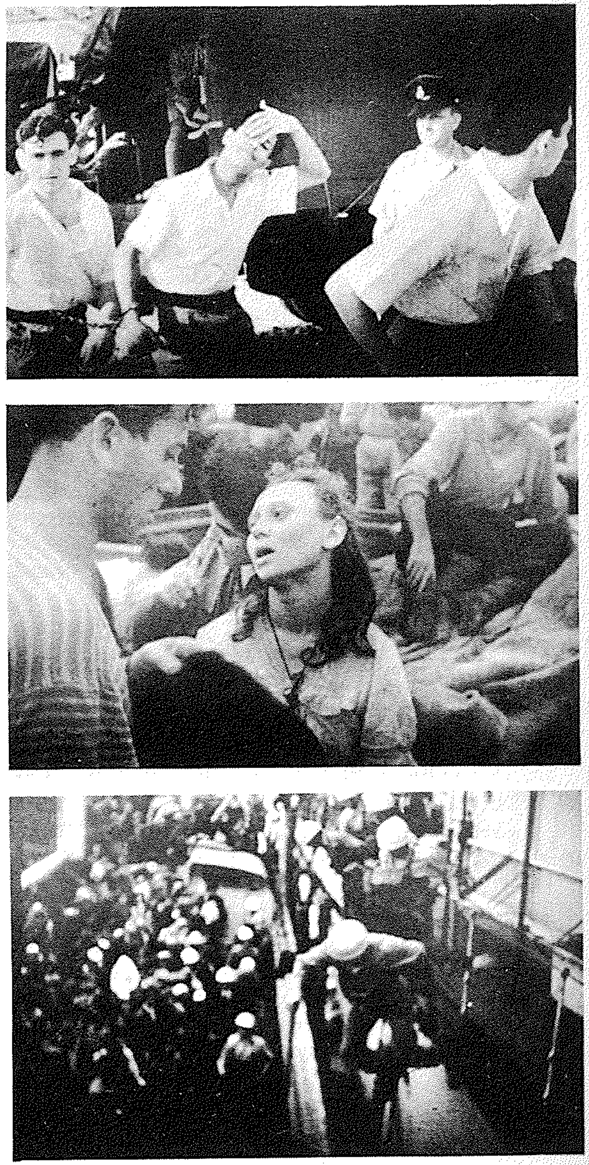
Dans l'échelle des désirs, le décor du bonheur prend la place du bonheur : radio, réfrigérateur — bientôt télévision. « *Ce qui naît où les valeurs meurent, et ne les remplace pas.** »

Et la question éclate : est-ce pour payer le droit à l'erreur, au scandale, à l'ennui, au péché que ce combat a été livré? Le destin du peuple élu, était-ce d'aboutir au sort commun des nations?

A quoi répond une autre question : et nous, qu'avons-nous fait pour qu'il en soit autrement?

---

* *Malraux*



Les prises de vues à bord de l'« Adalia » (alerte et abordage des Anglais) sont extraites du film de Meyer Levin « Les Illégaux », tourné par Meyer Levin lui-même et Bertrand Hesse, de Pathé-Journal, qui ont réalisé là un document historique.

Ces images datent du 16 décembre 1947. Quelque part au sud de Rome, des réfugiés juifs d'Europe Centrale s'embarquaient enfin sur un navire clandestin de la Haganah, sous pavillon italien. Au bout du voyage, l'espoir d'un débarquement, également clandestin, sur la seule terre au monde où ils pourraient cesser d'être ce qu'une litote remarquable appelle des personnes déplacées.

La traversée dura 14 jours. On passa la Noël à bord. Le lendemain de Noël, il y eut une alerte.

Et peu de temps après, apparurent les bateaux anglais.

Le navire rejeta sa fausse identité italienne et reprit son vrai nom : *Unafraid* « Sans peur ».

Le 30, les réfugiés entraient dans le port de Haïfa. On les réembarqua aussitôt — pour Chypre.

Voilà ce que nous avons fait. Nous, vieille Europe, qui n'avons à la bouche que nos valeurs spirituelles, nous avons fait que des milliers de gens ont tout risqué pour nous fuir, seulement nous fuir. Rescapés des camps, orphelins des camps, nés dans les camps, brisés par les camps, ils nous ont fui — nous l'Allemagne, avec nos crimes — nous la France, avec notre indifférence — et quand ils se sont heurtés à nous l'Angleterre, tout ce que nous avons su faire, ç'a été de les remettre dans des camps.

Sur l'autre versant de la peur, des enfants naissent.

Ils viennent à vous et disent « *Tsalemoti* » — photographie-moi.

Ils sont beaux. La légende veut qu'ils soient tous grands et blonds. En fait, la grâce orientale corrige quelquefois le modèle européen, et parmi ces Rubens, il reste des Chagall.

Ils se multiplient. Vous photographiez ce garçon en train de dessiner, lorsque vous revenez le filmer, ils sont déjà deux.

Combien seront-ils l'an prochain? Qui seront-ils? Qui sera-t-elle, cette petite juive qui ne sera jamais Anne Frank?

Il faut la regarder.

Son existence, sa liberté, c'était l'enjeu du premier combat. C'était le temps des miracles.

Mais les miracles meurent avec ceux qui les ont vus. Un deuxième combat commence.

Devenir une nation comme les autres, c'est acquérir le droit à l'égoïsme des nations, à leur aveuglement, à leur vanité de nations.

Mais toute l'histoire d'Israël s'est élevée d'avance contre une force qui n'est que la force, une puissance qui n'est que la puissance.

La force et la puissance ne sont elles-mêmes que des signes.

Et la plus grande injustice qui pèse sur Israël, c'est peut-être de n'avoir pas le droit d'être injuste.

Il faut la regarder vivre.
Elle est là.
Comme Israël.

La comprendre, lui parler — peut-être.

Lui rappeler souvent que l'injustice sur la terre d'Israël pèse plus lourd que partout ailleurs, parce que cette terre elle-même est la rançon de l'injustice.

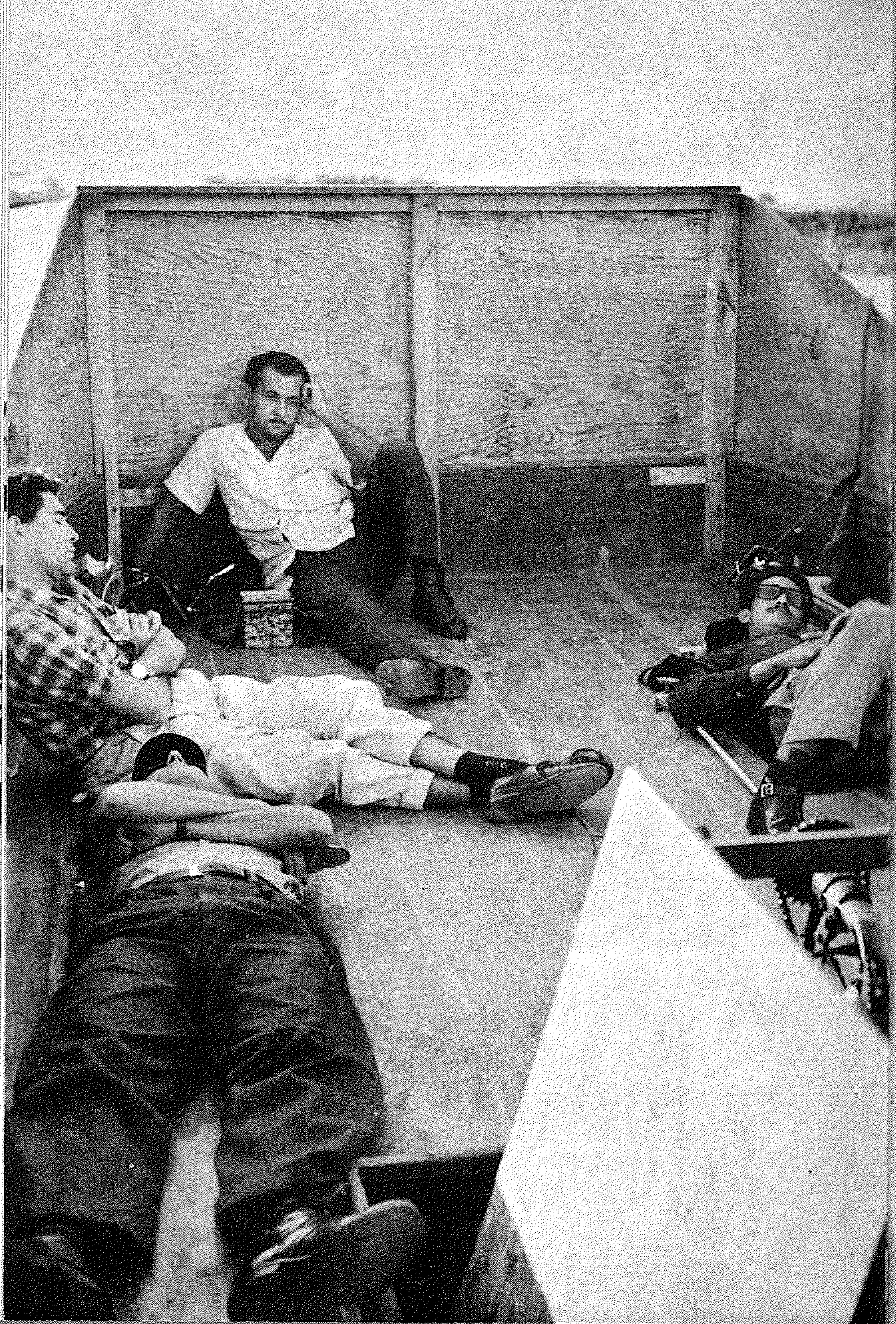
Aussi, penser aux menaces qui pèsent sur elle, et à quel point elle en est innocente.

Mais d'abord la regarder — jusqu'à l'énigme, comme ces mots qu'on répète sans cesse et que soudain on ne reconnaît plus

— jusqu'à ce qu'entre toutes les choses incompréhensibles de ce monde, la plus incompréhensible soit qu'elle est là, en face de nous, comme un oiseau et comme un chiffre

— comme un signe.

CUBA SI !



HIROSHIMA MI AM

Et voici le film qui est le plus proche de mon cœur, et pas seulement parce que c'est le dernier. Tourné à toute allure en janvier 1961, au cours de la première alerte (vous savez bien, à l'époque où la plupart des journaux français s'esclaffaient devant la paranoïa de Fidel qui se croyait menacé d'un débarquement...), il tente de communiquer, sinon l'expérience, au moins le frémissement, le rythme d'une Révolution qui sera peut-être tenue un jour pour le « moment décisif » de tout un pan de l'histoire contemporaine. Il veut aussi opposer quelque chose à la monstrueuse vague de misinformation *(il faut bien employer le mot anglais, mais il entrera dans la langue, comme la chose est entrée dans les mœurs) de la plus grande partie de la presse. Il est intéressant que ce soit le même ministre, tolérant dans la presse, cautionnant à la radio les plus énormes contre-vérités au moment du débarquement d'avril 61, qui ait eu le front d'interdire* Cuba Si *au nom de la vérité historique, en même temps qu'il laissait peser sur l'honnêteté du film et de son auteur (voir Appendice et Pièces Justificatives) les plus gracieuses insinuations. Mais comme il faut être deux pour polémiquer, je ne poursuivrai pas ici. Du moins, grâce à M. Terrenoire, aurai-je eu le privilège de clore cette série de textes sur celui d'un film interdit, comme je l'avais ouverte — deux zones d'ombre, l'infra-rouge et l'ultraviolet de la vision d'un Pouvoir dont le spectre est décidément étroit, étroit, étroit...*

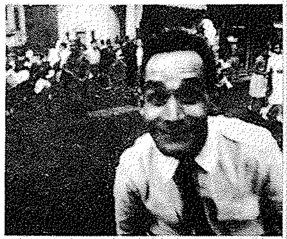
L'équipe de Cuba Si *dans les marais de Zapata*

CUBA SI (1961)

Réalisation et prises de vues
Chris Marker
Récitant
Nicolas Yumatov
Monteuse
Eva Zora
Interviews
Étienne Lalou et Igor Barrère
Musique
E. G. Mantici et J. Calzada
Chansons
Carlos Puebla
Ingénieur du son
Jean Neny
Effets spéciaux
Paul Grimault, William Guéry
Directeurs de production
Juan Vilar (Cuba) et Roger Fleytoux (Paris)
Assistant caméra
Dervis P. Espinosa
Assistantes au montage
Pascale Laverrière et Liliane Korb
Collaborateurs cubains
Saul Yelin, Eduardo G. Manet, Selma Diaz
Actualités Gaumont et ICAIC
Son
SIMO,
Laboratoire Éclair
Production
Pierre Braunberger (Films de la Pléiade)
A défaut de médaille, d'ours ou de chouette, ce film a obtenu le Prix Terrenoire 1961 (Voir Appendice et Pièces justificatives).

OUVERTURE

Précédé par des majorettes, un cortège parcourait la ville, proclamant son détachement de tout ce qui était américain.



C'était l'année dernière, à La Havane. On se préparait à célébrer dans l'ordre : le 1er janvier, qui est le 1er janvier, le 2 janvier, qui est l'anniversaire de la Révolution, et le jour des Rois, qui est Noël — le vrai Noël, le jour des cadeaux, où l'on offre aux enfants des bébés-chiens, qui grandiront, des bébés-lapins, qui grandiront, des perruches baptisées poissons, des ours et des poupées, et aussi des bébés-mitraillettes — qui grandiront.

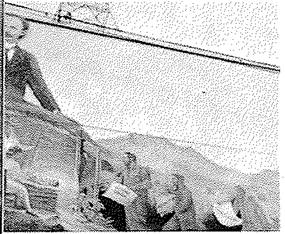
Dans la vitrine d'un grand magasin, les Rois mages prenaient les commandes par téléphone.

Un grand homme barbu à qui l'on peut tout demander, cela fait partie, à Cuba, du folklore.

RÉCITATIF

— *Como te llamas ?*
— *Teresita Moreno.*
— *Bueno... Teresita, que quieres que te traigan ?*
— *Una muñeca...*
— *Y tu, como te llamas ?*
— *Jorge.*
— *Que edad tienes ?*
— *Siete añ... Ocho años !*
— *Y que quieres tu que te traigan ?*
— *Un tren.*
— *Y qué mas ?*
— *Una escopeta.*
— *Y qué mas ?*
— *Una ametrelladora...*
— *Una muñeca vestida en bailarina...*
— *Una bicideta y dos muñecas...*
— *Un porta-avion...*

SCHERZO



Or les adultes aussi avaient leurs Rois mages : sur l'immeuble de la Télévision, Fidel Castro, Che Guevara et Juan Almeida apportaient au peuple cubain les trois présents de la Révolution :

— l'Industrialisation,
— la Réforme Agraire
— et l'Alphabétisation.

Sur six millions de Cubains, un quart ne savait ni lire ni écrire. 1961 serait l'année de l'Éducation. Chaque Cubain lettré devenait responsable de chaque Cubain illettré.

Cette notion (nouvelle) de responsabilité, l'Église catholique tentait de la reprendre à son compte. « *Cet enfant sera croyant ou athée, cela dépend de vous.* » **A quoi la Révolution répondait :** « *Cet enfant sera un patriote ou un traître, cela dépend de toi...* »

ANDANTE. GRAVE

Cela se passait à La Havane, cette ville américaine, ce concentré d'Amérique greffé sur la peau cubaine comme un vaccin.

La Havane où les hôtels-casinos n'ont pas de treizième étage — souvenir des temps pas si lointains où le Jeu était ici la principale industrie, avec la prostitution et une variété publique du cinéma clandestin.

Mais dans ce décor new-yorkais, il y a une façon cubaine de régler la circulation.

Il y a une façon cubaine de regarder dans l'objectif, d'être curieux, d'être coquette, d'être patriote.

(*Musique :* « *Cuando pases por mi casa — y veas a mi mujer — tu le dices — que hoy no me espere — que voy a Pueblo Nuevo — que quiero echar un pie...* »)

C'était le jour de l'an, la semaine des Rois, l'année de l'Éducation, la fête...

C'était aussi le temps des bombes.

Un grand magasin avait brûlé. La foule se rassemblait, commentait, interprétait.

Des panneaux apparaissaient, demandant pour les traîtres le *paredon*, qui n'est pas le pardon, mais le poteau.

ALLEGRO

Cependant, le grand creuset des passions, c'était encore le base-ball. Fidel Castro lui-même y avait mené à la victoire l'équipe des *Barbudos*. A côté des slogans révolutionnaires, des affiches touristiques rappelaient que l'Amérique était à moins d'une heure de vol.

Cette foule était menacée et elle le savait. De l'intérieur, de l'extérieur. Il y avait les bombes, les maquis contre-révolutionnaires. Des avions de nationalité inconnue, ayant volé moins d'une heure, apparaissaient, frappaient, disparaissaient. Qui défendrait cette foule en cas d'attaque?

Elle-même.

ALLEGRO MARZIALE

Les miliciens en route pour le défilé du second anniversaire, à l'aube du 2 janvier, n'étaient pas des soldats. Ils étaient les spectateurs du base-ball, les promeneurs du jour des Rois. Fidel Castro allait leur dire des choses qu'on n'a pas l'habitude d'entendre les jours de défilés militaires : « Nous n'aimons pas les parades. Nous n'aimons pas la guerre. Nous vivons dans un monde où il faut se défendre, et nous saurons nous défendre. Mais nous aimerions mieux nous passer de canons, et voir défiler des gymnastes. »

ALLEGRO ASSAI

Des grandes démonstrations populaires à La Havane, on a dit que c'était la Place Rouge à Broadway. Mais au cœur de la foule, les images devenaient plus précises. Tout était cubain dans cette célébration : le bruit, la beauté des filles, et jusqu'à une façon cubaine de peler les oranges, à la machine, qui ajoute des serpentins à la fête.

Jusqu'aux étudiantes, volontaires pour la campagne d'alphabétisation, et qui existent en trois parfums : l'Espagnole, la Noire et la Mulâtresse, belle comme une éclipse.

Jusqu'à une façon cubaine de boire l'eau fraîche, ou le coca-cola nationalisé.

LARGO

Ce que chantaient les haut-parleurs, le 2 janvier, c'était une histoire assez proche. Deux ans. Deux ans d'histoire, et au-delà une préhistoire un peu légendaire où apparaissaient des inconnus, généralement barbus : El Che, Raul, Camilo, ou encore ce jeune avocat devenu chef de maquisards, un peu mal à l'aise devant la caméra (ça devait lui passer) et qui s'appelait Fidel Castro.

Douze hommes au début, survivants d'un débarquement plutôt risqué. Puis d'autres hommes, d'autres femmes les rejoignent.

Un maquis s'organise dans la Sierra Maestra, la plus grande région montagneuse de l'île. Il faut communiquer, subsister, s'armer...

Les villageois aident les maquisards. La population connaît leurs journaux et leurs tracts. Entre les accrochages et les coups de main, un contact s'établit avec la masse paysanne, la plus pauvre de l'île, qui contribue à dégager le sens du combat : d'abord abattre une dictature, ensuite construire une société nouvelle. Et si tout le monde finit par être d'accord sur le premier point, le second est lourd de problèmes pour l'avenir.

Pendant l'hiver 1958, sur la Télévision qu'ils ont construite eux-mêmes, les combattants de la Sierra voient se disloquer la défense ennemie. Le dictateur Batista, pour sauver sa sortie, a préparé un gouvernement de transition, qui ne gouvernera jamais. Les derniers sursauts du régime le plus corrompu de l'histoire cubaine se mêlent aux actualités sportives. Les grands bouleversements sont proches. Mais pour le reste du monde, et particulièrement pour les Américains, il est plus commode de ressusciter les mythes : Fidel Castro, c'est Robin des Bois.

INTERMEZZO. ALLEGRO

C'est peut-être Robin des Bois... Seulement, prendre aux riches et donner aux pauvres, au siècle où nous sommes, ne consiste pas forcément à attaquer les diligences. Et lorsque Robin des Bois a lu Marx, lorsque dans ses montagnes il prépare les lois et les réformes de la future république, une partie du monde commence à s'apercevoir avec douleur qu'elle est en retard, aussi, d'un Robin des Bois.

(Chanson : « ...las leyes revolucionarias — la ley de Reforma Agraria — y la ley del Alquiler... — Y el pueblo despues de un año repite — Gracias Fidel! »)

Ainsi meurent les légendes. Le mythe de Robin des Bois vole en éclats.

A sa place : une Révolution.

ADAGIO BEN MARCATO

Du travail pour tous, la terre à ceux qui la cultivent, les logements à ceux qui les habitent, et des maisons pour ceux qui n'en ont pas — quoi de plus évident? La Révolution c'est faire justement que ce qui est évident devienne vrai — un pas que les meilleurs esprits ont quelquefois du mal à franchir. Un seul exemple : il a fallu la Révolution pour que, sur une île qui possède 3.500 kilomètres de côtes, apparaissent les premières plages populaires.

La Révolution, c'est aussi trouver de nouvelles ressources, de nouvelles industries — par exemple celle du crapaud-buffle, que Gatti n'a pas inventé (c'est même la seule chose qu'il n'a pas inventée) et qui sera le crocodile du pauvre.

Mais la Révolution, c'est avant tout : éduquer.

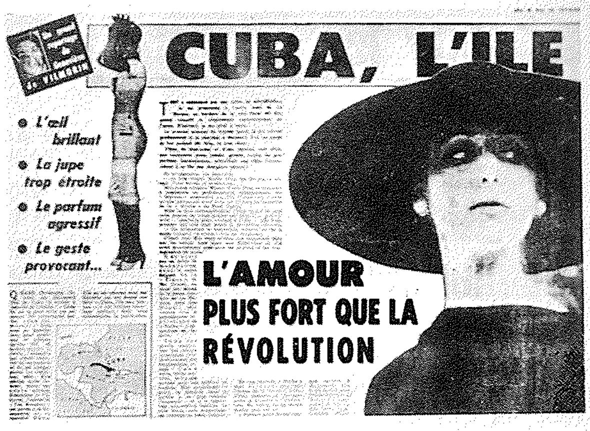
De l'alphabet à la poésie, c'est un immense effort pour que la culture aussi appartienne à ceux qui l'enracinent.

NICOLÁS GUILLÉN

EL SON ENTERO

CONTEMPORANEA

EDITORIAL LOSADA S. A.



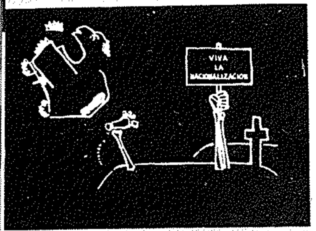
CUBA, L'ILE

- L'œil brillant
- La jupe trop étroite
- Le parfum agressif
- Le geste provocant...

L'AMOUR PLUS FORT QUE LA RÉVOLUTION

A l'étranger, bien entendu, ce ne sont pas les aspects culturels de la révolution qui sont le mieux compris et présentés. Pourtant, aux Etats-Unis même, parmi les clameurs d'effroi et de scandale, des hommes élèvent la voix, invitant leurs compatriotes à un sérieux examen de conscience. Mais l'information a ses exigences : première page pour les exécutions, entrefilet ou néant pour les réformes. Tout le monde verra à la Télévision la mort d'un capitaine de Batista, mais la refonte du régime des prisons, avec ses vacances sur parole et ces étranges compétitions entre prisonniers et gardiens, ce rétablissement de l'égalité sportive dans l'univers du châtiment, personne n'en parlera.

« Castro a trahi la Révolution » dit le Département d'État — et l'on sait de reste avec quel soin jaloux le Département d'Etat veille à la pureté des révolutions. En fait, on hésite à croire que c'est le seul souci des avatars de la démocratie à Cuba qui bouleverse à ce point les Etats-Unis. Il doit y avoir autre chose...



Montage Nationalisations. (Chanson : Para la leche que da la vaca — que se la tome el ternero ! « Pour ce que donne de lait la vache — que le veau se le prenne ! »)

L'Eglise également prend position. Pour elle, Castro est un dictateur. C'est tout dire. Mais même sur ce point, la situation ne doit pas être si simple, puisque c'est un religieux qui nous déclare :

ALLEGRO RELIGIOSO

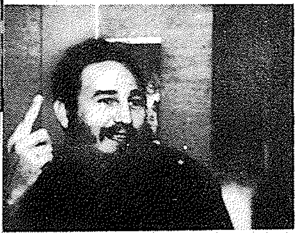
« Eh bien, en dehors de ce que je puis y mettre de personnel, je pense que la Révolution Cubaine apporte au pays une nouvelle nation, une nouvelle patrie, de nouvelles structures sociales. La Réforme Agraire, la Réforme Urbaine, la socialisation des grandes entreprises nationales ou étrangères sont les trois piliers de la révolution, et ces structures permanentes vont changer la face de la nation, lui donner la prospérité, l'industrialiser, lui donner surtout l'indépendance économique sans laquelle il n'y a pas d'indépendance politique. En définitive on est en train de résoudre les graves problèmes sociaux de Cuba : le problème du logement, le problème du chômage, le problème de la santé à la campagne et le problème de l'éducation. Et cela se fait sans attenter à la dignité de la personne humaine : forçant quelque peu, violentant quelque peu les habitudes de joyeuse vie et de débauche qui existaient dans ce pays. Mais cela est sage, et bénéfique. Si bien que face aux immenses bienfaits de la révolution, qui sont infiniment plus proches du vrai christianisme social que le système que nous avions avant... »

RECITATIVO E ARIA

Avant : c'est-à-dire sous Batista et son entourage de gangsters, autochtones ou importés — ce temps où le jeune avocat Castro sort de prison après avoir dans une retentissante plaidoirie fixé à la Révolution future ses buts et son esprit.

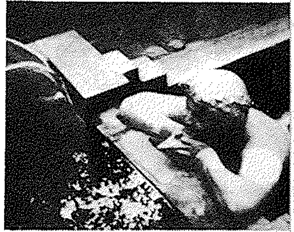
Mais qui est Castro? Entre le rebelle sans cause et le chef de partisans, entre le fils de grands propriétaires, élève des Jésuites, et le fondateur de la première république socialiste d'Amérique, comment s'est opérée la métamorphose?

Tout le monde a sa petite idée sur Castro, tout le monde l'étiquette et l'explique. Mais puisque tout le monde est capable de répondre à sa place, peut-être, lui-même...

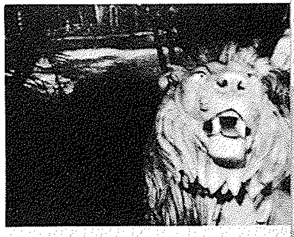


Fidel. « *Je crois que c'est une question difficile... A mon avis, j'étais un enfant, comme tous les enfants... C'est très difficile de considérer quels facteurs vous convertissent en révolutionnaire. Un peu de vocation politique, d'abord... Question de caractère aussi... Un caractère un peu rebelle, une tendance naturelle vers les choses, vers la justice, une opposition innée à ce qui vous paraît injuste, ou immoral... Tout ça fait partie de la vocation. Mais en fait, ni la révolution ni les révolutionnaires ne dépendent d'eux-mêmes, des individus... Ils dépendent d'un climat. Un climat d'injustice, des conditions réelles qui permettent à la vocation de s'exprimer. Il ne peut pas y avoir de révolutions à contretemps. Combien de Marats, combien de Dantons, combien de Robespierres ont dû naître en France depuis que la France existe — et cependant seulement un Marat, un Danton, un Robespierre deviennent révolutionnaires! Il faut que la monarchie féodale soit en décadence, au bord de sa disparition, il faut que la société française porte en son sein les conditions d'une société nouvelle, d'un monde nouveau... C'est ainsi que les facteurs qui m'ont fait, moi, révolutionnaire, qui ont fait révolutionnaires tant de mes compagnons, qui ont fait le peuple révolutionnaire, ces facteurs étaient dans la société où nous vivions...* »

La société dans laquelle ils vivaient, les révolutionnaires l'avaient affrontée dès le maquis, lorsqu'ils ouvraient les premières écoles paysannes. Il suffisait de quitter ses fausses villes américaines pour découvrir la réalité de Cuba, celle des pays sous-développés, avec ses chiffres qui disent tout : un million et demi d'analphabètes, 500 000 chômeurs, 30 % des terres aux mains de 1 % des propriétaires. Des conditions de vie, de logement, d'hygiène, au-dessous du descriptible.



L'autre pôle de cette société, le voici : des palais, des jardins interminables où les milliardaires de l'époque développaient leurs fastes de Borgias incultes. Si la connaissance de la nature humaine pouvait nous expliquer qu'ils fussent dingues, qu'ils fussent égoïstes, cyniques, indifférents ou aveugles, il y a une chose que nous avons toujours eu du mal à comprendre : c'était qu'ils fussent chrétiens.



Ici, entre la croix, les nymphes et les satyres, un peu métissés de magie noire, venaient se délasser les rois du tabac, les empereurs de la canne à sucre. Ici rien ne troublait leurs rêves. Rien ne se passait.

ADAGIO SCHERZANDO

Ailleurs, des choses se passaient. Des enterrements, par exemple. Ceux des victimes de la dictature. 20.000 en six ans. Massacrés, torturés, quelquefois castrés par la police de ce Batista qui devait déclarer après les événements d'avril 1961 : « Je souhaite à Cuba un régime fondé sur les principes de la religion chrétienne et de la justice que nous avons donnés au peuple en 1940... »

La résistance qui s'organisait allait renouer avec la tradition de colère populaire que Cuba avait déjà connue en 1933, après une autre dictature. Alors trahie par des gouvernements faibles ou corrompus, la volonté de résistance avait, d'échec en échec, conquis les raisons de sa victoire.

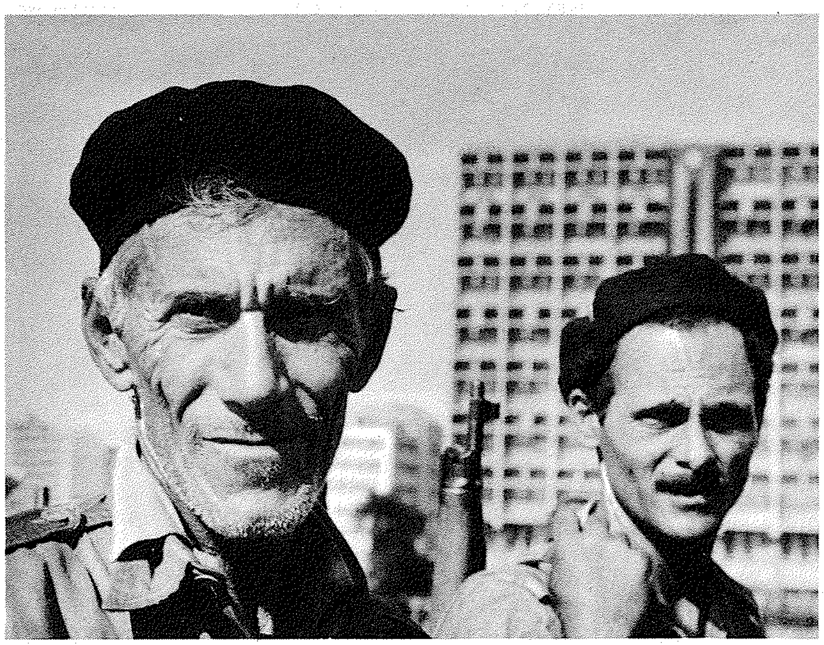
La presse clandestine informait, éduquait, dénonçait les crimes, nommait les criminels. A son tour, la Résistance frappait. On barrait des noms sur la liste. Et là-haut, dans la Sierra Maestra, se forgeait la Révolution.

Mais dans les jardins enchantés, rien ne se passait. Tout y était luxe, calme, parfois volupté.

Puis ce fut l'été 58...

...Une course tragique, à laquelle Fangio n'avait pas participé, kidnappé par les barbus, qui cherchaient à faire parler d'eux.

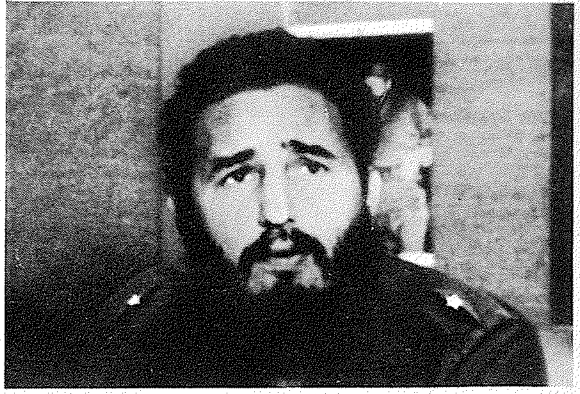
Six mois plus tard, ils n'avaient plus besoin de chercher.



FINALE

Le 1^er^ janvier 1959, Batista s'enfuit. Il laissait à Columbia, dans sa Cité Interdite, la crèche qu'il avait fait construire pour ses enfants et dont nous avons retrouvé, deux ans plus tard, les personnages en ruines. Le dictateur demandait et obtenait le droit d'asile aux Etats-Unis, où il se retirait avec une fortune évaluée à 300 millions de dollars. La seule chose qui restait debout en ce jardin, c'était une statue — celle d'un bébé-Napoléon. Tout autour, les miliciens montaient la garde. Pour la première fois en cinq siècles, Cuba appartenait aux Cubains.

Fin de la première partie



Deuxième partie

ARIA

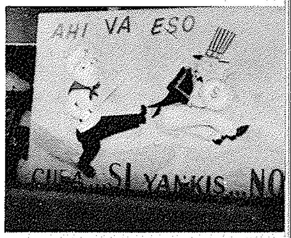
Fidel. *Ce n'est pas que nous nous désintéressions du pouvoir après la guerre. Nous voulions marquer que nous n'étions pas mus dans cette lutte par des ambitions de type personnel!... Ce qui importait, c'était qu'un certain programme soit appliqué. Nous pouvons bien avouer qu'à un moment nous avons cru cela possible. C'est dire qu'à un certain moment nous étions un peu... utopistes. Je vous avoue sincèrement que pendant les premiers temps après le triomphe de la Rév... de la guerre, après la guerre, nous étions à peu près complètement à l'écart du gouvernement. Nous n'avions absolument rien à voir avec les décisions du Conseil des Ministres, et nous attendions, comme si c'était la chose la plus logique du monde, que ceux qui détenaient à ce moment-là la principale responsabilité prennent une série de mesures élémentaires, que le peuple attendait, et qui, à nous, nous paraissaient comme... l'ABC de toute révolution. Passèrent les semaines, et pas une seule de ces mesures n'avait été arrêtée. Même si nous avions voulu nous tenir à l'écart, même si nous n'avions pas eu vocation de gouverner, même si nous avions désiré nous tenir à l'écart, nous n'aurions pas pu...* »

TAMBURINO E RUMBA

Le pays qu'il leur appartenait de gouverner du jour au lendemain était cette île des Antilles où Christophe Colomb débarqua le 27 octobre 1492, persuadé d'être aux Indes. On voulut lui représenter qu'il avait découvert l'Amérique, mais il s'écria « India si, Yankee no » et nul ne put jamais l'en faire démordre.

A l'arrivée des Espagnols, Cuba était peuplée par les Indiens Siboneyes. A leur départ, il n'en restait plus. Ceci malgré les efforts du Père de Las Casas et de quelques religieux protecteurs des Indiens qui, remarquant en outre que le travail d'un nègre valait celui de quatre Indiens, favorisèrent l'importation d'esclaves africains.

Mais Cuba était possession espagnole. Elle le serait jusqu'au début de ce siècle. Cependant le Dictionnaire Universel de M. Bouillet nous avertissait que « cette possession est appelée à suivre le sort des autres colonies espagnoles et à être absorbée par les États-Unis, qui la convoitent depuis longtemps ».

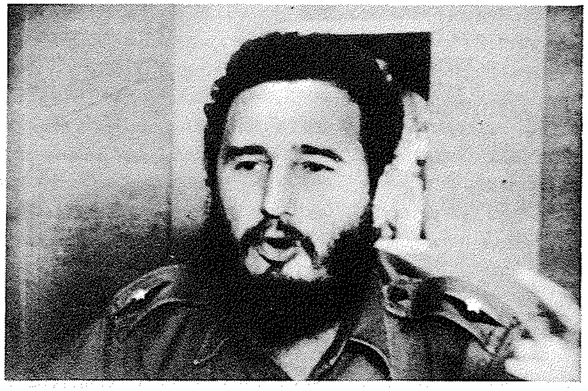


Cette convoitise, au soleil de notre siècle libéral, deviendrait une influence — et aussi un monopole. Que les Etats-Unis suspendent leurs exportations, et l'on verrait à quel point la vie cubaine en était dépendante, techniquement et commercialement. Conséquence : terrain de jeu et chasse gardée en 1958, Cuba était le bastion de l'antiaméricanisme en 1960.

La canne à sucre est la meilleure et la pire des choses. D'un côté, c'est une hydre bienfaisante. On la coupe, et elle repousse, jusqu'à vingt fois. Pour assurer la récolte de ce début d'année, on vit le gouvernement au complet, y compris le Président de la République Dorticos et le Ministre des Affaires Étrangères Raul Roa, donner l'exemple d'une mobilisation civile où les citadins firent preuve d'une saine émulation, à défaut de technique.

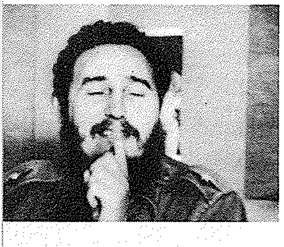
Mais la canne à sucre, c'était aussi un piège, pour Cuba. Dans cette terre fabuleusement riche, où l'on peut tout faire pousser, l'influence étrangère avait fait proliférer monstrueusement la culture de la canne. Au lieu de répondre à la diversité de ses besoins par la diversité de ses produits, Cuba était en proie à un cancer de sucre. De plus, le système du quota faisait absorber toute cette production par un seul marché, celui des États-Unis — ce qui, sous une apparence favorable, revenait à mettre l'économie cubaine dans la dépendance absolue d'une économie étrangère. Lorsqu'il devint bien évident que Cuba voulait se soustraire à cette dépendance, les États-Unis ripostèrent par le blocus économique et la suppression du quota. Donc Castro entreprit de vendre son sucre aux pays de l'Est. Donc on l'accusa de s'être vendu aux Russes.

C'était l'une des deux accusations de base. L'autre était l'absence d'élections. Et l'on pouvait en effet s'étonner que Castro ne fît pas sanctionner dans les formes une popularité éclatante. Nous lui avons posé la question.

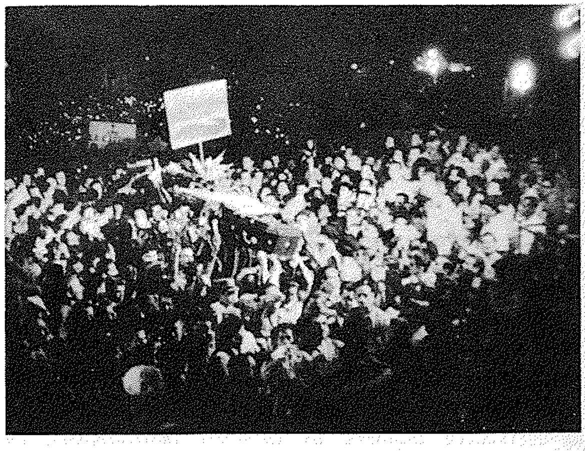


ARIA

Fidel. — « *Cela paraîtrait difficile à comprendre en certains pays, si l'on ne tient pas compte de ce que notre pays a été en proie pendant 60 ans à des espèces de... farces, qu'on appelait élections. C'est-à-dire une semi-démocratie, une fausse démocratie qu'ont bien connue aussi les pays d'Amérique Latine pendant un siècle et demi sans jamais avoir rien résolu, sans avoir fait autre chose que porter au pouvoir toutes sortes de médiocres, d'ambitieux, de voleurs, de serviteurs des intérêts établis... Le moment viendra où la Révolution, en tant que processus dynamique qu'elle est, processus qui détruit l'ancien et qui construit le nouveau, ira s'institutionalisant. Nous ne sommes pas éternels et la minute que vit la Révolution n'est pas éternelle. C'est-à-dire que le moment viendra, où tout l'ordre nouveau que crée la Révolution acquerra un caractère institutionnel, où cette démocratie essentielle et réelle se mettra aussi à créer des formes nouvelles. D'abord, une société qui naît, et ensuite, cette société prendra une forme institutionnelle. Et là, les Français devraient être les premiers à nous comprendre : les Français ont une élection presque tous les ans, municipale... nationale... pour un président, pour un député... c'est-à-dire que peut-être aucun pays au monde n'a connu, pendant ces six décades, plus d'élections*



que la France. Et tout de même les Français ne sont pas contents... Ils peuvent comprendre parfaitement que les factions politiques, le... l'électoralisme *n'a résolu aucun problème fondamental de la France. Quelquefois, il arrive que les classes dominantes se lassent des élections, et alors vont jusqu'au fascisme. Jusqu'au facisme! Mais ce qui arrive à Cuba, c'est une Révolution qui va jusqu'au socialisme, et de cette Révolution naîtra un régime et une vie sociale nouvelle, qui à son tour s'insti... s'instu... Bon! qui à son tour s'ins-ti-tu-tio-na-li-se-ra! (Je ne voulais pas m'avouer vaincu!) En attendant, nous avons ici une élection tous les mois. Mais c'est une élection sur la place publique. Nous avons une espèce de démocratie athénienne, mais sans esclavagistes et sans esclaves...* »

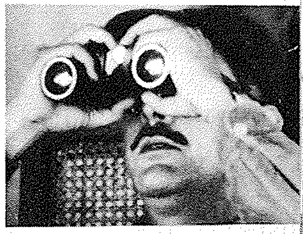


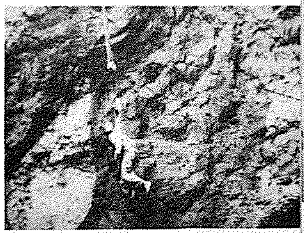
« *Dicen los Americanos*
Que Fidel es comunista
Ningun dice que Batista
Mato a veinte mil Cubanos
Cuba si, Cuba si,
Cuba si, Yankee no... »

Mais la Révolution, ce n'était pas seulement des foules.

Dans la vallée des Deux-Sœurs, près de Viñales, sur une muraille striée comme une illustration de Jules Verne, que faisait cet alpiniste harnaché, casqué et bondissant?

Il faisait de la peinture.



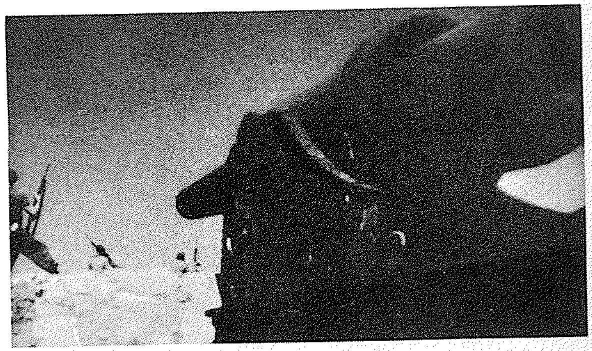


Un jour, un peintre avait décidé qu'un flanc de montagne, ça ferait un beau support de fresque pour le peuple. On lui avait dit : « Voilà une montagne » — pas trop passante, pour l'expérience. Depuis, et par alpinistes interposés, il peignait sa montagne.

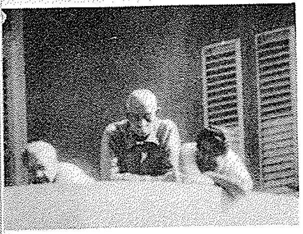
Nous n'attendions pas spécialement Baudelaire au milieu de la Révolution Cubaine. Mais parce que tout est possible à Cuba, il nous a été donné de voir un paysan de Pinar del Rio, harnaché et casqué comme pour un assaut, faire sous nos yeux l'ascension d'une jeune géante.

Ce fut un jour de vacances. Sous forme de montagnes peintes ou de centre touristique sur pilotis, la Révolution était évidemment moins... trépidante que dans les coopératives, ou les bureaux de l'Institut du Cinéma. Ce fut une pause, une journée propice aux découvertes les plus folles : que le bonheur est le bonheur, que la vie est la vie... L'odeur des pins de La Güira, les voix des filles parmi les escaliers de bois et les cabanes qui dorment debout sur leurs quatre pattes, comme des échassiers, c'était l'étoffe dont se composent les moments qu'on a peur d'oublier : les veilles de guerre, le dernier jour des vacances. La rentrée était toute proche. Et la guerre n'était pas loin.

Alertes. Attentats. Incendies des champs de cannes. Tout cela n'était possible qu'en fonction d'une autre menace, plus grave. Pour le deuxième anniversaire de la Révolution, Fidel Castro proclama la mobilisation des milices. Sur les côtes, parmi les vieux canons espagnols, commença une longue veille.



C'est en pleine mobilisation, dans l'atmosphère tendue des grandes vigilances, que le hasard allait nous donner une clef pour comprendre Cuba. Nous étions à un carrefour attendant le passage d'un orchestre d'enfants que nous voulions filmer. La matinée était assez lourde. La nuit précédente, un violent incident aérien avait précisé les inquiétudes. Les gens autour de nous n'avaient pas l'air particulièrement dionysiaques.



Au premier changement de rythme, nous n'avons rien remarqué, sinon quelques spectateurs vaudous.

Au second changement de rythme, quelque chose déjà s'allégeait autour de nous. Et soudain...

CONGA BRAVA

Telle était La Havane en 1961 : mitrailleuses sur les toits et conga dans la rue.

Dans le reste du monde, la vie suivait son cours normal.

RÉCITATIF

De quoi parlait-on dans le monde, à cette époque?

de gens, de pays, d'animaux fabuleux,

de l'Algérie,

de la France,

de l'Amérique,

de l'espace,

du temps,*

du Congo,

du Laos,

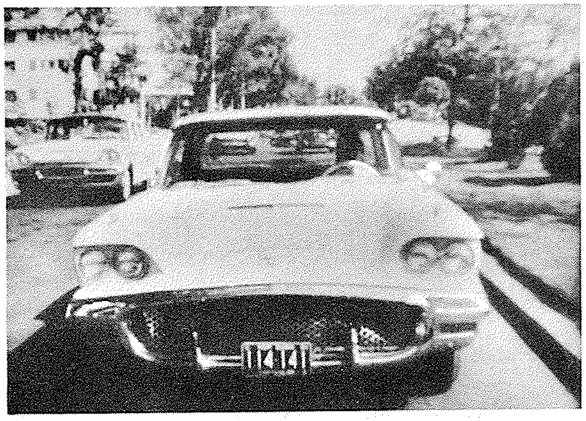
de l'Afrique,

et des formes qu'y prendraient, dans la deuxième moitié de ce siècle, la violence et la prière.

C'est alors qu'on s'est mis à parler dans le monde, également, de Cuba.

---

* *Hommage à Pierre Joffroy*



LARGO

Lorsque la radio, ce 17 avril, annonce que l'attaque contre Cuba est lancée, la première parade de la mémoire est de retourner à La Havane, de refaire à n'en plus finir cette dernière promenade. Alors, les slogans ne sont plus des mots empaillés : ils sont les oracles qu'une main a tracés sur les murs.

Dans La Havane de l'Est, les chantiers de la Pastorita, qui donneront un logement à 4 000 familles... Le fonds de logement est alimenté par les billets de loterie. Avant, le produit de la loterie allait dans les poches de Batista. D'une loterie à l'autre, il n'y a pas seulement le passage de l'escroquerie à l'honnêteté. Il y a le passage d'un monde à un autre monde. Deux mondes où l'argent ne joue pas le même rôle, c'est tout. Et ce que ne savent pas les Américains candides qui le jour même du débarquement entreprennent d'acheter des terrains à Cuba, c'est que ce passage est irréversible.

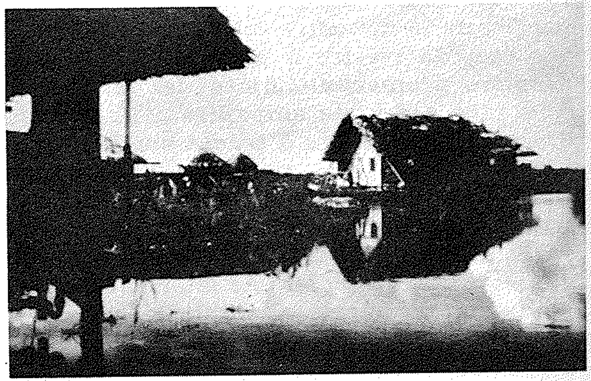
Mais nous, à 8 000 kilomètres de là, nous n'avons derrière nous que le souvenir et la confiance, et devant nous que les fausses nouvelles.

Manchettes :

LA CONTRE-RÉVOLUTION SEMBLE L'EMPORTER
UNE GRANDE VILLE SE RALLIE AUX ENNEMIS DE CASTRO
ON SE BAT DANS LA HAVANE
FIDEL AUX ABOIS
LA HAVANE BOMBARDÉE

Voix radio :

« *...a annoncé qu'une tête de pont s'était établie dans la province de Las Villas, à Cuba...* »

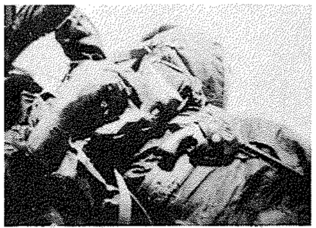


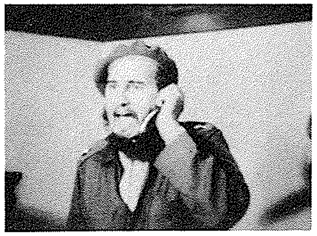
Realengo 18

Province de Las Villas, marais de Zapata, playa Giron, lagune du Trésor... C'est ici que s'est produit le débarquement.

Voix radio :

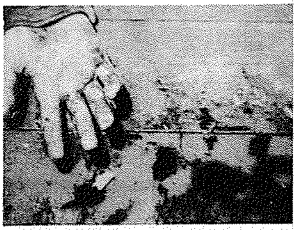
« *...décidé l'état d'urgence... la ville de Santiago ralliée aux contre-révolutionnaires... M. Dean Rusk a déclaré : les États-Unis n'interviendront pas...* »





CODA

Le 20 avril 1961, le monde apprit que l'attaque contre Cuba avait échoué. Le monde apprit du même coup que le peuple cubain tenait à sa Révolution, qu'il était prêt à la défendre. Nous nous serions fait un plaisir d'annoncer ces nouvelles au monde, s'il nous l'avait demandé. Mais il semble bien que ce monde ne croit toujours que les témoins qui se font égorger. Et qu'au besoin il est prêt à les égorger, pour les croire.



Appendice

et

Pièces justificatives.

Parmi les nombreuses victimes de l'arbitraire, le cinéaste n'a vraiment pas à se plaindre, et le terrain sur lequel il est frappé ne demande pas que l'on s'apitoie. C'est plutôt à titre de documents sur un problème inépuisable et que le général de Gaulle, ainsi le veut une anecdote célèbre, qualifia lui-même de vaste, que j'inclus ces trois textes. Voici des objections si graves qu'on ne peut pas les préciser, voici une phrase (d'ailleurs mal traduite) sur les pionniers et les oiseaux devenue modèle de « phrase tendancieuse », voici surtout — encore plus choquant, comme dirait Paulhan, pour le grammairien que pour le moraliste — des censeurs qui s'abstiennent... *Que des contemporains de bonne foi (on l'espère) nous ramènent tranquillement, parce qu'il s'agit de cinéma, aux temps de la censure telle que la pourfendait le vicomte de Châteaubriand pour cause de caducité, c'est un peu déconcertant. On remarquera du moins que les lettres historiques de la censure française sont dictées un 31 juillet - Saint Ignace de Loyola !*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

CENTRE NATIONAL DE
LA CINÉMATOGRAPHIE
Direction Générale

12, rue de Lubeck
Paris-16e

Paris, le 31 juillet 1953.

Monsieur,

La Commission de Contrôle des Films cinématographiques, qui a procédé à un nouvel examen de votre court métrage

« LES STATUES MEURENT AUSSI »

a estimé devoir remettre sa décision définitive à la rentrée d'octobre.

Cet examen a permis de constater, en effet, que si la première partie de cette production n'offre aucune difficulté jusqu'à la séquence 15, par contre, la deuxième partie soulève de nombreuses objections d'une gravité telle, qu'il paraît peu probable que la Commission puisse formuler un avis favorable à la délivrance du visa d'exploitation.

J'ajoute qu'il n'a pas paru possible à la Commission de suggérer des coupures, tant dans le déroulement des images que dans le commentaire, sous peine d'encourir, à ses yeux, le reproche de se substituer aux auteurs.

Aussi croyons-nous utile et conforme à votre intérêt de vous suggérer, dès maintenant, l'opportunité de mettre la période d'été à profit pour apporter les modifications désirables. La nouvelle version pourrait ainsi être présentée à la Commission avec de plus grandes chances de succès.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Le Conseiller d'État,
Président de la Commission de
Censure des Films cinématographiques.

HENRY DE SEGOGNE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté - Égalité - Fraternité

MINISTÈRE DE L'INFORMATION
LE MINISTRE

Paris, le 31 juillet 1961
36, avenue de Friedland (8^{e})
Tél. WAG. 88-55.

Monsieur,

Vous avez bien voulu me demander le visa commercial pour l'exploitation de deux films de court métrage intitulés « Cuba Si » et « Liberté ».

J'ai l'honneur de vous faire connaître que ces deux productions ont été examinées par la Commission de Contrôle des Films cinématographiques dans sa séance plénière du 12 juillet 1961. Par 5 voix contre 3 et 6 abstentions la Commission a émis un avis tendant à l'interdiction totale des deux films considérés.

J'ai décidé de me ranger à l'avis ainsi émis et cela pour trois raisons :

1. Ces films ne peuvent être qualifiés de documentaires, puisqu'ils constituent une apologie du régime castriste. Certes, ce qui y est rappelé ou rapporté du régime antérieur est conforme à la vérité historique; mais le passage d'un système totalitaire d'extrême droite à un système totalitaire d'extrême gauche n'a pas laissé d'entraîner, à Cuba, de nouveaux excès et de multiples privations de liberté, dont les films en question ne portent nullement témoignage;
2. Il s'agit, d'ailleurs, d'une règle générale : tout film de propagande idéologique ne peut recevoir une autorisation ne serait-ce qu'en raison des risques que ce genre de productions comportent pour l'ordre public;
3. Enfin, dans le cas particulier de Cuba, vous ignorez peut-être que la presse et la radio de ce pays se livrent à de fréquentes attaques contre les élus et les populations de nos départements de la Martinique et de la Guadeloupe. Offrir, dans ces conditions, une audience cinématographique aux dirigeants de Cuba ne paraît pas convenable.

Pour ces diverses raisons, je ne puis autoriser la projection dans les salles françaises, en métropole et outre-mer, de films dont la réalisation n'a d'ailleurs été rendue possible que par la collaboration et la volonté agissante des services politiques cubains.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

LOUIS TERRENOIRE.

FREIWILLIGE SELBSTCONTROLLE
DER FILMWIRTSCHAFT

Le 16 août 1957.

Sujet : Film « Dimanche à Pékin ».
N° Contrôle 15.037.
Longueur totale 517 *m.*

Messieurs,

Le film susmentionné qui a été envoyé par vous en version originale a été examiné le 14-8-57.

Le Comité est arrivé à la conclusion que le film *ne pouvait pas être autorisé dans* la version présentée.

Ses considérations se fondent sur l'action tendancieuse des accents de propagande contenus dans le texte qui sont également exprimés en image dans des manifestations démonstratives. (Principes de la Censure II, 1 b, etc.)

Les phrases suivantes sont particulièrement discutées :

«... La révolution a été faite contre les capitalistes, etc., jusqu'à... on trouve encore des capitalistes mais plus de mouches.

« Depuis, le pays m'accueille d'un joyeux « Bienvenue, oncle soviétique... à sourire de cosack » *(sic)*.

« Et les amateurs d'effets pittoresques peuvent se contenter de fragments de la Chine ancienne que la rosée du printemps a épargnés. »

« Et apparaissent également ici de nobles jeunes femmes qui épousaient des jardiniers ou des généraux... jusqu'à ...ont détruit la Chine et l'ont reconstruite. »

« Nous passons la fin du dimanche au Palais d'Été. Les pionniers se sont emparés des Iles, leurs rires et leurs chansons sont comme des voix d'oiseaux. »

Pour l'autorisation du film en présentation publique, il est éventuellement proposé :

1. Suppression des manifestations démonstratives;
2. Suppression ou adaptation en conséquence des phrases indiquées.

Nous vous demandons, lors de la nouvelle présentation du film, d'envoyer la version allemande définitive du texte en allemand n'appelant aucune objection et conforme à cet esprit.

Recevez nos salutations distinguées.

KEMPF,
Président.

TABLE

Préface **3**
Les statues meurent aussi **7**
Dimanche à Pékin **27**
Lettre de Sibérie **41**
L'Amérique rêve **89**
Description d'un combat **123**
Cuba Si ! **153**
Appendice et Pièces justificatives **183**

ILLUSTRATIONS

Keystone : pp. 22, 109 *b.d. William Klein :* 112, 115, 119. *Chris Marker :* 94 *b.*, 117. *Rapho :* 23. *Alain Resnais :* 118, 120 *b.*, 121 *b. USIS :* 24, 91, 92 *b.*, 93 *b.*, 95 *b.*, 96 *b.*, 97 *m.*, 99, 101 *b.*, 106 *b.*, 107 *b.*, 108 *b.*, 109 *m.*, 111, 120 *b.*, 121 *b. Archives Alain Resnais :* 104 *b. Les autres illustrations proviennent des archives Chris Marker.*

Ce livre composé en Garamond et en Égyptiennes, tiré sur les presses de l'Imprimerie Lang, au mois de novembre 1961, a été réalisé par Dominique Lyon-Caen sous le regard de Juliette Caputo, d'après les maquettes de Chris Marker. Les caractères chinois de la page 27 ont été tracés par Zao Wou-Ki. Travaux photographiques : François Duffort, Roland Bardet, Roger Roche, Studios Nerval et Laboratoires Librium.

Imprimerie GEORGES LANG - PARIS - 4e Trim. 1961
Dépôt légal n° 1260.